LIBRARY OF PRINCETON
MAY 16 1910
THEOLOGICAL SEMINARY.

Division BX385
Section .5.A8
D37

VOYAGE
DE DEUX BÉNÉDICTINS
AUX MONASTÈRES
DU
MONT-ATHOS

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Princeton Theological Seminary Library

https://archive.org/details/voyagededeuxbene00deme

LIBRARY
MAR 1 19
THEOLOGICAL SEM

D. PLACIDE DE MEESTER, O. S. B.
DE L'ABBAYE DE MAREDSOUS (BELGIQUE)
PROFESSEUR AU COLLÈGE GREC DE SAINT-ATHANASE, A ROME

Voyage de deux Bénédictins aux monastères du Mont-Athos

MOINE ATHONITE.

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie
PARIS — ROME
LILLE — BRUGES — BRUXELLES

1908

IMPRIMI POTEST :

† HILDEBRANDUS DE HEMPTINNE,

ABBAS PRIMAS O. S. B.

Romæ, die 1ª mensis Augusti a. 1907.

IMPRIMATUR :

J.-B. CARLIER, V. G.

Cameraci, die 6ª mensis Novembris, a. 1907.

AVANT-PROPOS

Attachés au Collège grec de Saint-Athanase à Rome, obligés, par conséquent, de nous initier à l'état des esprits et des choses de l'Eglise grecque, nous avions été autorisés à faire un voyage d'études pour le bien de cet Institut.

Sans négliger les grands centres de l'hellénisme, nous avons fait un séjour prolongé au Mont-Athos.

Il était juste que le Mont-Athos retînt particulièrement notre attention ; le Mont-Athos qui, de tout temps, a été considéré comme le boulevard des institutions byzantines, et dont le conservatisme ne s'est jamais démenti au milieu de ses vicissitudes politiques et religieuses et malgré les éléments de l'Eglise grecque les plus divers qui y ont toujours convergé.

Mais la Sainte-Montagne, comme on l'appelle par antonomase, est en même temps une presqu'île peuplée de moines orientaux, et deux moines bénédictins la visitaient !

Quoi de plus naturel pour eux d'établir des rapprochements continuels entre la vie de ces moines et la leur, de porter de ce côté une grande partie de leurs observations ?

Ces remarques suffiront, je l'espère, à expliquer et à justifier le titre que j'ai donné à ce récit.

Sans doute on y trouvera des pages de nature bien différente.

A côté de descriptions nécessaires, de remarques sur des usages curieux et sur des mœurs nouvelles pour des Européens, nous ne pouvions nous empêcher de nous arrêter parfois aux conceptions plus élevées de la vie monastique et ecclésiastique, et de reproduire les points de vue plus sérieux et plus graves de l'histoire, de la littérature et de l'art, nous estimant heureux de lever peut-être un coin du voile qui cache encore à tant de profanes la vie de mystère, dans lequel le Levant, malgré tout, reste enveloppé.

Rome, Collège grec. *Mars 1907.*

PREMIÈRE PARTIE

EN ROUTE
POUR LA SAINTE-MONTAGNE

BUDAPEST.

CHAPITRE I

DES COTES DE LA CROATIE A SALONIQUE

I. — *De Fiume à Belgrade.* — Budapest. — Puszta : la campagne hongroise. — Karlowitz et l'Eglise serbe de Hongrie. — La capitale du royaume de Serbie.
II. — *De Belgrade à Salonique.* — A travers la Serbie. — Nisch. — A la frontière turque. — La Macédoine. — Mœurs albanaises.
III. — *Salonique.* — Promenade dans la ville. — Juifs et Turcs. — Eglises grecques. — Mosquées. — Le Séminaire bulgare de Zeitenlik.

I

Le 31 août 1905, à 7 heures du matin, nous débarquions à Fiume. Le navire que nous venions de quitter, appartenant à une Compagnie de navigation

croate, fait le service entre les côtes de l'Italie et celles de la Croatie et de la Dalmatie. Malgré des vents contraires et une furieuse tempête, il n'avait mis que dix heures pour accomplir sa traversée. Petit de dimensions, il semblait une écaille de noix au sein des flots agités dont la rage persistante incommoda plus d'un passager.

Certains attribuèrent cette perturbation atmosphérique à une éclipse partielle de soleil dont quelques heures après nous pouvions contempler le phénomène pendant un arrêt à la station d'Agram, une des villes les plus importantes de la Croatie. La voie ferrée y conduit en s'élevant insensiblement par une série de lacets gracieux qui ménagent à tout instant des échappées les plus variées sur les côtes riantes de l'Adriatique.

Le même soir, nous arrivions à Budapest. L'aspect de la ville est trop connu pour que je m'y arrête. Traversée par le Danube aux eaux blondes, comme l'appellent ses habitants, la capitale du royaume hongrois comprend, à proprement parler, une double cité : Buda et Pest, établie de chaque côté du fleuve, mais reliée par une série de ponts gigantesques qui font l'admiration des visiteurs. Quoiqu'elle ne soit encore qu'en voie de formation, on devine, au travers des constructions clinquantes de nouveauté, l'orgueil national du

peuple Magyar. La résidence royale de Buda, le Parlement et le Palais de l'Académie à Pest, par leur magnificence toute moderne, manifestent au monde entier la volonté de cette race énergique.

Après une nuit de repos, après avoir visité les curiosités de la ville et contemplé le panorama enchanteur qu'offrait à nos regards le fleuve aux eaux rapides, nous reprenons l'itinéraire projeté et désormais fixé de notre voyage : Belgrade, Nisch, Uskub et Salonique.

Le parcours de Budapest à Belgrade, par la voie ferrée, n'exige pas plus de sept heures, grâce à la parfaite organisation du service des chemins de fer dans le royaume hongrois. Il est certainement plus agréable, en été, et plus pittoresque, de descendre le cours du Danube, mais la traversée des immenses steppes qui s'étendent dans toute la région méridionale de la Hongrie n'est pas dépourvue de charmes. Dans la Puszta — c'est le nom magyar de la campagne hongroise — les villages sont peu nombreux; l'on rencontre plutôt de vastes métairies tantôt isolées, tantôt réunies en groupes. La culture y est intense et s'étend aux produits les plus variés. De grands troupeaux de porcs, de moutons, de bêtes à cornes, y paissent dans de grasses prairies. Mais, par-dessus tout, l'habitant de ces fertiles con-

trées est admirable dompteur de chevaux dont la race spéciale est bien connue dans les armées européennes et même japonaises.

Au fur et à mesure que l'on descend vers le midi, les costumes nationaux, la langue, les usages changent d'aspect: du magyar l'on passe au slave. Les Serbes se sont établis en Hongrie surtout depuis le XVIIe siècle, époque durant laquelle le croissant de l'Islam avait pris possession de leur sol natal.

C'est pour s'opposer à la marche toujours envahissante des musulmans que les habitants retranchèrent toutes les hauteurs et entourèrent les villes de hautes murailles, comme nous nous en apercevions en traversant, dans la course rapide de notre train, gorges et vallées. Successivement nous rencontrons Ujvidek, en serbe, Novisad, baigné par les eaux du Danube, puis, après avoir franchi le fleuve sur un pont long de 430 mètres, Pétervarad-var (en serbe, Petrovaradin) qu'on a surnommé le Gibraltar hongrois à cause de sa double et formidable forteresse abritant 20.000 soldats, enfin, Karlovitch (en hongrois, Karlocza, en serbe, Karlovtzi) qui compte 5.650 habitants serbes et croates.

Cette ville est célèbre dans l'histoire par la paix conclue en 1699 entre l'Autriche, la Russie, la Pologne,

la république de Venise et la Turquie qui dut rendre à l'Autriche le fruit de deux siècles de conquêtes.

Elle est encore le siège d'un Archevêque, qui, en qualité de chef de l'Eglise autocéphale du même nom, porte le titre de Patriarche orthodoxe. Sept diocèses avec une population globale d'un peu plus d'un million lui obéissent depuis l'année 1848, où un manifeste impérial lui a décerné les prérogatives patriarcales. A Karlovitch, il y a un séminaire de théologie, un gymnase et un lycée pour les Serbes de Hongrie.

Nous traversons maintenant la pointe extrême de la Slavonie. Voici Semlin (en hongrois, Zimony) situé sur le confluent du Danube et de la Save qu'on traverse sur un large pont. Enfin, nous arrivons à Belgrade.

Il est onze heures du soir quand le train entre en gare.

Le mot slave Beograd signifie Ville Blanche, appellation qui lui est appliquée à bon droit à cause du blanc crépi qui couvre toutes ses habitations.

En 1521, sous Soliman II, Belgrade tomba entre les mains des Turcs qui, après en avoir été chassés et l'avoir reprise plusieurs fois, furent contraints de l'abandonner définitivement en 1867. Dans la forteresse qui domine le fleuve du côté de la Hongrie, on montre encore la sépulture d'un croyant qui a mérité

les honneurs de la sainteté, et le mausolée du grand vizir Kara Mustafa, étranglé pour avoir été vaincu à Vienne.

Cette forteresse fait partie d'une promenade publique appelée Kalimegdan. Les flâneurs nombreux qu'on y rencontre pensent sans doute bien peu qu'ils foulent aux pieds une terre arrosée du sang des défenseurs de leur indépendance.

Belgrade n'offre rien de remarquable dans ses constructions. En traversant ses rues tortueuses et inégales et surtout en longeant les murs du nouveau palais royal, on se rappelle avec un frisson d'effroi le massacre du Roi Alexandre et de la Reine Draga qui ensanglanta ses murs le 11 juin 1903. La capitale du royaume est en même temps le siège du métropolitain et de son saint-synode qui se trouvent à la tête de l'église nationale depuis l'année 1879. Au moment de notre séjour dans cette ville, il s'agissait de l'élection d'un nouveau métropolitain et nous voyions les évêques et les archevêques accourus de toutes les provinces ecclésiastiques se rendre à heure fixe dans un local déterminé, où ils devaient procéder au choix d'un titulaire qui tomba finalement sur l'archimandrite d'un monastère.

L'église cathédrale est une construction de la Renaissance, sans apparence à l'extérieur, mais, comme tou-

tes les églises orientales, étincelante à l'intérieur d'icones, de lustres et de lampes dorées.

En Serbie, l'on ne compte malheureusement aucun catholique de rite gréco-slave uni (1). Seules, une petite chapelle située à l'intérieur de l'ambassade austro-hongroise et quelques familles qui s'y rattachent, rappellent aux habitants et aux visiteurs le grand nom de l'Eglise Romaine.

BELGRADE.

1. Pour ceux de nos lecteurs qui l'ignoreraient, je remarquerai que les rites orientaux ne constituent pas par eux-mêmes une séparation d'avec le Siège apostolique et catholique de Rome. Bien au contraire. Les Souverains Pontifes les ont toujours approuvés, défendus, encouragés. Ils requièrent seulement des fidèles qui les suivent, l'unité de doctrine et de sentiments avec le centre de la vraie Eglise. C'est la raison pour laquelle on ajoute toujours le qualificatif *unis* aux chrétiens désignés selon le rite auquel ils appartiennent.

II

La Serbie est un petit royaume de deux millions et demi d'habitants. Son sol est traversé par de riches filons minéraux et carbonifères, et, en été, couvert de moissons dorées. Le paysage montagneux et boisé est agrémenté de-ci de-là par un monastère flanqué d'un campanile élancé qui se perd dans la verdure. Dans ces contrées paisibles. les habitants, sans montrer une grande sympathie pour ceux qui ne sont pas autochtones, mènent une vie toute patriarcale. Réunis sous un seul toit, tantôt membres d'une même famille qui peut compter plusieurs générations, tantôt rapprochés seulement par les liens d'une amitié peut-être séculaire, ils occupent de petites maisons aux parois d'argile dont le groupement forme parfois des villages très étendus.

Ces détails et d'autres encore, nous les apprenons, tandis que nous traversons dans toute sa longueur le royaume de Serbie pour nous rendre à Salonique. A l'un des arrêts du train, nous vîmes monter dans notre compartiment, où déjà nous faisait compagnie un archevêque serbe, une dame au type étranger. Quelle ne fut pas notre surprise, quand, s'apercevant que nous parlions français, elle s'adressa à nous dans la même langue et surtout quand elle nous apprit qu'elle était

belge? Son mari, établi dans ce pays comme beaucoup d'autres belges, exploitait des forêts, tandis qu'un fils unique se mourait d'une maladie de langueur à l'hôpital de Zagrab. Pauvre mère, elle revenait de cette ville pour annoncer la triste nouvelle au compagnon de sa vie! Les yeux voilés de larmes, elle descendit quelques stations plus loin pour s'enfoncer dans l'intérieur du pays.

Nous filions à toute vapeur sur Nisch. De loin, l'on pouvait apercevoir la ville, protégée de tous côtés par des forts aux constructions massives, avec sa cathédrale byzantine surmontée de cinq coupoles et contrastant singulièrement avec les minarets de ses deux mosquées. Au point de vue stratégique, cette place-forte est d'une importance capitale, car elle commande toutes les routes qui débouchent en Bulgarie et en Macédoine. Nisch est l'antique Naissus, près duquel Claude II défit les Goths en 269 et où vit le jour Constantin le Grand.

Ici la voie ferrée se bifurque. Du côté gauche, l'on se rend à Constantinople en passant par Sofia et Philippopoli; dans la direction opposée, s'ouvre la route de Vranja-Salonique. Cette route est la nôtre.

Nous longeons d'abord le cours de la Morawa dans la vallée superbe que ce fleuve a creusée. Les types se transforment toujours davantage pour faire place aux

teints basanés des populations orientales. Les costumes européens disparaissent aussi. Le fez couronne la plupart de ces têtes aux cheveux crépus. Les hommes ont le visage bouffi et souvent imberbe, et portent de larges pantalons aux multiples plis; on voit beaucoup de femmes dont la face est voilée. C'est dire assez que nous sommes entrés en Turquie. Voici Zibeftsché. Le train stoppe. Tout le monde descend. Il faut exhiber ses bagages; on va examiner les passe-ports.

Nous avions eu la bonne précaution de faire venir les nôtres du département des affaires étrangères à Bruxelles, par l'aimable entremise de M. le baron d'Erp, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi des Belges près le Saint-Siège. Ce sont de superbes papiers-parchemins aux armes belges, munis de tous les sceaux et timbres réglementaires.

A Rome, le consul de Serbie y avait apposé sa signature pour obtempérer aux lois du pays qu'il représente; à Belgrade, celui de l'empire ottoman y avait ajouté un griffonnage tout spécial à l'écriture de ses connationaux. Mais, tandis qu'en Serbie, le passe-port était une pure formalité, sur le territoire de S. M. Abdul-Ḥamid, c'est tout autre chose! Sur le perron de la gare, trois ou quatre officiers de police devant de grands registres ouverts attendaient les voyageurs qui

se présentent à la queue leu-leu. Nous voici tendant nos magnifiques papiers reluisant de fraîcheur et de propreté! Tout est examiné, lu, relu, copié avec un soin, un scrupule qui nous étonnent, au milieu d'un silence de mort. Enfin, on nous les rend et on nous fait passer dans la salle de la douane.

Là, même mutisme, même flegme chez les employés. Et ils sont légion. Il y en a de grands, de moyens, de petits. Aucun sourire ne déride leurs visages froncés; on dirait qu'ils portent sur les épaules les soucis du monde entier. Nous ouvrons nos valises; les regards de nos douaniers se portent immédiatement sur les livres et les imprimés. Un à un ils sont tirés dehors et portés vers un groupe de tout jeunes agents qu'on dirait des collégiens en uniforme. Nous portions avec nous des livres liturgiques grecs et j'avais emballé une douzaine d'exemplaires d'une petite brochure traitant des œuvres et des actes de Léon XIII en faveur des églises orientales (1); ceux-ci devaient avoir dans le cours du voyage une odyssée homérique. Ces employés ne savent probablement pas lire le grec. Peu importe. La fiction l'emporte chez eux : ils effeuillent ces brochures et ces livres et leur devoir est ac-

1. *Leone XIII e la Chiesa Greca.* Roma, Tipografia Tata Giovanni, 1904. Le même opuscule a été traduit en grec moderne. Freri, Syros, 1905.

compli! On me les rend donc. Puis des mains noires et luisantes fouillent jusqu'au moindre repli de la valise. Pour s'en débarrasser, les voyageurs un peu au courant des mœurs ottomanes recourent parfois à cet innocent stratagème. En même temps que le gabelou, ils passent, aussi délicatement que possible, une petite pièce d'argent sous les objets et le linge. Dès que le douanier a senti le contact du métal, il retire habilement ses mains et tout est en règle.

La voie ferrée, à la frontière turque, prend aussi sa physionomie particulière. De chaque côté, à la distance de quelques kilomètres, sont établis des postes de soldats chargés de surveiller la voie tout le long de son parcours. Ces mesures extrêmes ont été prises à la suite des troubles révolutionnaires qui, il y a quelques années, ensanglantèrent ces régions. Aux abords des ponts et aux issues des tunnels, les postes sont doublés. Quand le train passe devant eux, tous les hommes sortent de leurs tentes et présentent les armes, tandis qu'aux stations on les voit circuler lentement, lentement, de chaque côté des voitures. Pauvres jeunes gens! ils ont l'air bien débonnaire sous leurs uniformes passés et rapiécés; leur fusil rouillé, démodé, ne ferait pas grand'peur aux armées européennes.

Au moins telles furent mes premières impressions à la gare de Zibeftsché. Les opérations de la police et de la douane terminées, le train se remet en marche et l'on continue à descendre la vallée de la Morawa. Plus l'on pénètre à l'intérieur de la Macédoine, au moins dans cette province, et plus les collines se dépouillent des bois, leur parure naturelle. Est-ce effet d'incurie de la part du gouvernement turc, ou a-t-il voulu détruire à dessein ces repaires faciles du brigandage et de la rapine? On lui prête ces deux raisons pour expliquer le déboisement progressif de son territoire.

Voici que nous atteignons Uskub, la Scopi des anciens, chef-lieu de la province de Kossowo. Cette ville contient 70.000 habitants se partageant entre Serbes, Bulgares, Turcs et Albanais qui y trouvent le principal débouché de leur commerce.

Les Albanais, on le sait, s'appellent Miridites ou Arnaoutes (1), selon qu'ils sont catholiques ou mahométans. Ils occupent l'ancienne Epire, l'Illyrie et une partie de la Macédoine. Au nombre de 2.000.000 environ, ils fournissent à l'armée ottomane ses meilleurs et ses plus sûrs soldats. Dans la vie privée, ils se dis-

1. Le mot *Arnaoutes* (Arnautes) dérive du grec Ἀρβανιτοί, corruption de Ἀλβανιτοί, nom par lequel les Byzantins désignaient ce peuple.

tinguent par leurs mœurs patriarcales; il semble que leurs hautes montagnes soient une barrière naturelle contre toute immixtion étrangère. Comme tous les Orientaux, les Albanais sont animés envers les étrangers des sentiments de la plus noble courtoisie.

UN ALBANAIS MIRIDITE.

Nous fîmes l'expérience de cette hospitalité spontanée dans notre modeste compartiment qui, à Uskub, s'était rempli de ces braves Arnautes.

Ils avaient introduit dans le couloir de la voiture une longue théorie de pesants paniers et de cruchons de terre cuite qui en gênaient la circulation. Je me demandais pourquoi on laissait entrer ces gens avec tant d'objets encombrants. Ne juge pas ton prochain en Turquie comme en Europe, eus-je à me dire à la fin du voyage.

Partis de Belgrade au milieu de la nuit, nous n'avions

pu nous procurer grand'chose sur notre route; aussi dans l'après-midi, avions-nous grand appétit. Un marchand albanais assis à mes côtés, ayant cru remarquer notre disette, m'adressa la parole en une langue qu'il me semblait ouïr pour la première fois. Je lui répondis en grec, puis en français, puis en allemand. Peine perdue! Tous les idiomes que nous connaissions y passèrent, y compris quelques mots slaves, mais rien. De là on arriva aux gestes, et quiconque a fait un séjour si court soit-il en Italie ou dans les pays méridionaux s'en tire toujours avec la mimique parlante. L'Albanais se retourna vers son fils, adolescent imberbe, assis à ses pieds sur une corbeille d'osier. A partir de ce moment, nous ne sûmes qu'admirer de plus, la générosité du père ou l'obéissance du fils. Les paniers s'ouvrirent, le père parlait et l'enfant passait et repassait d'inépuisables provisions de bouche. Ce fut aussi le moyen de connaître les mets nationaux des Albanais : pain bis, caviar, tranches de courge aux piquantes épices, bananes, douceurs de miel frais, etc. Et quand la soif se faisait sentir, l'aimable jouvenceau puisait un verre d'eau restée fraîche et limpide dans les brocs de terre cuite, vus d'un si mauvais œil quelques minutes auparavant. Quand son service fut terminé, mais seulement alors, il songea à se rassasier lui-même. Bel exemple de désintéressement et de filiale

soumission, recueilli au sein de populations mahométanes, que je me proposais de rappeler souvent à nos jeunes gens d'Europe!

Après avoir passé une région accidentée, nous pénétrons dans la grande plaine qui va se perdre dans les flots de la mer bleue.

Dans le langage du pays, on la nomme Campania ou Wardaria, et l'on vante ses produits de toutes sortes : maïs, tabacs, vins, grenades, mûres et coton. Le soleil couchant éclairait de ses lueurs rougeâtres ces nappes de culture qui fuyaient devant nous serrées et multicolores. Bientôt son disque disparut à l'horizon, tandis qu'au loin, dans la pénombre de cette nuit d'été, mille points scintillaient : c'étaient les feux allumés sur les longs minarets des nombreuses mosquées de Salonique.

III

Salonique, en grec Θεσσαλονίκη, Selânik en turc, est après Constantinople la ville la plus importante de la Turquie d'Europe. Déjà dans l'antiquité, elle était mise au premier rang. Son port était uni d'un côté à Byzance, de l'autre à Durazzo, par une grande voie romaine connue sous le nom de *Via Egnatia*. Saint Paul y fonda une communauté chrétienne et écrivit deux épîtres à ses habitants. Du VIe au XIIe siècle, la

ville tomba successivement entre les mains de hordes slaves, sarrasines et normandes, jusqu'à ce que les Turcs s'en emparèrent le 29 mars 1430. Salonique est le chef-lieu du villayet de même nom et la résidence du « Moushir » ou commandant général de la Macédoine.

En descendant du train, nous eûmes la joie de trouver notre ami, M. Jean Calavasis, qui nous conduisit chez les Messieurs de la Mission où nous étions attendus.

Nous avions deux jours à passer en leur compagnie avant de nous embarquer pour le Mont-Athos. Ce fut l'occasion de nous familiariser entièrement avec la vie orientale.

Promenons-nous dans cette ville intéressante. Partant du rivage et s'élevant jusqu'à une hauteur de 200 m., elle s'étage en amphithéâtre sur les flancs du mont Kortatsch (1.200 m.), formant un vaste quadrilatère entouré de murailles crénelées et couronné d'une puissante citadelle. Sa population est de 110.000 habitants, dont 30.000 sont Turcs, 20.000 Grecs, Bulgares ou Francs (1); le reste, plus de la moitié, se compose de

1. On appelle Francs, en grec Φράγκοι, en arabe *Frange*, les européens en général, mais plus particulièrement ceux qui se sont établis en Orient et que nous connaissons sous le nom de Levantins. Il n'y a pas à douter que cette appellation date du séjour des croisés dans ces contrées. — Elle revient dans une

Juifs, qui, dans le Levant, sont fort nombreux. On les appelle *Achkenachim*, s'ils sont allemands et slaves, *Sephardim*, s'ils sont espagnols. Ces derniers, chassés de leur patrie sous Ferdinand le Catholique en 1492, vinrent s'établir dans le Levant, surtout à Constantinople et à Salonique. Vers la fin du XVIIe siècle, une partie de ceux qui s'étaient établis dans cette dernière ville firent schisme et embrassèrent l'Islamisme sous le nom de *Mamim* ou *Deunme*. Leurs coreligionnaires, toutefois, n'ont pas grande confiance dans leur conversion.

A Salonique, les Israélites ont à leur tête un grand Rabbin et possèdent jusqu'à trente synagogues. La plupart des portefaix se recrutent parmi eux; ils se sont fait aussi une spécialité des petits métiers que négligent les autres immigrés. On les reconnaît à leur longue robe (kaftan) et à leur aspect sale et déguenillé; car, en Orient, les Juifs n'ont pas toujours, comme dans le reste de l'Europe, la première place sur le marché financier. Aux devantures de leurs boutiques, on lit souvent des inscriptions en lettres hébraïques. Que l'on

expression italienne très familière à tous les Orientaux pour désigner les heures du jour et de la nuit selon le système européen ou le comput mahométan. Quand on demande quelle heure il est, on vous répond par cette distinction, *alla franca*, il est telle heure, *alla turca*, telle autre. — L'appellatif ῥωμαῖος est appliqué au grec pur sang; le mot arabe *roum*, en Syrie et en Palestine, est, de même, réservé aux fidèles de rit grec.

ne s'y trompe pas ! C'est de l'espagnol. Les séphardims parlent encore la langue catalane et impriment des journaux dans cet idiome, tout en se servant des caractères rabbiniques.

Après les Juifs, ce sont les mœurs des Turcs qui piquent le plus la curiosité des étrangers. On voit des Musulmans de toutes les couleurs à Salonique, depuis le noir d'Ethiopie jusqu'au Tartare. De sa nature, le Turc est débonnaire et doux; il aime la vie sédentaire et insouciante. Mais ce que nous appelons indolence et paresse est, dans la pensée du croyant, tempérance et confiance en Dieu. Le Prophète, en effet, a rappelé à ses fidèles le mot de l'Evangile : « Ne t'inquiète pas du lendemain. Dieu pourvoira à tes besoins, comme il pense aux lis des champs et aux oiseaux du ciel. » Aussi bien, les Osmans n'aiment-ils pas la spéculation calculée. Malgré leurs grandes conquêtes, ils n'ont pas l'esprit d'entreprise et d'organisation. Quand ils n'ont pas besoin de l'étranger, ils affectent un certain dédain pour lui et se drapent dans une suffisance d'eux-mêmes et dans une dignité forcée qu'on observe chez eux dès le premier âge. « La beauté appartient aux Circassiens (1), dit un de leurs proverbes, le commerce

1. Les Circassiens appartiennent à une population originaire du Caucase qu'ils abandonnèrent en grand nombre après l'occupation russe. Le gouvernement turc les refoula en Asie-Mineure et en Thrace.

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE SAINT-MINAS (SALONIQUE).

et la richesse aux Grecs et aux Arméniens, la science aux Européens et la majesté aux Turcs. »

Ces observations et bien d'autres encore, nous les avons faites nous-mêmes ou bien nous les avons recueillies de la bouche des Lazaristes dont l'amabilité durant notre court séjour à Salonique reste un de nos plus chers souvenirs de voyage.

Le lendemain de notre arrivée était un dimanche, et, comme un des buts principaux de notre voyage était de nous initier aux rites et aux autres institutions de l'Eglise grecque, nous cherchons à assister aux offices religieux. Ils ne devaient pas faire défaut dans une ville où l'élément hellénique est fortement représenté.

Mais, à traverser ces rues étroites et malpropres où grouillent et se confondent Juifs, Turcs, Slaves, Grecs et Albanais, l'on ne dirait pas que c'est le jour du Seigneur. Hélas! pour beaucoup d'entre eux, en effet, il ne l'est pas.

Mais voilà un *papàs* grec (1) qui, d'un pas accéléré, se faufile à travers le va-et-vient de la rue encombrée. Suivons-le, il doit se rendre dans quelque église. En effet, il tourne à gauche et disparaît au

1. Papàs, en grec παππάς, est le nom qu'on donne à tous les prêtres de rit grec en Orient, usage qui s'est maintenu aussi parmi le clergé grec de Sicile.

milieu de boutiques et de baraquements en bois. Fréquemment, dans les villes levantines, les chrétiens ont dissimulé leurs églises derrière un pâté d'habitations. Je m'imagine qu'ils ont voulu ainsi faire diversion et détourner les regards et l'attention des mahométans toujours prêts autrefois à entreprendre la guerre sainte.

L'église dans laquelle nous entrons est celle de *Saint-Minas*. Les bâtiments et la décoration intérieure sont d'époque récente, à part le remarquable ambon qui se réclame par son antiquité de l'Eglise primitive (IXe s.) Un peu plus loin, toujours du côté des quais, nous rencontrons l'église de *Saint-Théodore*. Jusqu'au XVIIe siècle, un monastère de moniales grecques y était attaché. Une autre église, plus moderne, dédiée à l'*Hypapantè* (1), s'élève non loin des murs d'enceinte.

Après avoir assisté aux services religieux et examiné les objets intéressants que l'on peut voir dans ces diverses églises et que je ne m'arrêterai pas à décrire en cet endroit, parce que la suite naturelle de ce récit m'amènera à en parler en détail, nous visitons les quelques vestiges de la civilisation gréco-romaine

1. Hypapanté, en grec Ὑπαπαντή (*Rencontre*), est le nom héortologique grec de la Purification de la Sainte Vierge, parce qu'en ce jour, elle s'y rencontra dans le temple avec le vieillard Siméon.

que conserve Salonique : quatre colonnes corinthiennes faisant partie des Propylées de l'Hippodrome et l'arc-de-triomphe de Constantin, autrefois couvert de marbres et de bas-reliefs, aujourd'hui squelette de briques rouges.

Un autre moment de la journée fut réservé à la visite des mosquées. La plupart d'entre elles sont d'anciennes églises dont la majestueuse architecture atteste la puissance du christianisme primitif en cette ville. La principale, qui a gardé son nom chrétien de Sainte-Sophie, est construite à dimensions réduites sur le modèle de la grande basilique justinienne. On y voit encore un ambon en vert antique et dans la coupole, sous le plâtrage profanateur des disciples de Mahomet, on distingue les contours d'une Ascension en superbes mosaïques. Nous visitons successivement Saint-Georges en forme de rotonde, la mosquée Souk-Su, autrefois l'église des douze Apôtres, puis Saint-Dimitri, appelé par les Turcs Kassimijé, magnifique basilique à cinq nefs ressemblant beaucoup à Saint-Vital de Ravenne. Le vaisseau central est flanqué de colonnes en vert antique avec chapiteaux corinthiens. Dans un bâtiment contigu, du côté gauche, l'on montre l'endroit où saint Démétrius (1) fut prisonnier et où

1. Pour sa vie, voyez Acta Sanctorum, t. IV, Oct. p. 123.

il a trouvé la sépulture. C'est un lieu de pèlerinage très fréquenté par les Grecs.

Nous laissons de côté d'autres mosquées, car le temps fait défaut. Au reste, si l'on met à part l'intérêt artistique et les souvenirs religieux qui s'y rattachent, quand elles représentent la transformation d'un ancien temple chrétien, elles sont toutes disposées sur le même modèle. Souvent on y pénètre par un grand narthex. Dans la partie orientale, presque toujours terminée en abside, on voit une petite niche qui n'est pas située dans l'axe du bâtiment ou du côté de l'est comme tout autel chrétien, mais un peu vers le sud, dans la direction de la Mecque. C'est le « Mihrab », autel obligé de toute mosquée. Des nattes en été, des tapis en hiver, recouvrent le pavement, mais ils ont tous cette même direction transversale, qui déplaît à l'œil, parce qu'elle trouble l'harmonie des lignes architecturales. Le Mihrab est ordinairement en marbre orné de riches sculptures ; il est flanqué de deux cierges gigantesques à l'imitation de ceux qui brûlent aux côtés du tombeau du Prophète, à la Mecque. Quand la cire en sera consommée, disent les croyants, le monde périra. Aussi bien, — mais ceci ne se dit pas tout haut, — ajoute-t-on du combustible au fur et à mesure qu'il disparaît. A droite de l'autel, se dresse une chaire de vérité, le « *mimbar* », d'où le « *Khâtib* » ou prédicateur fait cha-

que vendredi entendre la parole du Prophète. Une autre tribune, dressée sur deux colonnes, sert aux lectures du Coran. Enfin, les « *Mouadhin* », prêtres de l'Islam, invitent les fidèles à la prière perchés sur une haute plateforme que l'on nomme « *mastaba* ». Voilà tout le mobilier d'une mosquée. Sur les parois, pas de peintures, pas de sculptures possibles : le Coran défend toute représentation d'êtres vivants. Des voûtes ou des arcs pendent d'immenses lustres ornés d'œufs d'autruche et de dents d'éléphant dont on allume les lampions pendant les nuits du Ramasan, grand Carême des Mahométans qui a lieu le neuvième mois de leur année (1).

Au lieu de nos clochers, les longs minarets achèvent de caractériser les temples islamites. Ils s'élèvent au nombre de deux, de quatre, parfois plus encore, aux coins de la construction centrale, percés à différentes hauteurs de galeries à jour, d'où cinq fois par jour le Mouadhin appelle à la prière les disciples de Mahomet.

Une après-midi, toujours en compagnie de nos hôtes obligeants, nous voulûmes visiter le séminaire bulgare dirigé par leurs confrères. Pour nous y rendre,

1. L'année musulmane comprend douze mois lunaires de vingt-neuf à trente jours chacun, ce qui la rend de onze jours plus courte que la nôtre.

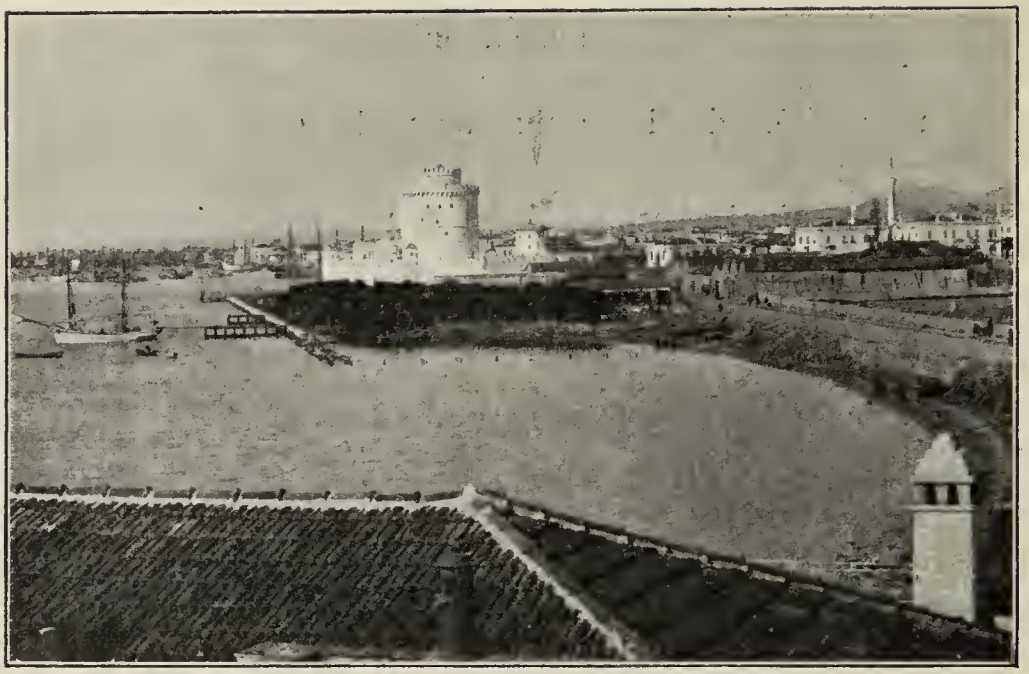
nous prenons le tramway qui traverse la ville dans toute sa longueur. La ligne construite par des Belges est exploitée par eux aussi, mais nos compatriotes ont dû se soumettre aux exigences des mœurs musulmanes. C'est ainsi que chaque voiture doit être munie d'un compartiment comportant des sièges séparés des autres. Dès qu'une turquesse monte dans le tram, elle a le droit de s'y installer, et le conducteur baisse des rideaux l'isolant ainsi du reste des voyageurs.

Le séminaire bulgare, que je viens de mentionner, est situé à Zeitenlik, à peu de distance de la muraille d'enceinte, dans un endroit solitaire et sauvage où paissent dans la broussaille quelques moutons décharnés. Descendus du tram et passés sous l'arc d'une porte monumentale, nous traversons d'abord un cimetière turc qui, à cause de la proximité avec la ville, serait considéré dans nos nations civilisées comme un danger pour l'hygiène publique ; mais dans les cités turques il y a des champs de morts à l'intérieur même de l'enceinte. Ils sont facilement reconnaissables aux cyprès élancés qui s'y dressent toujours. Le sol est semé de pierres rectangulaires ornées d'inscriptions coraniques et surmontées du turban turc. Il y en a une pour chaque tombe. Nous marchons au milieu des restes de ces pauvres mortels qui n'ont pas connu la grâce du baptême et dont la dernière demeure ici-bas n'est

pas abritée de la croix, symbole d'espérance et d'amour.

Le séminaire est fréquenté par une trentaine de jeunes gens qui, à l'issue de leurs études, vont être disséminés dans les paroisses de la Macédoine. Ils appartiennent tous à la race bulgare. On sait combien cette nation, qui vient de se réveiller, est avide d'indépendance et de liberté et aspire à occuper la vaste contrée que Philippe tenait autrefois sous son sceptre. On comprend aussi que les Grecs, dont l'influence sur tout le littoral de la mer Egée est encore considérable, soient jaloux de leur hégémonie et disputent le terrain à leurs ambitieux voisins.

Mais trêve à la politique! Abandonnons ces démêlés de cabinet aux grands du monde et chantons plutôt avec les poètes de l'Hellade les beautés physiques du golfe que l'on apprécie et découvre mieux encore en se dirigeant vers l'ouest, du côté des villas et des jardins verdoyants du Kalaméria, le quartier européen, où, encore sur l'invitation des excellents Lazaristes, nous passons quelques bonnes heures dans la fraîcheur et la gaieté de leur résidence d'été.



LA TOUR BLANCHE ET LE PORT DE SALONIQUE.

CHAPITRE II

DE SALONIQUE AU MONT-ATHOS

I. — *A bord de la « Romélia »*. — Sur les quais de Salonique. — Le teskéré. — La *Romélia* démarre. — A bord du navire : reconnaissance des lieux et des personnes. — Turcs et turquesses. — Prière du soir. — Premiers moines de l'Athos. — Les opérations du coucher.

II. — *Arrivée à la Sainte-Montagne*. — Aspect général. — Incidents de débarquement. — Chicanes de douaniers. — Sur le sol athonite.

III. — *De Daphné à Karyès*. — Paysage. — Végétation. — Habitants. — Karyès, capitale de l'Athos.

I

Nous sommes au 2 septembre où, selon le calendrier des Orthodoxes, au 21 août (1) : jour de départ d'un navire pour le Mont-Athos.

Il est quatre heures de l'après-midi. Sans plus tarder, nous remercions le digne Supérieur de sa gracieuse hospitalité et, prenant congé de la communauté, nous nous dirigeons vers le port où la fumée noire qui s'élève au-dessus des paquebots annonce de prochains départs. Sur les quais, le va-et-vient des bardeurs, le bruit des caisses tombant lourdement sur le pavé, le grincement des grues qui chargent et déchargent les navires, le tohu-bohu de cette population cosmopolite aux costumes et aux langues les plus variés, tout cela contraste singulièrement avec le silence et la paix de la maison religieuse que nous venons de quitter. Nous nous glissons à travers cette fourmilière humaine pour nous rendre du côté des bureaux de la police et de la douane. En Turquie, pour entrer dans une ville comme pour en sortir, à n'importe quelle étape de son voyage, il faut toujours passer par ces formalités exaspérantes, avec cette différence qu'au lieu d'un

1. Les Grecs Orthodoxes, n'ayant jamais voulu adopter la réforme du calendrier exécutée par ordre de Grégoire XIII, s'en tiennent au vieux comput julien. Ils sont actuellement en retard de treize jours sur nous.

passe-port la police vous délivre un permis ou « teskéré », sur lequel doivent être indiqués le lieu de départ et celui qu'on veut gagner. Nous fîmes donc inscrire sur notre teskéré : Constantinople par le Mont-Athos.

Trois compagnies de navigation font escale au Mont-Athos tout en desservant différents ports de la mer Egée. L'une est russe, l'autre ottomane, la troisième grecque. Cette dernière eut nos préférences, non certes à cause du luxe de ses installations, mais parce que son itinéraire concordait parfaitement avec nos plans.

Il était là, au milieu du golfe paisible, notre petit paquebot de la compagnie smyrniote Νέα Ἑλληνικὴ ἀτμοπλοία. La *Romélia* — c'est son nom —, pas plus que ses congénères russes et français, ne peut accoster aux quais réservés aux bateaux de marchandises, et les eaux ne sont pas partout assez profondes pour les recevoir. Dès que les formalités de douane et de police sont terminées, nous louons une yole et un brave arménien nous conduit à force de rames vers notre embarcation. Sur le pont du bateau, nous saluons le capitaine, un smyrniote à la taille haute et à la figure sympathique. Les cabines sont toutes occupées; il faudra nous installer dans le grand salon qui sert de salle à manger le jour et, la nuit, change en couches ses divans de velours rouge.

Puis, nous montons sur le pont d'avant où nous as-

sistons à l'embarquement des derniers arrivants et aux manœuvres du démarrage. Le coup d'œil est inoubliable. Devant nous s'étend la ville de Salonique. Le soleil couchant dore de ses derniers rayons les coupoles; dans le lointain, à travers le brouhaha de la population qui, après une journée étouffante, vient prendre ses ébats sur la plage, l'on entend la voix stridente des « Mouadhin », appelant les fidèles à la prière du soir du haut des minarets couverts de feux.

Le navire s'éloigne toujours.

On distingue encore la masse imposante de la citadelle où gémissent sans doute bien des prisonniers, puis la campagne aux teintes olivâtres, et peu après le colosse de l'Olympe de Thrace qui écartèle au loin ses puissantes assises. Enfin, l'on est en haute mer. Les ondes sont aussi calmes que celles d'un lac. Un léger zéphyr caresse les visages; le ciel commence à se peupler de points scintillants. Après avoir récité l'office des complies, la prière du soir liturgique, tandis que mon cher compagnon, un peu plus en retard que moi, se met d'accord avec ses devoirs et sa piété, je fais une petite reconnaissance des lieux.

Au centre du navire, il n'y a pas de pont supérieur, mais une grande toile sert à protéger des ardeurs du soleil et éventuellement de la pluie les pauvres gens qui se sont installés sur une grosse natte, étendue

au-dessus des soutes à marchandises. Toutes les races et toutes les religions y sont mêlées. J'y vois des Juifs au nez busqué et à la barbe hirsute, des Arméniens, des Persans, des Turcs assis sur les talons ou étendus comme des vers : tous crient et se disputent comme des maraîchers.

On arrive au gaillard d'avant par une étroite passerelle. Ici le spectacle est plus curieux encore.

Le pont est divisé dans toute sa longueur en deux parties égales par de grandes voiles suspendues aux cordages de la mâture. Le tribord en est muni de tous côtés de façon à soustraire aux regards indiscrets ceux qui s'y sont retranchés. Seuls des murmures et des vagissements trahissent la présence de femmes et d'enfants. En ce moment un coup de vent souleva un coin de ces rideaux improvisés et j'y vis des femmes turques assises sur des nattes, fumant des cigarettes et découpant des tranches de banane et de pain pour le repas du soir.

Dans le quartier des hommes, on ne pouvait faire un pas sans heurter des couvertures ou des corps. Un gros poussah me barra le chemin.

Un quart d'heure plus tard, je le contemplais de loin occupé à faire sa prière du soir. Tantôt il se mettait à genoux et, se repliant deux ou trois fois sur lui-même, il touchait le plancher du front, tantôt, se re-

levant, il s'inclinait profondément et portait ensuite les mains aux oreilles comme pour écouter une voix qui devait venir de très loin. Je comprenais à ces gestes qu'il attendait d'Allah une réponse à ses supplications.

D'autres ne tardèrent pas à l'imiter. De leurs lèvres épaisses sortaient des paroles inintelligibles pour moi. Mais leur visage mélancolique, que rien autour d'eux ne semblait distraire, trahissait une profonde conviction religieuse. Insouciants des regards ou des observations de ceux qui les contemplaient, ils continuaient leurs prostrations comme dans le silence d'un sanctuaire. C'est ainsi que, sur les ponts des navires et sur les places publiques, dans les bureaux d'une administration comme dans les habitations particulières, partout, les Musulmans observent les prescriptions de leurs lois religieuses. Je pensais malgré moi au respect humain, dont souffrent tant de nos populations chrétiennes, mais dont le mot même est ignoré dans la langue et les coutumes musulmanes.

De notre côté, on parlait grec. Nos compagnons portaient une coiffure de feutre à la forme cylindrique (1) et un manteau noir à manches évasées. Je n'eus pas

1. Cette coiffure s'appelle Kamélavkhion ou encore Kalimmavkhion. (Καμηλαύχιον, Καλυμμαύχιον).

de peine à reconnaître en eux des moines. Ils se rendaient à l'Athos, ce qui était pour nous une bonne fortune. Après avoir vendu à Salonique les produits de leurs petits métiers, ils emportaient dans de grandes couvertures les emplettes qu'ils avaient faites au bazar ou dans les boutiques européennes. Le capitaine qui faisait sa ronde, observait du coin de l'œil ces bagages encombrants, mais il ne souffla mot par respect sans doute pour l'habit de leurs propriétaires,

Je profitai de la compagnie de nos moines pour leur poser quelques questions sur le mode de se comporter à l'arrivée à l'Athos et pour leur demander d'autres informations qui devaient nous être très précieuses dans la suite.

Cependant, la nuit est tombée, nuit vraiment orientale par son énervante moiteur, enveloppant tous les objets d'alentour dans une mystérieuse pénombre. Autour de nous, les passagers s'apprêtent à dormir. Dans les pays du Levant, les opérations du coucher sont moins compliquées que chez nous.

Je voyais les Turcs et ces bons moines eux-mêmes déployer les couvertures qui leur avaient servi de siège ou de *plaid*, puis s'allongeant par terre et se serrant les uns contre les autres s'y enrouler complètement, ressemblant ainsi à d'immenses mortadelles de Bologne alignées.

Après avoir assisté à ce coucher non sans contenir un léger sourire, nous descendons à notre tour dans le salon pour nous étaler à l'orientale sur les bancs bourrés.

Quelques minutes plus tard, l'on n'entendait plus que le rythme dactylique des pistons et le bruissement des ondes fendues par la proue du navire, se mariant aux sons nasillards et tristes d'une mélopée turque qui nous arrivait du gaillard d'arrière.

Pauvres mahométans ! pensai-je en fermant les yeux ; leur âme doit être empreinte de la même mélancolie, leurs lèvres n'effleurent jamais plus que ce demi-sourire qui en ce jour avait tant frappé mon imagination. On dirait que tout leur être reflète les pâles et maussades rayons du croissant, symbole de leurs croyances, signe de ralliement de leur peuple, tandis que nous, disciples de Jésus-Christ, nous sentons nos cœurs exubérer de joie, et nos fronts en resplendissent, car nous connaissons la pleine lumière, nous aimons et nous adorons le Soleil de Justice !

II

Vers trois heures et demie du matin, nous sommes réveillés en sursaut par un remue-ménage qui se produit au-dessus de nos têtes. Ce sont nos moines qui,

Bomica
Avrethisar
Ambarkioj
Nigrita
Tachyno
La Cavale
Golfe de la Cavale
Neochori
Orfano
Aivatiio
Topsin
Vardour
Salonique
Klissetü Vrasta
Beschik
Golfe de Rendina ou d'Orfano
Volgaro
Ipsario
THASOS
Klidi
Pazarga
Strapos
Elerigova
Nizvoro
Galatista
CHALCIDIQUE
Hiérissos
Polygyros
Kitros
Ajan
Golfe de Salonique
Olynthe
Hagion Oros
Amonoulané
Golfe de l'Hagion Oros
Karyes
Katerina
Spigi
Golfe de Cassandra
Daphné
Athos
Longos
Olympe
Cassandra
Sykia
Platamona
Cassandra
LEMNOS
Krania
Ambelakia
Agyia
Echélle 1:1,500,000
Kilomètres
PRESQU'ÎLE DE CHALCIDIQUE

profonds connaisseurs des lieux, ont découvert que nous approchons de la Sainte-Montagne.

Tandis que les passagers de Constantinople et de Smyrne poursuivent tranquillement leur sommeil, vite nous montons sur le pont.

En voyageurs désireux de s'instruire, la première chose que nous faisons, après avoir adoré Dieu et invoqué son secours, est de nous rendre compte du chemin parcouru pendant les heures de repos.

Ouvrons cette carte. L'aurore nous permet d'y voir clair. Entre le golfe de Salonique et celui d'Orfano, la presqu'île de Chalcidique projette dans la mer Egée trois promontoires de longueur à peu près égale. La partie la plus orientale de ce trident péninsulaire ayant soixante kilomètres de long s'élève graduellement jusqu'à une hauteur de 2.000 mètres environ. Cette montagne, l'Athos, a donné son nom à la presqu'île entière.

Déjà la péninsule de Cassandra a fui; on aperçoit ses sommets chenus au-dessus de celle de Longos que nous rangeons à gauche. Le navire entre dans le golfe de l'Hagion Oros.

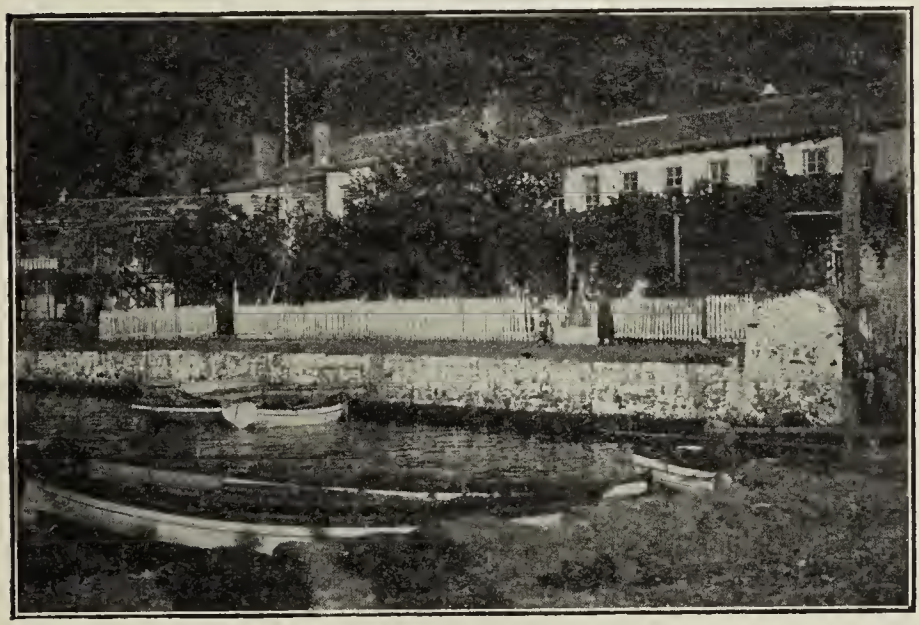
Au loin se détache un long récif noir; c'est le Mont-Athos, nous disent les moines. Dans une demi-heure nous y serons. Cette ligne indécise se fait de plus en plus grande et l'on distingue des faîtes de diffé-

rentes hauteurs, des échancrures dans le flanc de la montagne. Puis ce sont des taches blanches au milieu d'une verdure obscure, des toits rouges et verts, des maisonnettes disséminées partout. On en voit sur le rivage, à mi-côte, sur les hauteurs, au bord des ravins, sur les pics des rochers. Jamais je n'oublierai ce spectacle magique qui se déployait insensiblement à nos regards, à mesure que nous nous rapprochions de la terre ferme et que l'astre du jour sortait des ondes en secouant sa chevelure d'or.

Bientôt l'on peut distinguer un petit port; sur la jetée, quelques moines et les uniformes des douaniers turcs à la couleur indécise. Deux caïques se détachent et viennent à notre rencontre. On dit que l'un d'eux porte le « Kaïmakam » ou représentant du gouvernement ottoman, l'autre contient la poste avec ses employés. Entre-temps, notre vapeur a stoppé et, après les formalités d'usage, on permet de débarquer.

Munis de nos bagages, déjà nous étions descendus sur le premier pont. En attendant que l'on décrochât l'échelle d'accostage et que l'on terminât les manœuvres de bord, je dépose une valise à côté de moi. Dans la confusion qui régnait, je crois l'appuyer sur un paquet de couvertures, mais je vois cette valise s'agiter à droite et à gauche, telle une frêle nacelle sur une mer en furie. Puis tout le paquet se remue comme une

grande chrysalide, et de l'une de ses extrémités, tandis que la valise tombe de côté, je vois sortir d'abord un fez rouge, ensuite, une barbe grisonnante et un nez bourgeonnant. C'était un musulman ; j'avais troublé le



LE PORT DE DAPHNÉ.

paisible repos dont il jouissait dans cette posture singulière qui, la veille, nous avait tant divertis.

Notre yole nous amène bien vite près de la jetée. Nous sommes heureusement en compagnie de nos aimables caloyers, qui sautent à terre plus lestement que

nous, et serrent la main à leurs nombreux amis. Une barricade clôt le passage de la jetée au rivage, jusqu'à ce qu'on ait exhibé ses papiers et ses bagages. Sur la Sainte-Montagne elle-même, il faut se soumettre aux règlements draconiens de la douane turque. Instruits par les expériences précédentes, nous avions pris quelques précautions pour soustraire nos notes et quelques livres à la vigilance des employés. Les imprimés qui n'avaient pas trouvé place dans nos poches sont malgré tout l'objet de mire. Ἐκκλησιαστικὰ βιβλία, fit un moine aux douaniers : « ce sont des livres d'église ». Ils restent peu convaincus. Enfin, après des pourparlers, des signes de désespoir et un peu d'impatience, ils font preuve de grande condescendance. Ils nous permettent de reboucler les valises en prenant seulement en consigne les douze exemplaires de ma brochure grecque. « Ils ne sont pas confisqués, dit le chef, mais on va les examiner au bureau central. Ne vous en inquiétez pas; on vous les rendra demain ou même cette après-midi. »

Forts de cette promesse, trop heureux d'être libres au prix même d'un petit déboire facilement réparable, — car je m'étais proposé de distribuer les opuscules aux chefs des monastères, — je rejoins mon confrère échappé cette fois plus vite que moi aux griffes des gabelous.

Nous nous pâmons d'aise tous les deux quand nous nous nous trouvons sur la terre ferme.

Daphné (Δάφνη laurier) — ainsi s'appelle le port du Mont-Athos — se compose de quelques maisons servant d'habitations aux employés de la douane et des compagnies de navigation, d'une petite auberge et de quelques boutiques. Plus loin, il y a une chapelle et des cellules de moines.

Nous entrons dans la guinguette et le débitant de l'auberge nous demande si nous voulons le café. En Orient, comme d'ailleurs à peu près dans tous les pays méridionaux, on ne prend le matin qu'une petite tasse de café noir, sans pain et encore moins sans les autres agréments d'un déjeuner des pays septentrionaux. Mais qui n'a entendu parler du café turc ? Réduit en poudre très fine au moyen d'un petit moulin à main, le café est versé dans une petite quantité d'eau bouillante. Ce mélange, après avoir été soumis à une deuxième cuisson, est versé dans une tasse aux minuscules proportions. On y ajoute quelques gouttes d'eau fraîche pour précipiter le marc et la liqueur noire est servie aux hôtes.

III

Dans l'entre-temps, des dispositions étaient prises

EN ROUTE POUR KARYÈS.

pour nous rendre à Karyès, chef-lieu de la république athonique.

Deux forts mulets frappaient du sabot sur les galets. Nos bagages sont fortement rivés à l'arrière de la selle, et un guide, un brave jeune homme aux traits caractéristiques de la race slave, attend un signe de notre part pour se mettre en marche.

Nos anciens compagnons de route, les moines, eux, vont à pied : ils ne tarderont pas à se disperser dans les sentiers de la montagne pour rejoindre, chacun, son propre monastère. Quand nous y passerons, plus tard, nous aurons la joie de les y rencontrer.

Nous enfourchons nos haridelles et nous voilà en route.

Le sentier, après avoir longé quelque temps le bord de la mer, monte graduellement et s'enfonce dans les bois. Mais quelle végétation luxuriante! La nature, ici, n'est pas entravée dans ses droits et elle étale ses merveilles. Platanes, érables, chênes verts, châtaigniers, caroubiers, atteignent des dimensions fantastiques. Myrtes, genêts, coudriers et mille plantes diverses tapissent les ravins.

Notre petite caravane passe sous ces berceaux de verdure dans laquelle la gent ailée aux multiples couleurs a trouvé une paisible demeure. Le roucoulement des tourterelles roses s'y mêlent au bruissement d'un ruisseau à l'eau cristalline. Nous faisons une petite halte et les mules s'abreuvent. Notre guide détache un gobelet d'étain suspendu à la fontaine et nous donne à boire de cette lymphe fraîche et limpide. Ici les routes se croisent et de sous la ramée apparaissent à droite et à gauche des caloyers, le bâton à la main, et un petit panier sous le bras. Leur longue chevelure nouée en torsades est recouverte de la coiffure cylindrique. « Καλημέρα σᾶς, bonjour », disent-ils en effleurant un aimable sourire sous leur barbe épaisse. « Εἶσθε προσκυνηταί ; êtes-vous des pèlerins? » « Oui, nous sommes des pèlerins, répondons-nous, et aussi des admirateurs de vos bibliothèques, de vos églises,

de vos monastères. Nous venons étudier, nous instruire et nous édifier encore. »

Puis, après quelques instants de contemplation silencieuse, les plus respectueux d'entre eux inclinent la tête en posant la main droite sur la poitrine et ils s'en vont chacun de son côté. On entend leur bourdon frapper de sa pointe aiguë les rocailles du chemin creux.

. . . . . .

Nos mulets aussi, qui ont repris haleine, continuent docilement la route de Karyès dont ils connaissent les heurts et les détours, pour l'avoir pratiquée si souvent. Cette chevauchée a vraiment des charmes que nos chemins de fer, nos voitures et nos automobiles elles-mêmes ne connaissent pas. De voies carrossables, il n'en est pas question au Mont-Athos. On monte, on descend, on suit les plis naturels du terrain et tous ces mouvements, vos bêtes les exécutent avec une telle aisance, qu'il ne faut jamais recourir au mors ni à la cravache, mais se contenter d'un petit mot d'encouragement dans les endroits les plus difficiles.

On comprend qu'un paysage de ce genre offre les tableaux les plus enchanteurs. A quelques centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer, nous voyons à notre gauche le monastère de Xéropotamos avec ses toits de tuile disparaissant dans la forêt obscure, plus

loin, le Rossicon, ou monastère russe, si facilement reconnaissable à ses coupoles vertes et à ses immenses façades uniformes et blanches. Nous en ferons connaissance plus tard. Sur le sommet de la montagne, on peut, pendant quelque temps, admirer de chaque côté les eaux azurées de l'Océan dans lesquelles la presqu'île athonique a jeté son bras de géant. Devant nous se perdent dans le lointain les îles de Thasos, de Samothraki et un bout de Lemnos.

Nous redescendons, maintenant, et, au travers des branches des gros chênes, après la lisière du bois formée de hauts châtaigniers, au milieu de la campagne qui descend en pente douce vers la mer, nous apercevons un paquet de maisons blanches. C'est Karyès.

Il y aura bientôt trois heures que nous chevauchons.

Notre entrée présente quelque chose de triomphal. Perchés sur nos montures aux flancs desquelles pendent nos grosses valises, l'un derrière l'autre, nous passons d'abord devant une série d'habitations sur lesquelles courent la glycine et la vigne. Nous apprendrons plus tard que la plupart d'entre elles sont occupées par les représentants des grands monastères. Puis nous nous engageons dans une grande rue étroite et tortueuse, traversée par les méandres d'un ruisseau au gai murmure. Cette rue est bordée de maisons à uni-

que étage, munies de balcons ou surmontées d'auvents sous lesquels s'étalent de fraîches marchandises. Dans le fond de la boutique, on distingue des caloyers qui dressent leurs comptes ou vendent leurs produits. Nous nous arrêtons devant l'une d'elles occupée par des séculiers. C'est le Ξενοδοχεῖον, le grand, l'unique auberge peut-être de Karyès.

Aussitôt descendus, nous nous enquérons de l'endroit où siègent les autorités civiles et religieuses. Mais ces messieurs ne reçoivent pas à ce moment; il faudra remettre nos visites à l'après-midi.

Ce délai nous vaut l'occasion de prendre connaissance de Karyès (1) et de ses environs.

On lui donne avec raison le nom de capitale de l'Athos; car, outre que Karyès est le siège des plus hautes autorités de la Sainte-Montagne, c'est le centre où les monastères viennent s'approvisionner de tous les articles de ménage et de bouche qu'ils ne peuvent se fournir à eux-mêmes. C'est un vrai bazar où l'on trouve toutes les marchandises, depuis les objets les plus nécessaires à la vie quotidienne jusqu'à la bimbeloterie européenne. Les moines y trouvent également

1. *Καρυαί* ou *Κάραι* en grec moderne *Καρυαίς*. Les uns font dériver ce mot de *Κάρα*, tête; selon d'autres, cette dénomination provient du grand nombre de noyers dont cet endroit est planté. (*Καρυαί*, noix.)

un débouché aux objets de peinture, de sculpture, etc., qu'ils fabriquent.

Notre habit religieux pique la curiosité générale. En nous voyant passer devant eux, les moines poussent souvent la tête au-dessus des étalages, et demandent avec curiosité qui nous sommes et d'où nous venons. D'autres nous invitent à entrer dans leurs magasins et nous offrent une tasse de café noir, comme ce bon moine tailleur, originaire de Crète, qui nous montre à cette occasion toutes les étoffes et les patrons servant à la confection des habits du moine athonite.

LA SCÈTE DE St-ANDRÉ, VUE DE KARYÈS.

Un peu plus loin, nous arrivons au konak ou pavillon du Kaïmakam. Ses fonctions, à peu de choses près, consistent à percevoir les 37.000 francs environ que les monastères payent au souverain ottoman sous forme de tribut annuel.

Une perche au haut de laquelle est hissée une ori-

flamme rouge écarlate traversée par un croissant en blanc, indique le siège de la police turque. Elle a sous ses ordres un certain nombre de gardes, entretenus par les monastères, chargés de la surveillance et de l'ordre sur la Sainte-Montagne (1).

En retournant à notre auberge, nous longeons un grand bâtiment carré. C'est l'école du Mont-Athos où sont envoyées les jeunes recrues des divers monastères. Pendant notre modeste repas, nous entendons des moinillons qui s'exercent au chant. De leur voix légèrement nasillarde ils égrènent des roulades ou ils entonnent des hymnes ecclésiastiques, ce qui s'harmonise mieux avec le milieu ambiant et conserve la couleur locale à ce séjour imprégné de tout ce que les institutions byzantines ont produit de grand et de beau, et dans un ensemble difficile à retrouver ailleurs.

Grande est déjà l'impression exercée sur nous par cette première matinée passée sur la Sainte-Montagne. Tout ce que nous avions entrevu annonçait quelque chose de particulièrement instructif et attachant. Mais, plus que toute autre chose, l'élément monastique devait frapper deux voyageurs bénédictins, dont les ins-

1. Quatre d'entre eux, appelés Séiménides (Σειμένιδες), résident toujours à Karyès; les autres, dénommés Serdarides (Σερδάριδες) sont éparpillés sur tout le territoire athonite.

titutions religieuses, en plus d'un point, se confondent avec celles du monachisme oriental.

Aussi bien, sans nous attarder à de vaines et creuses descriptions, insisterons-nous spécialement sur ce point de vue dans la suite de notre récit, qui sera occupé tout entier à retracer les impressions recueillies au cours de nos pérégrinations à travers la presqu'île monastique.

Et maintenant que nous y avons pris pied, rappelons d'abord brièvement ce que l'on sait de son histoire

DEUXIÈME PARTIE

SUR LA SAINTE MONTAGNE

LE SOMMET DE L'ATHOS ET LA CHAPELLE DE LA TRANSFIGURATION.

CHAPITRE I

UN PEU D'HISTOIRE

I. — *Origines païennes et chrétiennes.* — Mythologie. — Légendes. — Naissance du monachisme athonite.

II. — *Du Xe siècle au début du XIIIe siècle.* — Saint Athanase le Lauriote et son œuvre de réformation. — Fondations d'Iviron, d'Amalphitanon, de Vatopédi. — Relâchement et législation. — Khilandarion. — La domination latine. — Baudouin et Henri de Flandre. — Innocent III.

III. — *De la fin du XIIIe siècle au XVe siècle.* — Michel Paléologue. — La querelle des hésychastes. — Dominations diverses.

IV. — *Du XVIe au XIXe siècle.* — Ruines matérielles et morales suivies d'essais de relèvement. — La grande école de Vatopédi. — La constitution de 1783. — Etat actuel.

I

Le Mont-Athos n'est pas ignoré de l'antiquité classique.

Connue par la mythologie sous le nom d'Acté (Ἀκτή), on rapportait que cette montagne avait surgi dans la mer Egée à la suite de la lutte ardente d'un Titan avec Jupiter. Le géant aurait détaché la masse d'un rocher de la Thrace pour le précipiter dans les flots.

D'après la fiction rapportée par Homère, Junon, fuyant l'Olympe, s'était arrêtée sur son sommet (1).

Eschyle, dans sa chaude imagination de poète, raconte que de grands feux allumés en guise de signaux sur le pic de l'Athos annoncèrent à l'Hellade la chute de Troie (2).

Pline assure qu'au coucher du soleil, l'Athos recouvre de son ombre l'île de Lemnos (3).

Enfin, au dire de Thucydide, Brasidas combattit aux pieds de la montagne les Pélasges qui, avec d'autres peuplades primitives, y avaient construit des villes florissantes (4).

La légende chrétienne continua à illustrer le nom

1. Iliade, ch. VI. v. 229.
2. Agamemnon. v. 284-285. Ed. Teubner, p. 181.
3. Historia mundi. L. IV, XII.
4. Histor. Lib. IV. c. 109. Ed. Teubner, p. 343.

de l'Athos en ajoutant ses récits naïfs et pieux. On raconte que Jésus-Christ, durant sa vie mortelle, traversant la mer, sanctifia ce sol de sa présence divine. Selon d'autres, c'est sur sa cime la plus élevée que le démon l'aurait transporté pour lui montrer les empires du monde. En Russie, où l'Athos jouit d'une grande popularité, on narre dans le peuple que la Vierge Marie, après l'Ascension de son divin Fils, le visita à son tour et que, durant son séjour, les habitants, abandonnant l'idolâtrie, se firent tous chrétiens (1).

Les derniers vestiges de l'idolâtrie, selon d'autres, auraient disparu par la volonté de Constantin le Grand qui fit don de toute la presqu'île aux ascètes de son temps (2).

Mais si nous abandonnons le terrain de la fable, pour nous en tenir aux monuments de l'histoire, il est difficile de préciser à quelle époque les moines apparurent sur la Sainte-Montagne.

On voudrait que ce fût sous le règne de Constantin IV Pogonat (668-685). Alors, dans les bourgades qui existaient sur ce territoire, il se serait établi de petites communautés et des solitudes se seraient peuplées d'ermites connus sous le nom d'hésychastes (3).

1. Gérasimos Smyrnakès, Τὸ ἅγιον Ὄρος. Athènes. An. Constantinidès, p. 14-15.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, p. 16 et suiv.; p. 288 et suiv.

Il semble qu'un saint anachorète, du nom de Pierre, l'habita au commencement du VIIIe siècle (1), et à la fin du siècle suivant, saint Euthyme, quittant les hauteurs du mont Olympe en Bithynie, vint y mener la vie ascétique. Or, dit son biographe, il y trouva plusieurs maîtres et, bientôt après, des imitateurs (2).

Des auteurs affirment — mais je ne sais jusqu'à quel point cette information est exacte — que Jean Kolovos, en 869, fonda un monastère dans l'endroit nommé la *Grande Bigle* (ἡ μεγάλη Βίγλα)(3).

II

Voilà pour les origines monastiques.

Il est certain qu'avant le Xe siècle, il existait sur le Mont-Athos un foyer intense de vie monastique et que solitaires et cénobites étaient placés sous le gouvernement d'un supérieur unique, qu'on appelait Protevon (Πρωτεύων) ou Protos (Πρῶτος). C'est ce que nous attes-

1. Saint Pierre l'Athonite (681-734) est honoré dans l'Eglise Grecque au 2 juin. Sur sa vie, Migne. P. G., tome CL. 909-1225.

2. L. Petit. Les Evêques de Thessalonique. *Echos d'Orient*, IVe année, p. 218 et suiv.

3. Smyrnakès, op. cit. p. 22-23 et p. 291. Selon M. Ph. Meyer, les plus anciennes données sur l'existence des moines à l'Athos se rapporteraient au règne de Basile le Macédonien (867-885). *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athoskloester*. Leipzig 1904, ch. III, p. 29.

tent la constitution de Jean I Tzimiscès (969-976), et les règles de saint Athanase le Lauriote (environ 970-1020). Le premier affirme qu'en rétablissant l'autorité du Protos, il n'a fait que confirmer une tradition ancienne (1).

Quant à saint Athanase, son arrivée à l'Athos provoqua un grand changement.

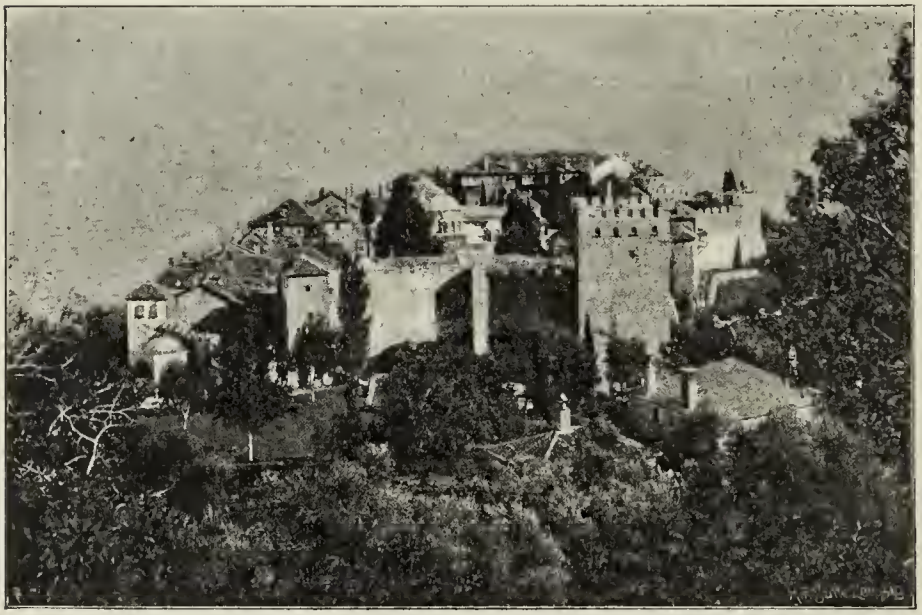
La vie cénobitique, certes, existait déjà en Orient et plusieurs saints personnages en avaient formulé les lois (2). C'est ainsi que, sans parler des règles des Pères du désert, les moines orientaux suivaient les règles de saint Sabas en Palestine, de saint Basile en Cappadoce, de saint Théodore de Studion à Constantinople, etc.

Saint Athanase, au Mont-Athos, établit le régime de la vie commune sur de nouvelles bases. On pourrait peut-être comparer son action à celle que saint Benoît exerça sur les monastères de la Campanie. Comme lui, il ne permet de se retirer dans la solitude qu'aux seuls moines aguerris dans les exercices de l'existence com-

1. Art. 28e. Cf. Smyrnakès, p. 299.

2. On désigne ces règles sous le nom de Τυπικά ou Διατυπώσεις. Il faut soigneusement distinguer plusieurs sortes de Τυπικά. Les uns contiennent les rubriques de l'office et de la liturgie; d'autres sont tout uniment des chartes de fondation des monastères, d'autres, des dispositions disciplinaires, ou enfin l'un et l'autre tout à la fois.

mune. Comme lui, il puise son enseignement dans les institutions des cénobiarques, ses prédécesseurs, et donne à sa règle une forme originale qui ne tardera pas à être adoptée sur toute la Sainte-Montagne (1).



LA GRANDE-LAURE FONDÉE PAR SAINT ATHANASE.

Saint Athanase fonda un grand monastère auquel fut donné le nom de *Grande-Laure* (Ἡ Μεγάλη Λαύρα). On y vénère encore la tombe du saint fondateur et ses

1. Parmi les règles anciennes adoptées par saint Athanase, on note surtout celle de saint Théodore de Studion, qui défend d'introduire des animaux femelles sur le territoire monastique, prohibition qui a subsisté jusqu'à nos jours.

fils montrent avec orgueil des cyprès que l'on fait remonter à son époque.

Nicéphore II Phokas (963-969), dont le Lauriote avait été l'ami et le conseiller intime, rédigea un chrysobulle dans lequel, de par la volonté impériale, Athanase était constitué supérieur des 80 moines du nouveau monastère avec exemption de toute juridiction civile ou religieuse.

Dès lors, la Grande-Laure et son œuvre étaient couvertes de la protection des empereurs de Byzance.

Mais cette réforme ne se fit pas sans difficultés.

Les solitaires et les hésychastes, se plaignant des innovations et des empiétements des lauriotes, envoyèrent une députation à l'empereur Jean I Tzimiscès. Cette délégation se composait du Protos de la Sainte-Montagne, du nom d'Athanase, et du pieux moine Paul.

Mais de leur côté, les moines réformateurs avaient déjà fait valoir leurs droits et leurs plans à la cour de Byzance.

C'est à la suite des récriminations des deux partis que l'Empereur « philomonaque » rédigea ce Typikon dont il a été question plus haut, et dont la plupart des dispositions consacraient toutefois l'action des moines de la Grande-Laure (972). Il fit habilement entrer leur Higoumène dans les assemblées des supé-

rieurs de l'Athos (1), et octoya d'autres privilèges, entre autres celui d'admettre dans son monastère jusqu'à 120 moines. On sait que, peu de temps après, leur nombre arriva à 800 (2).

Les nouveaux principes ascétiques de saint Athanase, si fortement appuyés par l'autorité de l'empereur, donnèrent un nouvel essor à la vie monastique sur la Sainte-Montagne.

Attirés par le renom de la sainteté d'Athanase, Jean, conseiller à la cour de Géorgie, et son fils Euthyme Tornikè, grand général des armées de Géorgie, vinrent s'établir dans la péninsule. Suivi bientôt d'une foule de ses connationaux, Jean y fonda le monastère des Ibères (Μονὴ τῶν Ἰβήρων), appelé simplement *Ivi-*

1. Cf. G. Schlumberger. *L'Epopée byzantine à la fin du Xe siècle*. Paris 1896. Ch. V, p. 323-327. Le pouvoir central était établi à Karyès connu alors sous le nom de Μέση (art. 21e de la constitution impériale). Il se composait du Protos qui avait comme administrateur un Οἰκόνομος et comme conseillers les Higoumènes des monastères (art. 26e). Ceux-ci, appelés Γέροντες (art. 2e), formaient la Σύναξις τῶν Γερόντων (cf. *Testament spirituel de saint Athanase*). Ils se réunissaient trois fois par an pour délibérer sur les intérêts communs et sur d'autres graves affaires. Le Protos avait un pouvoir fort étendu; en dehors de certains points établis au préalable, aucune décision ne pouvait se prendre à son insu. — La présidence sur les douze monastères établis autour de Subiaco, dont jouissait saint Benoît, devait sans doute s'exercer de la même façon.

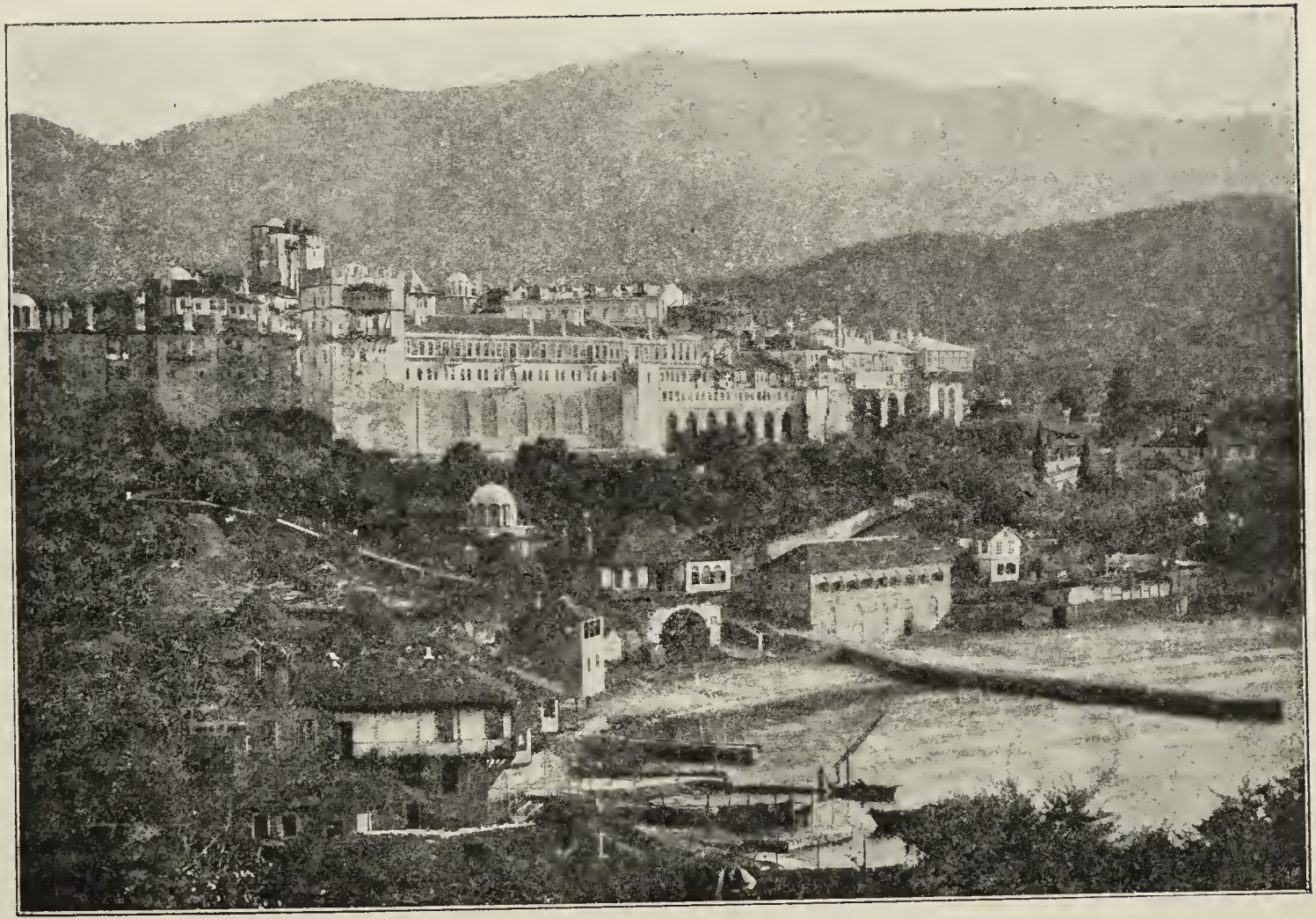
2. Les deux empereurs Nicéphore Phokas et Jean Tzimiscès ont leurs portraits au-dessus de la seconde porte d'entrée de la Grande-Laure.

ron. Ce couvent resta en possession exclusive des Géorgiens jusqu'au XIVe siècle, époque à laquelle le Patriarche Callixte (1355-1363) y introduisit des Grecs pour le service du chœur. Depuis lors, l'on n'entendit plus la langue géorgienne dans l'église principale. Les Ibères, comme traces de leur passage, ont laissé de précieux manuscrits que l'on admire dans la bibliothèque du monastère. Seule une petite colonie monastique a trouvé un refuge dans le Kellion de saint Jean le Théologien (1).

Aux deux saints fondateurs d'Iviron se rattache l'origine du monastère bénédictin des Amalphitains (2). On raconte, en effet, dans leur biographie, qu'un moine du nom de Bénévent (Βενευενδός), (qui sait s'il ne s'agit que de la ville du même nom?) en compagnie de six autres, vint à la même époque que ces saints s'établir sur la Sainte-Montagne. Après avoir acheté un terrain convenable sur la côte occidentale de la presqu'île et après en avoir obtenu l'autorisation du Protos, les moines latins fondèrent un monastère qui subsista jusqu'à la fin du XIIe siècle. Aujourd'hui il en reste la grande tour et quelques pans de mur sur lesquels la

1. Les Grecs donnent cette épithète à l'Apôtre saint Jean, à cause de son témoignage sur la divinité de Jésus-Christ.

2. En grec Ἀμαλφητανοί ou Ἀμαλφινοί, Μολφινοί, Μορφονοί.



VATOPÉDI.

nature a repris ses droits. L'histoire de ce monastère est encore à faire, car le peu qu'on en sait se réduit aux faits suivants.

Les moines, disent les chroniqueurs d'Athanase le Lauriote, fournissaient du caviar à ce saint.

Sous le patriarcat d'Alexis le Studite (1025-1043), le couvent fut placé sous la protection de la Grande-Laure. Constantin le Monomaque, en 1046, permit à ses habitants d'entretenir un navire pour transporter l'huile à Constantinople. Dans les archives du Protaton, on conserve des actes portant les signatures en latin de Dimitri (1083), de Viton (1087) et de Thomas (1169), tous les trois Abbés de ce même monastère. Après sa destruction, ses biens et ses propriétés passèrent à la Grande-Laure (1).

C'est encore au Xe-XIe siècle qu'il faut probablement reporter la fondation du monastère de Vatopédi, car, avec les laures de saint Athanase, d'Iviron et des Amalphitains, il en est fait mention expresse dans le Typikon de Constantin Monomaque (1042-1054) (2).

1. Smyrnakès, p. 30, p. 317-318, p. 419-420.

2. Ce monastère, couvert de la haute protection des empereurs byzantins, a toujours été un des plus riches et des plus puissants de l'Athos. Aussi les légendes les plus fabuleuses, quant à son origine, ont-elles cours dès le haut Moyen-Age. Le nom de Vatopédi (Βάτος, framboisier et παιδίον, enfant) lui aurait été donné par l'empereur Arcadius lui-même et voici dans quelles circonstances. Se rendant, encore tout enfant, de Rome à Cons-

A son époque d'ailleurs, l'expansion monastique était grande; il est déjà question de vingt monastères existant sur l'Athos.

Mais, malgré les chrysobulles et l'intervention de la cour byzantine, avec les laures et les semnées, les abus et le relâchement s'étaient également multipliés sur la Sainte-Montagne. Les caloyers s'adonnaient au commerce le plus effronté. Karyès était devenu un marché public. Les monastères possédaient des barques qui transportaient au loin les marchandises et surtout les vins des meilleurs crus. On entretenait d'immenses troupeaux qui en dépit des lois établies paissaient dans de gras pâturages. Les forêts étaient exploitées dans le même but d'un lucre sordide malgré les sacrés canons et les règles des législateurs monastiques.

Les nouvelles constitutions de Constantin eurent pour but de mettre un frein à tous ces désordres (1).

. . . . . .

L'ingérence des empereurs dans les affaires de l'Athos amena comme conséquence naturelle l'exemp-

tantinople, une violente tempête assaillit le navire qui le portait. Tandis que l'équipage tout entier périt, lui seul fut sauvé par une spéciale protection de la Sainte Vierge. Les flots déposèrent miraculeusement son petit corps sur une plage de la presqu'île, et on le trouva à l'ombre d'un framboisier. A cet endroit existait un pauvre monastère que la libéralité de l'enfant devenu César enrichit en son souvenir. Cf. Smyrnakès p. 427-428. (La véritable étymologie du nom semble être: πεδίον et βάτος = plaine aux framboisiers).

1. Smyrnakès, p. 300-308

tion la plus complète de ses habitants. Nous avons déjà vu l'exemple de la Grande-Laure qui fut imité par les autres monastères. Dès lors, les Hagiorites vivent sous la dépendance immédiate des Patriarches pour le spirituel, et quant au temporel, ils sont libérés des impôts et des contributions des sujets impériaux.

Ces privilèges furent octroyés sous les Comnènes Alexis I (1081-1118) et son fils Jean II (1118-1143).

Alexis III (1195-1203) permit au grand Joupan de Serbie, Etienne I Némanya, de fonder le monastère de Khilandariou. En même temps que lui, son fils et beaucoup de ses sujets y embrassèrent la vie monastique. Longtemps cette laure demeura une fondation serbe et elle fut dotée de richesses incomparables par les princes de cette nation.

En 1204, Baudouin montait sur le trône de Byzance.

Les historiens grecs dépeignent cette période de la domination latine sous les couleurs les plus sombres et les traits acérés qui remplissent leurs écrits trahissent un ressentiment profondément enraciné.

Certainement les latins s'abandonnèrent à des excès et à des déprédations, mais ces excès ne reçurent jamais l'approbation des autorités religieuses.

Les Athonites, molestés par des hordes de brigands qui dépouillaient les églises de leurs richesses et dévastaient leurs monastères, envoyèrent une députation

au Pape Innocent III (1198-1216). Celui-ci non seulement flétrit les agissements des corsaires occidentaux, mais il assura les habitants de la Sainte-Montagne de sa bienveillance et de sa sollicitude paternelles.

Voici le sens du rescrit élogieux dont il accompagna ses promesses : « Votre montagne, tout en étant aride et hérissée de précipices, se distingue néanmoins parmi toutes les autres par sa fécondité spirituelle. Peuplée de 300 monastères où des phalanges de pieux moines mènent une vie sévère et pauvre, elle brille d'un éclat si vif qu'on peut lui appliquer ces mots du patriarche Jacob : Ce lieu est vraiment saint, parce qu'il est la maison de Dieu et pour ainsi dire la porte du Ciel, où la multitude des bataillons célestes, comme une armée rangée en bataille, prête à susciter Léviatan, combat toujours victorieusement le dragon et chante le Seigneur avec sagesse ». Puis, rappelant les privilèges et les libertés accordés aux Hagiorites par les chefs de l'Eglise et par les empereurs de Constantinople, privilèges et libertés qu'ils veulent mettre sous l'égide du siège Apostolique, le Pontife Romain affirme solennellement qu'il les confirme et qu'il reçoit sous la protection de saint Pierre et sous la sienne propre, pour le présent et pour l'avenir, leurs personnes et leurs biens (1).

1. Innocentii P. III. Regest. seu Epist. l. XVI, epist. 168 apud Migne. P. L., t. CCXVI, col. 956-958.

Ce document prouve qu'une grande partie de l'Orient — puisque le Mont-Athos recevait dans son sein des moines provenant de toutes les contrées de langue grecque — sans exclure les Slaves et les Ibères, était au fond restée fidèle au siège de Rome. Tout au moins les témoignages de bienveillance, les éloges que les Souverains Pontifes ne ménageaient pas aux Grecs, laissent supposer que le schisme existait plutôt chez les chefs de l'orthodoxie que chez leurs administrés, lesquels ignoraient souvent l'existence même d'un dissentiment. Enfin, il apparaît clairement qu'un simple appel au successeur de Pierre suffisait à rétablir les liens de communion. Henri de Flandre, couronné empereur en 1206, obéit aux injonctions du Pape. Grâce à son intervention, les Hagiorites furent épargnés des horreurs d'un sac complet et trouvèrent toujours en lui un loyal défenseur.

III

Les mêmes bons rapports entre les deux Eglises se maintinrent sous le règne de Michel Paléologue (1261-1282). Cet empereur s'appliqua par tous les moyens à provoquer l'union des deux Eglises qui fut consacrée au concile de Lyon en 1274. On raconte qu'il parcourut en personne les monastères athonites. La Grande-Laure et Xéropotamos seuls se seraient ralliés à ses idées,

ajoute-t-on aujourd'hui sur la Sainte-Montagne, car la plupart des religieux lui résistèrent et beaucoup payèrent de leur sang la fidélité aux croyances de leurs ancêtres! Mais, comme l'observe H. Gelzer, ces récits fantastiques et grossiers ne reposent en dernière analyse que sur des chroniques relativement tardives, contenant un salmigondis de détails apocryphes (1). Si l'on scrutait plus avant cette période de l'histoire athonite, on pourrait écrire un travail fort intéressant, dont les conclusions tourneraient plutôt à l'honneur et à la gloire des deux Eglises.

En 1312, l'empereur Andronique II Paléologue abandonna le droit de nomination du Protos, exercé par ses prédécesseurs, en faveur du Patriarche de Constantinople qui, à partir de ce moment, conféra au Protos la « chirotonie » (χειροτονία), ou investiture de sa charge.

Le XIVe siècle est marqué par la fameuse querelle des Hésychastes. Elle dut son origine à un genre spécial de contemplation, inventé, croit-on, par l'higoumène Siméon du monastère de Saint-Mamas à Cons-

1. *Vom Heiligen Berge und aus Makedonien.* Teubner. Leipzig, p. 21. Le jugement de l'érudit Byzantiniste pourrait s'étendre à bien d'autres narrations rapportées par Gérasimos Smyrnakès. Op. c., p. 75-76.

tantinople. Suivant la méthode de cette singulière mystique, les religieux, qui voulaient jouir de la vision de Dieu ici-bas et des consolations qu'elle apporte, devaient s'abstenir de toute œuvre extérieure, et, par la contemplation de l'*umbilicus*, obtenir avec l'immobilité du regard la fixité de la pensée dans un monde supérieur. Petit à petit, disaient ces ascètes bizarres, l'on aurait aperçu une lumière ineffable, semblable à celle que les Apôtres avaient vue sur le mont Thabor (1).

Un moine venu de Calabre, du nom de Barlaam, qui menait la vie érémitique dans une solitude au nord de l'Athos, (solitude dépendant du monastère d'Esphigménou), combattit vigoureusement ces pratiques et les erreurs auxquelles elles entraînaient. Aussitôt il se forma deux partis sur la Sainte-Montagne. En tête de l'opposition se rangea Grégoire Palamas, d'abord higoumène d'Esphigménou, puis archevêque de Salonique. Empereurs et Patriarches s'en mêlèrent, mais la victoire resta aux Palamites. Les Barlaamites furent condamnés officiellement dans un synode tenu à Constantinople en 1351.

Les Athonites, en passant successivement sous la

1. On les appelait *omphalopsychiques*, (Ὀμφαλόψυχοι) à cause de l'objet excentrique de leurs contemplations, ou encore Εὐχῖται. Quant aux principes qu'ils inculquaient, ils se rapprochent des *Quiétistes*. Cf. D. Pl. de Meester. « Études sur la théologie orthodoxe. » *Revue Bénédictine*, XXIII (1906), pp. 238-239.

domination des rois de Bulgarie (première moitié du XIIIe siècle), puis sous la dynastie Serbe (première moitié du XIVe siècle), reçurent des Hospodars et des Joupans des donations considérables, consistant surtout en grandes étendues de terres, connues dans l'histoire sous le nom de μετόχια ou *métoques*.

De leur côté, les derniers empereurs de Byzance continuèrent à doter les Hagiorites et à s'occuper de leurs affaires intérieures.

Manuel Paléologue (1392-1425) fit paraître en 1396 un Typikon dans lequel il donnait une nouvelle base au gouvernement des vingt-cinq monastères que comptait alors la Sainte-Montagne. Les rapports réciproques du Protos et des higoumènes furent mieux définis. On détermina les impôts que ceux-ci devaient verser au

ESPHIGMÉNOU.

pouvoir central. On établit une période de trois ans pour le noviciat des candidats, après laquelle, s'ils ne donnaient pas signe de vocation, ils devaient quitter l'Athos. Et ainsi une fois de plus, on proclamait la sainteté de ce territoire en renouvelant la défense aux éléments étrangers d'y séjourner. C'est dans ce Typikon encore que, selon M. Ph. Meyer, l'on rencontre les premières traces de l' « idiorrythmie », genre de vie relâchée dont il sera question au chapitre IV (1).

Bientôt sonna l'heure de l'épreuve et le Mont-Athos dut se courber sous le joug musulman. Ses biens furent confisqués, son territoire occupé, la vie monastique entravée. Mais plus tard le sultan Sélim II permit aux moines de racheter leurs propriétés, et ceux-ci, petit à petit, reconquirent la liberté jusqu'à obtenir une autonomie complète.

En 1621, le Mont-Athos payait aux conquérants un « charadadsch » (χαράτζιον) ou tribut annuel de 80.000 piastres.

IV

A la fin du XVIe siècle et pendant tout le XVIIe, la décadence envahit tous ces monastères et, avec elle,

1. *Beitraege zur Kenntniss der neueren Geschichte und des gegenwaertigen Zustandes der Athoskloester.* Zeitschrift für Kirchengeschichte, XI (1889-1890), p. 409, et op. cit., pages 57 et suiv.

les abus et les scandales que ne put arrêter l'intervention de plusieurs patriarches. Les religieux, après avoir dilapidé les biens ou les avoir laissé ravir, finirent par abandonner leurs monastères et errer, vagabonds et mendiants, dans tout l'Orient.

Tandis que vers 1550, l'Athos comptait vingt-cinq monastères peuplés, affirme-t-on sans doute avec exagération, de 50.000 moines (1), un siècle plus tard, la Grande-Laure comptait à peine quatre à cinq habitants et en était réduite à hypothéquer ses biens aux Juifs de Salonique. Les monastères d'Esphigménou et de Saint-Pantéléimon étaient saccagés, ruinés, déserts.

Un revirement s'opéra pourtant. Les Orthodoxes établis dans les Principautés du Danube s'émurent du sort des monastères athonites avec lesquels leur pays avait conservé tant d'attaches et ils leur firent largesses sur largesses. Les métoques qu'ils possèdent encore en Moldavie et en Valachie datent en grande partie de cette époque. Grâce aux revenus des biens reçus en partage, à partir de ce moment ils payèrent une partie de leurs dettes et se relevèrent de leurs ruines matérielles et financières.

La vie intellectuelle qui n'avait jamais été fort intense sur la Sainte-Montagne avait également besoin

1. Smyrnakès, p. 133.

d'une restauration. Durant la période de dégénérescence morale et matérielle, les caloyers s'étaient livrés à des disputes vraiment enfantines, dignes pendants de la querelle des Hésychastes.

En 1665, de grandes controverses, suivies de divisions intestines plus profondes encore, s'étaient élevées au sujet de la place que devait occuper dans le disque, ou patène, la parcelle de pain offerte dans la liturgie grecque en l'honneur de la sainte Vierge (1).

Plus tard, on se querella pour savoir si on pouvait célébrer des services pour les morts le samedi soir ou même le dimanche. La question qu'on agitait par-dessus tout était celle de la bénédiction des « Colybes » (2). La permission en fut donnée par le Patriarche Théodose II (1769-1773) devant lequel avait été porté le litige (3).

En 1745, les caloyers étaient encore une fois divisés en deux camps au sujet de la fréquentation du saint Sacrement de l'Eucharistie. Les uns tenaient pour la communion quotidienne, les autres y étaient oppo-

1. Il s'agissait de savoir si cette parcelle, coupée en forme de triangle, devait être placé à droite ou à gauche du carré reservé à représenter Notre-Seigneur. Le Patriarche Parthénios IV mit fin à la dispute par une lettre datée du mois de mai 1667.

2. J'en parlerai au ch. VI, p. 226. Cf. L. Petit. *La grande controverse des Colybes. Echos d'Orient*, IIe année, p. 321-331.

3. Ph. Meyer, *Beitraege* etc., p. 555 et suiv.

sés. Un livre anonyme, qui plaidait la cause des premiers, avait mis le feu aux poudres ; en 1785 il fut condamné, mis à l'index, dirions-nous, par le Patriarche Procope.

Comme toujours, les mouvements violents et exagérés provoquent une réaction dans le sens contraire. C'est de la fin du XVIIIe siècle que l'on date le rétablissement successif de la vie cénobitique en opposition au régime plus laxe de l' « idiorrythmie » (1).

De son côté, le Patriarche Cyrille V ouvrit en 1749, sur une colline située à peu de distance du monastère de Vatopédi, une grande école où tous les habitants de l'Athos auraient pu recevoir l'instruction. L'idée était grandiose : on devait y enseigner les classiques grecs et latins, les mathématiques, la philosophie et la théologie selon les méthodes et les systèmes modernes c'est-à-dire selon ceux qui étaient en vogue en Occident. On se mit même en relations avec les académies d'Allemagne pour avoir de bons professeurs (2).

Eugène Boulgaris fut mis à la tête de cet établissement en 1755. Par ses vastes connaissances et son expérience, il était certainement à la hauteur de sa tache. A l'exemple de Platon, il fit inscrire en carac-

1. L. c. p. 414.
2. Gelzer, p. 27-28.

tères d'or sur la porte d'entrée ces mots célèbres : Γεωμέτρης ὧν εἰσίτω· οὐ κωλύω. Τῷ μὴ θέλοντι συζυγήσω τὰς θύρας. Mais les esprits n'étaient pas mûrs pour une telle entreprise. Soit jalousie, soit fanatisme, les moines cherchèrent noise au Directeur de l'école qui envoya sa démission au Patriarcat (1758). Quelque temps après, ils saccagèrent les bâtiments et y mirent le feu (1).

Les pans de murs noirs qui en restent encore attestent aux générations présentes l'étroite résistance des Hagiorites à toute culture intellectuelle!

A l'époque dont je parle, les moines athonites, de nouveau endettés, résolurent d'opérer une réforme dans le gouvernement de la Sainte-Montagne. En 1780, ils rédigèrent une constitution dont on conserve encore le texte (2), par laquelle ils rétablissaient, à Karyès, l'autorité du Protos dont la charge avait été abolie, semble-t-il, dès 1662 (3), mais en apportant quelques modifications à l'état de choses primitif. Voici comment devait fonctionner le pouvoir central. Le Protos, ou chef hiérarchique, nommé aussi Protistos, était

1. Μικρὸν ὅμως μετὰ τὸ 1759 λειτουργήσασα (ἡ σχολή) ἐπυρπολήθη ἢ κατηρειπώθη παραμεληθεῖσα ὑπὸ τῶν Μοναχῶν ἕνεκα δῆθεν περὶ τὰ ἤθη ἀτόπων συμβεβηκότων, ἢ ἕνεκεν φανατισμοῦ, ὡς ἐκ τῶν διδασκομένων ἐν τῇ Σχολῇ ἀσυμφύρων δῆθεν τῷ μοναχικῷ πολιτεύματι, καὶ ὡς προσφοιτώντων ἀναμὶξ λαϊκῶν τε καὶ μοναχῶν. Smyrnakès, p. 142. La seconde des raisons apportées paraît la plus vraisemblable.

2. Smyrnakès, p. 312 et suiv.

3. Ph. Meyer, l. c. 402.

élu à vie, mais à ses côtés et comme co-gouvernants, siégeaient quatre autres moines, appelés δευτερεύοντες. Ceux-ci étaient choisis tous les ans parmi les vingt monastères, divisés à cet effet en quatre *pentades* (τέσσαρες πεντάδες), comme on dit à l'Athos, c'est-à-dire

RUINES DE L'ÉCOLE ATHONITE.

en quatre groupes de cinq couvents (un pour chaque groupe). De plus, chacun des monastères devait envoyer un représentant, nommé *scévophylax* (σκευοφύλαξ), dont l'élection devait être confirmée par le Protos et ses assistants. Ces représentants étaient appelés extraordinairement en conseil (1). Le Protos qui devait recevoir des mains du Patriarche de Constantinople la

1. Smyrnakès, p. 320.

chirotonie, comme nous l'avons vu, gardait la clef du lieu des réunions, tandis que les quatre *devtérévontes* conservaient chacune des quatre parties du sceau. Outre ces dispositions, d'autres réglementaient la discipline qui fut rétablie dans son ancienne rigueur : défense de manger de la viande, de sortir sans permission de la Sainte-Montagne, etc.

La réforme opérée sur l'initiative privée des religieux, fut approuvée et confirmée par le Patriarche Gabriel IV (1) et le gouvernement turc lui-même, petit à petit, concéda à l'assemblée du Mont-Athos l'exercice des pouvoirs judiciaire et administratif.

De nos jours, l'indépendance au point de vue civil et ecclésiastique y est complète ou à peu près et, à quelques changements près, la république monastique de l'Athos a conservé le régime gouvernemental de la constitution de 1780.

Au lieu d'être divisés en quatre pentades, les vingt couvents sont répartis en cinq groupes formés de quatre d'entre eux (πέντε τετράδες); car tous les vingt monastères ont continué à être représentés à Karyès par un de leurs religieux. Ces représentants (ἀντιπρώσοποι), élus tous les ans, forment la *Sainte-Communauté* (ἡ Ἱερὰ Κοινότης) ; ils doivent se réunir trois fois la semaine

1. Smyrnakès, p. 156.

et plus souvent, si des affaires urgentes le demandent. Ils ont entre les mains le pouvoir législatif, le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire en première instance.

Le pouvoir exécutif est dévolu à la *Sainte-Epistasie* (ἡ Ἱερὰ Ἐπιστασία) C'est ainsi qu'on désigne l'oligarchie, composée de quatre membres, nommés *épistates* (ἐπιστάται), élus le 1er juin de chaque année et pris successivement parmi quatre représentants des monastères formant chacun des cinq groupes. La Sainte-Epistasie constitue ainsi une sorte de sénat. La Grande-Laure, Iviron, Vatopédi, Khilandariou et Dyonisiou ont le privilège de lui donner à tour de rôle son président, connu sous le nom de *Protépistate* (πρωτεπιστάτης), ou premier épistate. C'est le dernier vestige de l'antique dignité du Protos.

Au commencement de ses travaux, c'est-à-dire au début du mois de janvier, la Sainte-Communauté implore la bénédiction de Dieu par une « paraclèse », sorte de *supplication*, dont le rit se déroule dans l'église du Protaton. La veille de Noël, avant de se séparer et de résigner leurs fonctions, les représentants des monastères se réunissent de nouveau et le premier prêtre selon l'ordre hiérarchique prononce une prière de pardon (συγχωρητικὴ εὐχή.) Les membres de l'Epistasie, eux, avant de quitter le pouvoir, font une

prostration devant le représentant de la Grande-Laure pour obtenir satisfaction des fautes commises durant leur gouvernement (1)

Nous allons apprendre à connaître de près la Sainte-Epistasie du Mont-Athos.

1. *Ibid.*, p. 329-330. Une coutume semblable se retrouve dans les traditions des monastères bénédictins et dans la pratique actuelle de certaines congrégations. (*Rituale monasticum Congreg. Beuron.* Lib. IV, C. XV, p. 194-195). Quand l'Abbé a déchargé les religieux des emplois qui leur sont conférés pendant une année, ils récitent en commun les psaumes de la pénitence ou d'autres prières.

L'ARCHIMANDRITE MÉLÈCE D'IVIRON, PROTOS EN 1898,
AVEC UN SÉIMÉNIDE.

CHAPITRE II

COMMENT ON VISITE LES MONASTÈRES DE L'ATHOS

I. — *La « Sainte-Epistasie »*. — Le « Protaton ». — Arnaoutes. — La salle du conseil et ses membres. — « Glyko » et café. — Ce qu'est le « diamonitirion ».

II. — *Statistique.* — Les 20 monastères de l'Athos. — « Scètes », « Kabyles », « Kellis » et Ermitages. — Nationalités diverses.

III. — *D'un Monastère à l'autre. Impressions et incidents.* — En

cheminant avec un archimandrite de la Grèce. — Position des monastères. — Laures maritimes et caloyers pêcheurs. — Kavsokalybion. — Ascension émouvante. — Solitudes et solitaires.

IV. — *La vie dans les monastères.* — L'hospitalité. — Mœurs monastiques et mœurs humaines. — Office. — Repas.

I

Pour visiter les monastères de l'Athos, il faut être muni d'une autorisation spéciale des Epistates.

Ce permis est de deux sortes. L'un est un simple sauf-conduit que l'on délivre aux pauvres et aux pèlerins : il est estampillé du petit sceau que conserve le Président de la Sainte Assemblée. L'autre est une lettre en règle dont le greffier de l'Epistasie détient la formule consacrée. Cette lettre est adressée aux supérieurs des monastères et couverte du grand sceau à quatre parties; on ne la donne que moyennant une lettre de recommandation du Patriarche œcuménique.

Grâce à l'obligeance de Leurs Excellences M. le Baron d'Erp et M. le comte Errembault de Dudzeele, par voie diplomatique, nous avions obtenu cette autorisation de Sa Toute-Sainteté le Patriarche œcuménique Joachim III (1). C'était un beau pli en fort papier,

1. Tel est le titre pompeux que les Orthodoxes décernent à leur Patriarche : Ἡ Αὐτοῦ Παναγιότης ὁ οἰκουμενικὸς Πατριάρχης τῆς Κωνσταντινουπόλεως.

armé du sceau patriarcal à l'aigle bicéphale de l'antique Byzance.

Il était trois heures de l'après-midi. Le soleil se faisait fortement sentir dans les ruelles de Karyès. De notre auberge nous nous rendons au Protaton, pâté d'habitations groupées autour d'une petite église aux formes élégantes. Nous passons au-dessous d'une porte étroite dans le cintre de laquelle s'étale une belle fresque représentant la Dormition de Marie (1). C'est sous ce vocable que s'est placé, dès le temps de sa fondation, le pouvoir religieux central de l'Athos. En tournant à droite, nous apercevons une maison un peu plus fraîche, plus haute que les autres. Un escalier de bois conduit à une galerie extérieure. C'est là, nous dit-on, que se réunit la Sainte-Epistasie. Les membres sont présents, car nous apercevons, appuyés sur la balustrade, trois Albanais qui montent la garde.

Rien n'est plus pittoresque que leur costume dans le cadre moyenâgeux de maisons et d'habitudes qui les entoure. Ce sont de grands hommes au teint basané, aux cheveux noirs et à la barbe flottant en désordre. Ils portent une fustanelle blanche soigneusement plis-

1. Η Κοίμησις τῆς Παναγίας Θεοτόκου. Les Grecs, sous ce nom, désignent le mystère de l'Assomption.

sée, un gilet écarlate brocardé d'argent, un fez à gland bleu sous lequel s'abrite leur longue et épaisse chevelure. Les jambes et les pieds sont chaussés de guêtres et d'opankès ou sandales terminant par de gros pompons de couleur. Ils portent en bandoulière un fusil incrusté de nacre et d'écaille et une large ceinture bourrée de pistolets, de kandjars ou coutelas au manche de cuivre et de yatagans recourbés.

Ces arnaoutes ont l'air farouche, mais malgré ces dehors sauvages, ils sont remplis de prévenance et de bonté. Ils nous annoncent d'abord à leurs chefs, puis ils nous introduisent dans la salle des délibérations de la Haute-Assemblée de l'Athos.

C'est une vaste pièce où le jour pénètre à flots par trois énormes baies. Les parois sont ornées d'icones et de portraits. Un large divan, courant tout le long du mur, s'arrête pour faire place à une petite estrade surmontée d'un fauteuil au velours passé et flanquée d'un grand secrétaire en noyer poli. Trois ou quatre moines sont assis sur la banquette. Le Protépistate, figure vénérable disparaissent dans l'opulence de ses cheveux et de sa barbe blanche, observe une posture vraiment hiératique; assis sur sa cathèdre, il tient le bâton de sa juridiction dans la main droite. Le greffier aussi est à son poste.

En entrant, nous faisons une inclination profonde devant ces têtes souriantes de bonté. L'un de nous deux, en grec moderne, s'exprime ainsi : « Vénérables Pères. Permettez-nous de vous offrir nos hommages et de saluer en vous les chefs spirituels de la Sainte-Montagne de l'Athos, dont la renommée s'étend au loin. C'est tout exprès pour nous mettre en contact avec ses richesses artistiques et littéraires, que nous sommes venus de l'Italie. Nous vous prions en conséquence de nous donner toutes les autorisations nécessaires à l'obtention de notre but, ainsi que Sa Toute-Sainteté le Patriarche Joachim III nous en donne le pouvoir par la lettre que voici. »

Ce disant, nous offrons au Président le pli cacheté du Patriarcat. Il nous dit de nous asseoir et, après l'avoir lue, il la passe à ses collègues. — « Ainsi donc, vous êtes moines, nous dit-il. » — « Oui, nous sommes moines. » — « Mais simples moines ou hiéromoines, reprit-il tout en communiquant au secrétaire la lettre patriarcale. » Hiéromoines, ἱερομόναχοι en grec, dans le langage ecclésiastique de nos frères d'Orient, signifie les moines investis d'un ordre sacré, soit du diaconat, soit de la prêtrise. Sur notre réponse affirmative, lui-même et les autres se reprirent à nous interroger sur l'ordre auquel nous appartenions. Les ecclésiastiques et les moines orientaux en général

se font difficilement une idée de la distinction des religieux en plusieurs ordres; pour eux, il n'existe que des moines ou des clercs séculiers. Mais les membres de l'Epistasie, qui voient passer devant eux des religieux de toute espèce, sont un peu plus au courant de ces différences subtiles.

« Etes-vous des Jésuites, comme il en est venu deux l'an dernier, nous demandaient-ils; ou bien des Assomptionnistes, qui nous ont visités il y a quelques mois; ou encore des moines comme ceux qui habitent Smyrne et Salonique? » Ils voulaient signifer les Lazaristes bien connus en Orient, depuis le temps où ils s'y sont établis.

« Non, répondîmes-nous, nous ne sommes rien de tout cela, mais nous sommes des Bénédictins, des disciples de saint Benoît, Patriarche du monachisme occidental. »

En ce moment, un des trois pallikares entrait dans le salon portant un grand plateau dans les mains. Sur ce plateau, il y avait deux grands verres d'une eau fraîche et limpide comme du cristal, un autre verre contenait un certain nombre de cuillers et un quatrième était vide; sur le devant, un pot de confiture et de petits verres d'eau-de-vie. On présenta d'abord à mon voisin cet attirail de table qui avait de quoi déconcerter

des occidentaux. Il prend un grand verre d'eau dans lequel il verse une cuillerée de marmelade. Un rire mal contenu s'échappe des lèvres de l'arnaoute qui jusqu'ici avait gardé tout le sérieux de son emploi, rire partagé par les bons Epistates. Je compris que quelque chose d'insolite s'était passé et je me hâtai de me mettre au pas avec les mœurs orientales. Après avoir mis en bouche la cuillerée de *glyko* — c'est ainsi qu'on désigne cette confiture — on doit, paraît-il, la déposer dans le grand verre vide, puis prendre quelques gorgées d'eau fraîche et le petit apéritif pour finir. Le sérieux s'était ainsi rétabli parmi nos hôtes.

Le fidèle serviteur albanais fit le tour de l'assemblée et rentra deux minutes après portant sur le même plateau de petites tasses de café noir. Telle est en Orient l'aimable façon d'accueillir les étrangers. Peu importe l'heure de la journée, peu importe le nombre de visites déjà entreprises, partout et toujours, il faut se conformer à cette étiquette. Au Mont-Athos, les eaux de source très abondantes jouissent d'une grande célébrité pour leurs propriétés minérales; et la confiture bien connue de tous les visiteurs est faite, dit-on, d'une sorte de roses comestibles.

Mais, dans l'entretemps, mon compagnon de voyage avait renouvelé la conversation interrompue. Il ex-

plique aux interlocuteurs que les moines bénédictins sont en Occident ce qu'eux-mêmes sont dans le Levant, que saint Benoît, en composant sa règle, avait fait de larges emprunts aux principes ascétiques des législateurs monastiques de l'Orient, surtout aux règles de saint Basile qu'il nomme *notre bienheureux Père* et qu'enfin son culte était bien connu dans l'Eglise grecque.

« En effet, dit un Epistate, sortant du silence de l'étonnement, nous fêtons le bienheureux Benoît au 14 mars, et ce jour-là nous lisons toute sa vie durant l'office de nuit. Au demeurant, ajouta-t-il, vos ancêtres dans la vie religieuse ont possédé un monastère sur la Sainte-Montagne et il en reste encore des traces, entre autres une vieille tour que vous verrez en faisant la tournée des monastères. »

En ce moment le *grammateus*, penché jusque-là sur son papier, releva la tête et passa une lettre au Protépistate. Sur un signe de sa part, il se leva et sortit d'une armoire deux petits albums, souvenirs de l'Athos, qui nous furent remis.

La lettre écrite avec tant de soin était donc une épître adressée aux supérieurs des couvents, leur recommandant de nous accueillir en frères, de mettre à notre disposition leurs manuscrits et de nous montrer tout ce qui pouvait nous intéresser. On y apposa le

grand sceau, après que les quatre parties en furent réunies.

Ce sceau retrace les traits d'une Madone byzantine connue sous le nom de Πλατυτέρα, qui constitue un des types byzantins les plus répandus et remarquable tant par son caractère esthétique, que par la piété et, j'ajouterai, par la pensée dogmatique qui l'ont inspiré. La Vierge y est représentée en orante, tenant son divin Fils, adolescent, assis sur ses genoux, et bénissant le monde des cinq doigts de la main droite (1).

« Ἐδῶ τὸ διαμονητήριον σᾶς, dit le Protos, en nous présentant la lettre. Voici votre *diamonitirion.* » C'est ainsi qu'à l'Athos on désigne le passe-port des monastères (διά, μονή).

Nous nous levons, et après de cordiales poignées de mains échangées avec les Epistates, toujours précédés de nos trois pallicares, nous redescendons l'escalier de bois et nous traversons la cour.

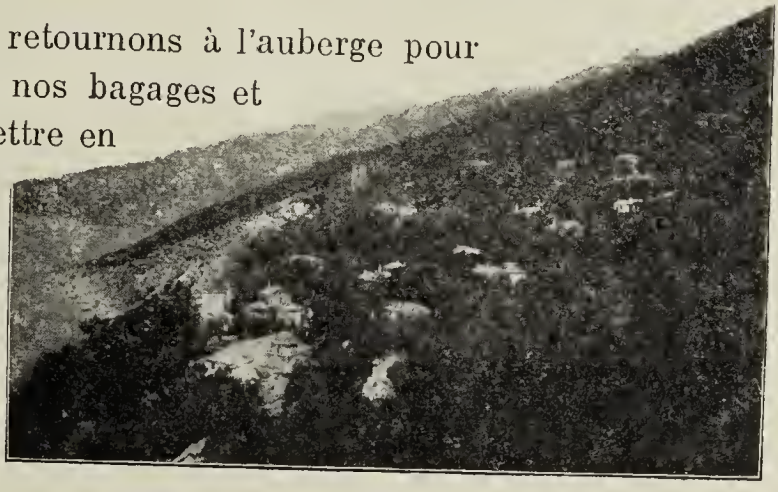
Le konak du gouvernement civil est situé quelques pas plus loin. Il fallait y retirer le passe-port que nous avions abandonné entre les mains des agents; de plus,

1. Voyez plus loin, p. 246. « Chez les Grecs, l'index s'allonge comme un I, le grand doigt se courbe comme un C, ancien sigma des Grecs, le pouce et l'annulaire se croisent pour faire un X, et le petit doigt s'arrondit pour figurer un C. Tout cela donne IC, XC, monogramme grec de Jésus-Christ. » Didron. *Iconographie chrétienne. Histoire de Dieu*, Paris, 1842, p. 212, n. 1.

j'avais à m'enquérir du sort de mes brochures grecques. Mais jusqu'à nouvel ordre, nous n'aurons ni passe-port ni brochures. On nous répond que la première pièce serait rendue à notre départ. Quant aux opuscules, on les examinait encore. Va pour ces opuscules! me dis-je. Ne perdons pas pour eux un temps précieux, dont nous devons tirer tout le profit possible.

Nous retournons à l'auberge pour prendre nos bagages et nous mettre en route.

II



SCÈTE DE LA NATIVITÉ DE MARIE.

Mais par où commencer la visite des monastères?

Ils sont, comme je l'ai dit plusieurs fois, au nombre de vingt. Il y en a exactement dix sur chaque versant de la montagne, et puisque leurs noms reviendront fréquemment dans cette relation, je les citerai ici en mettant en regard le vocable sous lequel ils sont placés.

Du côté occidental, en partant de la pointe de la presqu'île, on rencontre les monastères dans l'ordre suivant :

MONASTÈRES	PATRONS
1. St-Paul, (Ἡ ἱερὰ Μονὴ τοῦ ἁγίου Παύλου) (1)	S. Georges
2. Denys, (» τοῦ Διονυσίου)	Nativité de St Jean-Bapt.
3. Grégoire, (» τοῦ Γρηγορίου)	S. Nicolas
4. Simopétras, (» τῆς Σίμωνος Πέτρας) (2)	Naissance du Sauveur
5. Xéropotamos, (» τοῦ Ξηροποτάμου)	40 Martyrs de Sébaste
6. Rossikon, (» τῶν Καλλιμαχήδων, ou Ῥωσσικοῦ)	S. Pantaléon
7. Xénophon, (» τοῦ Ξενοφῶντος)	S. Georges
8. Dokhiarion, (» τοῦ Δοχειαρίου) (3)	S. Michel
9. Constamonitès, (» τοῦ Κωνσταμονίτου) (4)	S. Etienne Protom.
10. Zographos, (» τοῦ Ζωγράφου) (5)	S. Georges

1. Ce nom lui vient d'un saint ascète hagiorite du nom de Paul, qui aurait fondé le monastère actuel. Cf. Smyrn. Op. c. p. 600-601.

2. Un solitaire, nommé Simon, construisit une cellule, puis un monastère sur un rocher (*πέτρα*). Comme pendant la nuit de Noël, une étoile miraculeuse lui était apparue en cet endroit, on lui a conservé le vocable de cette fête. Smyrnakès, p. 588.

3. Le fondateur de ce monastère, avant d'en jeter les bases, aurait occupé la charge de Δοχειάρης, c'est-à-dire Econome, dans la Grande-Laure. Smyrnakès, p. 565.

4. Cette laure, commencée par le grand Constantin, aurait été achevée par son fils ; d'où l'appellation Κώνσταντος μονή. *Ibid.* p. 683.

5. Une planche se recouvrit, une nuit, d'une magnifique peinture du martyr saint Georges. Dans l'ignorance du nom de l'auteur, on le nomma lui et le monastère, le « Peintre » (Ζωγράφος). Gelzer, op. c. p. 14.

Voici les noms des dix autres monastères construits sur le versant opposé :

MONASTÈRES	PATRONS
1. La Grande-Laure, (Ἡ Μεγάλη Λαύρα)	S. Athan. le Lauriote
2. Karakallas, (Ἡ ἱερὰ Μονὴ τοῦ Καρακάλλου) (1)	Saints Apôtres Pierre et Paul
3. Philothéos, (» τοῦ Φιλοθέου) (2)	Annonciation
4. Iviron, (» τῶν Ἰβήρων)	Assomption
5. Stavronikitas, (» τοῦ Σταυρονικήτα)	S. Nicolas
6. Koutloumousion, (» τοῦ Κουτλουμουσίου) (3)	Transfiguration
7. Pantocrator, (» τοῦ Παντοκράτορος)	Transfiguration
8. Vatopédi, (» τοῦ Βατοπεδίου)	Annonciation
9. Esphigmenos, (» τοῦ Ἐσφιγμένου) (4)	Ascension
10. Khiliandarion, (» τοῦ Χιλιανδαρίου)	Entrée de Marie au Temple

(Voir la carte à la fin du volume).

1. Selon les uns, ce monastère aurait été fondé par l'empereur Caracalla (?); selon d'autres, par un personnage du nom de Nicolas descendant de cette famille impériale ou du village de Caracalla. Smyrnakès, p. 575-576. Je rapporte les légendes telles qu'elles ont cours sur la Sainte-Montagne.

2 Un hésychaste de ce nom s'y établit le premier.

3. Monastère fondé, d'après quelques-uns, par Constantin, fils de Azzedin II (1247-1266), de la famille de Kutulmisch. Smyrnakès, p. 518.

4. Appellation survenue à cause de l'étroitesse du lieu où il fut construit, ou encore à cause d'un fondateur de ce nom. *Ibid.*, p. 635.

Outre ces couvents, le Mont-Athos est parsemé encore d'autres établissements monastiques.

En premier lieu viennent les *kalybes* (Κάλυβαι), consistant en de petites habitations où les moines convivent en groupes de cinq à dix individus. Les kalybes réunies entre elles forment une *scète* (1)(σκήτη, de ἀσκητήριον, lieu d'ascèse), tandis que, si elles restent séparées et indépendantes les unes des autres, on les appelle *kellis* (κελλία, cellules.)

Autrefois les kalybes et les kellis étaient les demeures réservées aux solitaires et aux reclus. De nos jours, les scètes qui s'en sont formées sont comparables aux prieurés dépendants de nos grands monastères, tel serait, à Subiaco, le *Sacro speco* dépendant de l'abbaye de Sainte-Scolastique.

Les *ermitages* d'ailleurs (ἐρημητήρια) n'ont pas disparu tout à fait. Ils forment la troisième catégorie des demeures monastiques et consistent en de petites huttes ou en grottes naturelles, habitées par les anachorètes. On en rencontre seulement sur les flancs du pic de l'Athos et sur les falaises escarpées, aux bords

1. J'ai donné cette orthographe en fa faisant dériver du mot moderne σκήτη. Quelques-uns écrivent skyte ou même skite. « Der Name σκήτις oder σκίτις, σκήτη oder σκίτη, dit M. Ph. Meyer, stammt ohne Zweifel von der uralten sogenannten Mönchsansiedelungen über, die nach der Weise der Skitis gebaut waren ». *Die Hauptlurkunden*, etc., p. 83.

de la mer : les ermites pour y parvenir doivent parfois se servir d'échelles à cordes ou même de paniers.

Chaque monastère possède un nombre plus ou moins grand de scètes et de kellis. Certaines de ces scètes ont acquis des proportions si grandes qu'elles n'en ont plus guère gardé que le nom. Cette observation s'applique surtout aux scètes russes.

Les scètes les plus importantes de l'Athos sont celle de Saint-André, située à peu de distance de Karyès; puis celle de Sainte-Anne, la *Nouvelle Scète* et celle de Kavsokalybion (1), construites toutes les trois sur la pointe extrême de la péninsule; au milieu et à l'extrémité opposée, nous rencontrons la scète de Laucos, la scète des Ibères, celle de Xénophon, celle du Prophète Elie, et la Scète Russe ou Thébaïde.

D'après le moine Gérasimos Smyrnakès, dont je mentionne plusieurs fois l'ouvrage paru en 1903, il y aurait actuellement 7.432 religieux (2), appartenant à six nationalités différentes et se répartissant ainsi : 3.496 Russes, 3.276 Grecs, 307 Bulgares, 286 Roumains, 51 Géorgiens et 16 Serbes.

1. De καίειν brûler et καλύβη. Un saint hésychaste, du nom de Maxime, avait l'habitude de changer souvent de lieu d'ermitage et, chaque fois, il brûlait les kalybes que lui et ses disciples avaient occupées. On aurait donné le nom à l'un de ces endroits, pour perpétuer le souvenir de cet acte.

2. Pp. 705-707. Si l'on y ajoute deux mille séculiers, le Mont-Athos aurait une population de 9.432 âmes.

Des vingt monastères, dix-sept appartiennent aux Grecs, un aux Russes (le Rossicon), un aux Bulgares (Zographos) et un aux Serbes (Khilandariou); mais souvent, plusieurs nationalités se coudoient sous le même toit.

De longue date, il existe un antagonisme entre Grecs et Slaves, antagonisme qui a ses moments de crise et d'acuité, depuis que le second de ces éléments cherche à avoir l'hégémonie.

« Pour être impartial, écrit H. Gelzer, il faut toujours se rappeler l'évolution de l'histoire. Dans le cours des siècles les Grecs ont fait de grands progrès sur la péninsule; ils ont pris Iviron aux Géorgiens, peuplé le Rossicon de moines grecs et les trois monastères de Philothéou, de Xénophontos et de Aghiou Pavlou, autrefois bulgares, sont aujourd'hui complètement hellénisés. Le réveil national des Slaves, si impressionnant soit-il pour les Grecs, trouve donc en partie son explication dans ces précédents des siècles passés (1). »

III

Après avoir pris connaissance des lieux et des habi-

1. Cf. Gelzer, op. c., *Die Nationalitaetenstreit auf dem Athos*, pp. 37-41.

tants soit en consultant l'album que les Epistates nous avaient offert, soit par des informations prises de divers côtés, nous nous décidons, en quittant Karyès, de commencer nos excursions par les monastères de

KOUTLOUMOUSIOU.

Koutloumousiou et de Philothéou situés sur la côte orientale pour finir par le monastère d'Iviron. Nous contournerons ainsi toute la presqu'île et nous visiterons sur notre passage ce qui peut nous intéresser et nous instruire.

Mais ce n'est ni l'ordre chronologique, ni l'ordre

géographique, que je compte suivre dans ces pages. Si l'on excepte les bibliothèques et les souvenirs historiques particuliers, chaque monastère offre une telle uniformité qu'en en racontant les visites jour par jour ma relation aurait fort les apparences d'un journal de collégien.

Eugène Melchior de Vogüé, décrivant un voyage au Mont-Athos, s'exprimait déjà dans ce sens : « Il serait oiseux de raconter ici chacune de ces journées semblables à la veille, de décrire chacun de ces couvents identiques à eux-mêmes; nous retrouvons dans tous, avec une uniformité monastique, même plan général, même caractère, même accueil (1). »

Aussi bien me bornerai-je à grouper autour de quelques points principaux les observations recueillies au cours des trois semaines passées sur la péninsule monastique. Mais, avant d'aborder les sujets de nature grave et sérieuse, voici encore quelques souvenirs de touriste.

. . . . . .

De cette terre vierge de tous les progrès qui constituent, dit-on, la civilisation moderne, il se dégage une saveur d'antique simplicité.

Les moyens de locomotion sont le caïque ou le mulet, selon que les monastères et les scètes à visiter

1. *Revue des Deux-Mondes,* XLVIe année, 1876, pp. 290-291.

sont situés sur le bord de la mer ou à l'intérieur des terres. L'un et l'autre, d'ailleurs, sont gracieusement mis à la disposition des visiteurs par les supérieurs des couvents.

UN « AGOGIATE »

Quand vous allez à dos de mulet, on vous fait accompagner d'un ou de deux « agogiates » ou guides (ἀγωγιάται). Ce sont des jeunes gens à la figure doucement mélancolique, le plus souvent de race et de langue bulgares. Dans ce cas, la conversation, si agréable parfois avec des gens aux mœurs simples et naïves, était difficile, pour ne pas dire impossible. Il n'en était pas de même quand nous étions accompagnés de quelques caloyers ou de pèlerins.

Je me rappellerai, entre autres, un entretien échangé

avec un archimandrite venu de Grèce pour satisfaire ses dévotions aux sanctuaires de la Sainte-Montagne. Nous cheminions l'un à côté de l'autre.

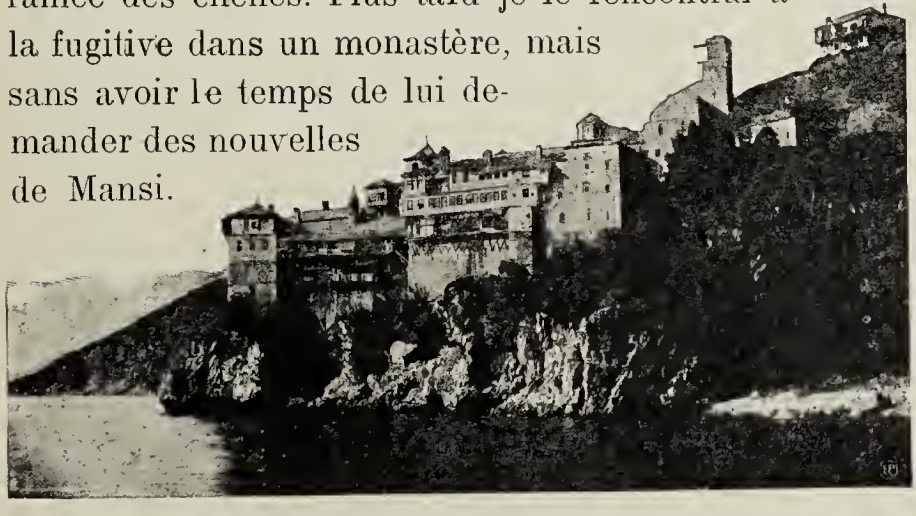
« Vous êtes des hérétiques, vous autres latins, me dit-il à brûle-pourpoint ». « Et pourquoi? » — « Parce que vous, vous croyez que le Saint-Esprit procède non seulement du Père, mais encore du Fils, parce que vous mettez le Pape au-dessus des conditions de la nature humaine, en le proclamant infaillible, etc., etc. », et il continuait sa tirade sur ce ton déplaisant.

« Entendons-nous, lui répondis-je. Je ne vois aucune erreur à affirmer l'infaillibilité du Pape, Chef... »

« Comment! interrompit-il; mais le Pape est-il un homme ou un ange? S'il est homme, il peut se tromper et pécher comme tous les mortels. J'ai étudié à Athènes, moi, j'y ai suivi les cours de philosophie et de théologie à l'Université. Je sais bien ce qu'il en est. »

Au courant de l'objet de cette controverse, je n'eus pas de peine à m'apercevoir que mon interlocuteur, malgré ses titres et ses études, tombait dans l'erreur grossière mais commune à tant de ses coreligionnaires. Le mot *infaillible* se traduit en grec par ἀναμάρτητος, pouvant signifier également impeccable et infaillible. Or, c'est la première acception que les orthodoxes accentuent souvent aux dépens de la seconde. Je lui exposai la confusion dans laquelle son esprit s'embarrassait

et lui démontrai que le Patriarche de Rome ne peut jamais se tromper dans les questions qui concernent la foi et les mœurs, ce privilège étant inhérent, de par la constitution divine de l'Eglise, à la personne du successeur de saint Pierre. — « Et vous croyez, me dit-il, que saint Pierre a été à Rome? le contraire maintenant est démontré; c'est imprimé dans les propres ouvrages des catholiques. » — « Mais dans quel ouvrage? » lui demandai-je. Mon archimandrite réfléchit un peu, puis il reprit : « dans Migne. » — « Je serais curieux, repartis-je, de trouver cette affirmation dans toutes les collections réunies de Migne... » — « Eh bien! alors! c'est dans Mansi... » Heureusement pour lui, le chemin bifurquait et il s'enfonça sous la ramée des chênes. Plus tard je le rencontrai à la fugitive dans un monastère, mais sans avoir le temps de lui demander des nouvelles de Mansi.



LE MONASTÈRE DE HAGIOU GRÉGORIOU (VERSANT OCCIDENTAL).

Mais qu'on ne croie pas que, dans leurs conversations, les religieux du Mont-Athos aient observé à notre égard une conduite semblable. D'ordinaire, ils s'abstenaient de toucher aux questions controversées; du moins ils apportaient à la discussion beaucoup de modération et une grande charité. Souvent même, ils nous parlaient de Sa Sainteté le Pape en termes vraiment élogieux, comme le vénérable Père Victor du monastère de Grégoriou qui s'enquit avec un touchant respect de « *Sa béatitude le Pape de Rome* »; — ce sont ses propres paroles.

Les monastères sont toujours construits dans un site enchanteur et varié. Tantôt le « semnée » (1) s'élève sur un plateau, entouré de vignobles et de champs; tantôt il disparaît dans les bois, ou bien il est perché sur des pics élancés, à la hauteur de 800 ou 900 pieds, comme Simopétra, ou bien encore, comme Vatopédi et Iviron, il étale ses vastes constructions jusqu'au bord des flots.

Certaines de ces laures possèdent une véritable flottille. Vatopédi et Iviron disposent de bâtiments capables d'affronter des traversées jusqu'à Constantinople et Salonique; le Rossicon entretient même un bateau à vapeur. Les moines eux-mêmes les montent et accom-

1. En grec σεμνεῖον, synonyme de μονή.

plissent toutes les manœuvres avec une dextérité et une connaissance admirables. Nous avons rencontré quelques-uns de ces matelots hagiorites ; c'étaient de véritables loups de mer. Avant d'aborder cette terre de pénitence, ils avaient exercé pendant longtemps le métier et les supérieurs les y avaient maintenus. De leurs pérégrinations lointaines, ils ont emporté quelques bribes d'anglais, d'italien ou de français qu'ils aimaient à redire, mais pour rien au monde, ils n'auraient voulu abandonner leur chère montagne.

A certains jours, on voyait le golfe de l'Hagion Oros se couvrir de caïques aux blanches voiles : un vent favorable les poussait vers Cassandra ou Thasos, où les monastères possèdent de grands métoques (μετόχια), sortes de métairies qui les approvisionnent d'œufs, de fromage et d'autres comestibles introuvables sur la Sainte-Montagne. D'autres fois, sans aller aussi loin, les moines jetaient leurs filets au large. Quel tableau pittoresque offraient alors aux regards ces caloyers pêcheurs, vêtus de leur simple tunique souvent passée au vert, le chef surmonté de la coiffure cylindrique à laquelle ils avaient ajouté une visière pour préserver la figure de la réverbération du soleil ! Le soir encore, tandis que, la tête penchée au-dessus des balcons, nous respirions à pleins poumons l'air frais de la mer, nous assistions à des pêches organisées à la lueur de tor-

ches; et il semblait que le poisson se fît prendre en abondance dans les filets maniés avec une audacieuse agilité.

Comme je le disais plus haut, pour accéder à cer-

MOINES NOCHERS ET LE R. P. ATHANASE H. GAÏSSER. O. S. B.

tains monastères, la voie de mer est souvent plus courte. Grâce au temps superbe qui nous a favorisés d'ailleurs pendant tout le voyage, une promenade en mer avait en général des charmes incomparables; elle restaurait les forces un peu épuisées par la grande

chaleur, par les fréquentes chevauchées et une maigre nourriture. Mais pour jouir de tous ces avantages, il fallait que la traversée ne fût pas trop longue et surtout que nous n'eussions pas à doubler certains petits caps, où, même par les temps les plus limpides, nos frêles embarcations subissaient un inévitable roulis. Alors les moines ramaient avec plus de force, nos manteaux et nos valises se couvraient de l'écume des embruns, tandis que la crainte ou les effets du mal terrible avaient enlevé toute poésie au voyage.

C'est après une traversée mouvementée de ce genre qu'en quittant un jour la Grande-Laure, nous parvînmes au pied de la scète de Kavsokalybion. Elle est établie sur un des versants les plus escarpés et les plus sauvages de l'Athos. Avant d'y arriver, il faut passer par une crique à l'accès difficile, où la mer déferle avec rage. Un petit parapet forme tout le port. On devine ensuite un sentier qui monte presque à pic, creusé dans la roche vulcanique par un torrent impétueux. Malgré les difficultés du chemin, le spectacle est grandiose. A droite et à gauche, des kellis suspendus sur les rochers abrupts ou disséminés dans les sinuosités naturelles du terrain ; plus haut, les kalybes surplombées par l'église de la scète, à la coupole élégante ; plus haut encore, une forêt aux arbres noirs entrecoupés çà et là de gigantes-

ques quartiers de roches; au sommet enfin, une aiguille nue se détachant en dentelles sur le fond d'azur pour terminer par un petit point blanc : c'est la chapelle de la Transfiguration qui se dresse sur le pic le plus élevé de la péninsule hagiorite (1).

A Kavsokalybion habitent les artistes les plus renommés. On y rencontre les fameux peintres d'icones, les sculpteurs des croix et des encolpia (2) byzantins dont nos musées sont fiers de posséder un faible exemplaire.

Nous admirâmes à loisir ces écoles où s'est réfugié l'art byzantin et dont je parlerai plus loin (3).

Après avoir passé la nuit dans la plus pauvre des pauvres kalybes, nous continuâmes notre ascension. Ascension émouvante, s'il en fut jamais. Je connaissais les mulets d'Italie et leur adresse à gravir les chemins les plus escarpés. Mais ici, par moments, il n'y avait

1. Voyez la figure page 55.

2. On nomme ἐγκόλπια des médaillons liturgiques qui, au moyen d'une chaînette passée au cou, se portent suspendus sur la poitrine (ἐν, κόλπος). Ils contiennent des reliques ou simplement l'image de la Sainte Vierge ou de Notre Seigneur. De nos jours, ils se réduisent le plus souvent à une plaque émaillée, de forme ovale, reproduisant ces mêmes figures. Dans les fonctions religieuses, outre la croix, les évêques portent deux encolpia, les archimandrites un seul. Les fidèles en portent aussi par dévotion ou les suspendent à l'intérieur de leurs habitations.

3. Voyez ch. VII, page 240 et suiv.

pas trace de chemin, ce n'étaient que rocs amoncelés, troncs d'arbres renversés, torrents et crevasses. Nos braves coursiers pourtant ne s'en retournaient pas.

Nous arrivons à un haut plateau. Devant nous se dresse tout à coup la masse imposante de l'Athos. Je compris alors ce que ce grand bloc de marbre inspira un jour à un sculpteur de la grande efflorescence artistique de l'Hellade. Il avait conçu le dessein de tailler dans le colosse de marbre une statue gigantesque d'Alexandre le Grand, le représentant tenant dans sa main droite une ville entière et réunissant dans l'autre toutes les eaux qui découlent du faîte pour les faire choir dans la mer en cascades rugissantes.

Mais bien mieux que dans l'histoire du grand roi, le souvenir de ces lieux se trouve conservé par d'éclatants témoignages dans les annales de l'ascèse chrétienne.

C'est ici que se réfugient les derniers représentants peut-être de la vie érémitique; c'est ici, par exemple, que, fuyant les grandeurs du monde, le métropolite Néophytos, après avoir consacré les meilleures années de sa vie à l'éducation des princes de la famille royale de Grèce, a choisi sa retraite.

En traversant les broussailles et les ravins, nous voyions de loin ces vénérables anachorètes, vieillis dans la pénitence et la privation, à l'entrée de leurs cavernes et de leurs loges de bois; ils ne lèvent pas

les yeux pour nous voir passer, ils restent absorbés dans la contemplation et la prière.

Et nos bêtes de somme insouciantes, continuaient tranquillement leur route, mettant en fuite quelques bouvards mi-sauvages qui courent en liberté dans ces bois vierges.

KELLIS DE KAVSOKALYBION.

IV

Ces épisodes de nos courses à travers la Sainte-Montagne serviront à caractériser tous les autres.

Un mot de l'hospitalité monastique.

En général, cette hospitalité est exercée avec franchise et libéralité. On s'aperçoit qu'elle est de tradition dans les monastères d'Orient comme dans ceux

de l'Occident et qu'elle y est également inspirée par des mobiles de charité chrétienne.

Etrangers, mendiants, pèlerins, chacun suivant son rang et sa condition, sont l'objet d'un accueil fraternel.

Quand on arrive aux portes d'un monastère, on est sûr d'y rencontrer quelques moines, à moins que la prière ou quelque autre exercice de communauté ne les retienne ailleurs. Dans une petite loge réside ordinairement le θυρωρός, ou portier, auquel il faut exhiber le *diamonitirion*.

Il vous introduit aussitôt dans le ξενοδοχεῖον, ou quartier des hôtes, dont le chef est l'« *archontaris* » (ἀρχοντάρης), tandis que votre permis est porté à l'higoumène ou au supérieur fonctionnant du monastère. Moyennant nos chaudes recommandations, la permission est aussitôt accordée. L'archontaris ou son aide vous apporte l'immanquable glyko avec l'eau de source, le verre de raki et la tasse de café, tous rafraîchissements qui se prennent avec le cérémonial qui nous est désormais familier.

Le maître d'hôtes, parfois le supérieur qui sur les entrefaites est venu saluer ses visiteurs, s'informe de leurs desiderata. A cette demande toujours identique, notre réponse fut aussi toujours la même : consulter les bibliothèques, assister aux offices, nous enquérir du chant et des cérémonies liturgiques, etc.

Pour le premier point, à part un monastère ou deux où les hésitations du supérieur ou de ses suppléants dénotèrent quelque défiance à notre endroit, nous avons toujours eu toutes les plus larges facilités. Le Bibliothécaire, averti de nos désirs, nous accompagnait dans la salle des manuscrits et des archives, et nous permettait d'y consulter les catalogues. Parfois le conservateur des manuscrits nous autorisait à emporter les codex dans notre chambre; d'autres fois il fallait les étudier sur place.

Nous étions alors épiés par ces caloyers qui, accourus à plusieurs, venaient nous contempler, tout ébaubis de l'intérêt que nous portions à ces vieilleries (1). C'est surtout mon docte confrère que l'on admirait,

1. Un Anglais, M. Athelstan Rilley, raconte avec un humour tout britannique une série d'aventures qu'il eut avec ces moines inquisiteurs. Un jour qu'il déballait sa valise en présence de l'un d'eux, à chaque article qu'il produisait, fût-ce même une brosse à dents, celui-ci, se pâmant d'étonnement, s'exclamait : Kyrie eleison! Voulant le corriger de sa trop grande prédilection pour les objets *francs*, notre Anglais avisa de lui donner une petite leçon sous forme de pilules; on en produit de très puissantes en Angleterre. Malheureusement, il n'en retrouva pas la boîte, mais il la remplaça par un flacon d'ammoniaque. Il l'ouvrit avec emphase et simula d'y respirer un parfum délicieux, puis il le passa au caloyer qui naturellement s'était rapproché pour examiner l'objet de plus près. Celui-ci en respira à pleins poumons; les effets terribles de cette drogue le plongèrent dans un pitoyable état. Les yeux ruisselants de larmes, la respiration entrecoupée, il s'éloigna en criant à tue-tête : Ky-Ky-Kyrie eleison! Comme c'est fort! *Athos, or the Mountain of the Monks.* London, 1887, pages 155-158.

quand il déchiffrait les neumes embrouillés de la musique byzantine dans les parchemins jaunis et racornis par l'usage et par le temps. « Quel intérêt peut-il bien trouver à cela ? » me demandait-on. Ah ! l'intérêt ! Beaucoup ne l'avaient pas, je le comprenais bien, parce qu'ils n'étaient pas à même d'en avoir.

LE P. GLYKÉRIOS, ARCHONTARIS D'IVIRON.

Cette curiosité — naturelle d'ailleurs chez des gens pour qui est extraordinaire tout ce qu'ils n'ont pas connu dans leur enfance ou ne voient pas autour d'eux — les excitait parfois à scruter nos valises entr'ouvertes et nos bréviaires déposés sur la table de travail, à les examiner mieux encore que ne l'aurait fait un douanier ottoman.

Quand on donnait les signaux pour les offices liturgiques, nous interrompions le travail et l'archontaris nous conduisait à l'église où il nous assignait tou-

jours une des places les plus en vue. A l'issue de la cérémonie, quelques caloyers venaient nous saluer et faire un brin de conversation; d'autres fois, le sacristain nous montrait ses trésors, et un prêtre, la tête découverte, portant l'épitrakhélion (1), nous découvrait les reliquaires byzantins étincelants d'or et de pierreries, les vases et les ornements sacrés; ou bien encore, en leur compagnie, nous visitions l'intérieur du monastère, les propriétés ou les scètes du voisinage.

Les repas des étrangers, suivant une coutume monastique que l'on retrouve dans la règle et les traditions bénédictines, se prenaient le plus souvent avec l'archontaris, mais aussi avec le supérieur ou quelques moines qu'il nous envoyait en signe d'estime et d'honneur (2). Une fois seulement il nous fut donné d'assister au repas des moines dans le réfectoire commun.

C'était dans la scète de Saint-André. Quatre à cinq cents moines étaient alignés en silence, dans une salle immense, devant six rangées de longues tables sans nappes. Au fond du réfectoire, sur une petite élévation, se dressait une table en fer à cheval où prirent place l'archimandrite, ses conseillers, les prêtres, les diacres

1. On appelle ἐπιτραχήλιον l'ornement du vestiaire liturgique qui correspond à l'étole latine.

2. Regula S. Benedicti, c. LIII, c. LVI.

et les hôtes. Une autre table occupait l'espace laissé libre entre l'abside et les autres rangées : elle était réservée, semble-t-il, aux chantres. Le repas fut servi avec une exactitude digne d'éloges; pendant toute sa durée il fut agrémenté de la lecture. Vers la fin, à un signal du supérieur, tout le monde se leva et les chantres entonnèrent une hymne, après laquelle on bénit les colybes, sorte de pâte faite de blé cuit et de sucre, distribuées ensuite à toute l'assemblée (1). En entrant comme en sortant, chaque caloyer s'inclinait et se signait devant la fresque représentant le Christ entouré de la Vierge et des patrons du monastère. Puisqu'ici je parle d'un monastère russe, je ne puis m'empêcher d'observer, à la suite d'autres visiteurs de l'Athos, qu'en général dans les monastères slaves la propreté est plus grande, l'ordre plus parfait que dans les laures grecques. Chaque étranger de distinction peut avoir une cellule qui, sans être meublée avec luxe, n'en est que plus propre. Les aliments, bien que toujours maigres, sont mieux apprêtés et s'accommodent mieux aux habitudes des européens.

Dans les monastères grecs, on nous servait en général la nourriture commune. Etant données les règles sévères du jeûne monastique (2), en dehors de quel-

1. Voyez ch. VI. p. 226.
2. *Ibid.*, p. 212.

ques rares occasions, les plats ne comportaient guère que du poisson et des légumes. Voici d'ailleurs le menu d'un repas ordinaire à l'Athos : Petits poissons salés étendus sur des courges ou des concombres bouillis à l'eau, marouillas ou laitues servies crues, fromage de chèvre, pastèques, une mesure de vin au goût prononcé de l'outre où on le puise, pain noir épais et dur (1).

La conversation avec les caloyers, nos commensaux,

1. Le voyageur anglais, que j'ai cité plus haut, a dépeint les repas au mont Athos, avec sa verve habituelle:

« But what a repast! Our hearts sank within us as we thought of the gastronomic trials in store for us during the next few weeks. The first dish consisted in raw tomatoes and chillies steeped in strong smelling oil. This was placed in the center of the table, each person helping himself with his own fork. The second course was soup, delicately compounded of fish and oil, the first spoonful of which positively took my breath away, it was so inexpressibily masty. The soup was followed by hot fish cooked in oil; this was just eatable. Then cold cooked tomatoes stuffed with herbs and garlic. The fifth dish consisted of a white paste looking like coruflour, which we were told was made of ground beans; this was a sort of sweet, but being flavoured with garlic it did not suit our palates. At the sixth course we returned to the fish again, and ended with water melons, which all ate with their fishy and garlic scented knives. The redeeming point in the supper was the wine, which was both plentiful and good. After the meal, we left the table and reclined on the divans to take our « after dinner » glads. Whether we afterwards got accustomed to the fare or not I cannot say, but this supper seemed to us to be inquestionally the worst meal we ever had at Vatopedi, we never had anything to complain of in the food set before us on subsequent occasion in this hospitable monastery. We returned to our rooms, had coffee whilst receiving several monastic visitors, and retired at half-past eleven for our first night's rest on the Holy Mountain ». Op. cit. p. 44-45.

se portait souvent sur des sujets politiques. Qui l'aurait cru ? Ils parlaient de la guerre russo-japonaise, des batailles qui se livraient dans la lointaine Mandchourie, tandis que la paix était conclue depuis longtemps.

SUPÉRIEURS DE VATOPÉDI AVEC LEURS SIRDARIDES.

Pour leur excuse, il faut avouer que les nouvelles arrivent un peu tard à l'Athos !

Leur bon sens et leurs sentiments religieux perçaient clairement quand ils se mettaient à parler de la France et des persécutions qui y sévissaient. Avec raison ils n'arrivaient pas à comprendre comment les

gouvernants de ce pays, à leurs yeux, foyer du catholicisme et sol classique de l'attachement au Souverain Pontife, mettaient toute leur ardeur à chasser les religieux et à faire disparaître les crucifix des écoles et des prétoires. Il faut donc, disaient-ils, que ces religieux et ces magistrats aient commis de graves délits pour qu'on prît ces mesures. Mais quelques mots d'explication de notre part leur faisaient vite entendre de quel côté se trouvaient la vérité et la justice. En Orient, disions-nous, l'Eglise n'a-t-elle pas eu ses iconoclastes aussi, et ne subit-elle pas encore le joug des Mahométans ?

Au reste, comme je le disais au début de ce chapitre, nos relations avec ces religieux ont toujours été empreintes d'affabilité et de cordialité, et nous avons souvent eu à nous édifier de leur pénitence et de leur assiduité aux offices.

Çà et là, peut-être, un peu d'indolence et une inclination trop prononcée au tabac, que les moines les plus vertueux appellent « encens du diable », *θυμίαμα τοῦ διαβόλου* !

LE MONASTÈRE D'IVIRON.

CHAPITRE III

LES ÉDIFICES MATÉRIELS

I. — *Les habitations.* — Constructions extérieures. — Disposition intérieure : cellules, quartier des hôtes, etc.
II. — *L'église et ses annexes.* — Le catholicon et son mobilier. — Narthex. — Vaisseau. — Sanctuaire. — Oratoires et églises secondaires. — Le campanile et la « phiale ».
III — *La bibliothèque et le réfectoire.*

I

Les vingt monastères athonites sont bâtis à peu près sur le même type. Quand on en a étudié un par le détail, on est sûr de les connaître tous.

Le voyageur aperçoit de loin un amas de constructions présentant la forme tantôt d'un quadrilatère, tantôt d'un trapèze; peu à peu les lignes s'en dessinent avec plus de netteté. Il distingue de hautes murailles crénelées et munies de donjons, comme celles d'une forteresse du moyen âge. Une tour plus haute que les autres indique assez l'emploi qu'on en faisait. C'est la tour d'observation, où, aux temps des incursions des Sarrasins et des corsaires, l'on montait la garde jour et nuit. L'ennemi s'était-il montré, on donnait aussitôt le signal d'alarme.

Les toits sont recouverts de grandes plaques de schiste argileux provenant de Magnésie en Thessalie, quand il s'agit de monastères grecs. Les semnées russes ont tout l'appareil de tuiles modernes, ou plus souvent encore des recouvrements en zinc clinquants de vert et de rouge : ce qui leur donne l'aspect de grandes fabriques. La monotonie de ces faîtes est rompue par les cheminées et surtout par de petites coupoles surmontées de croix.

Après avoir passé par des bois de châtaigniers et de chênes nains, côtoyé des vignes et reçu le salut de quelques celliotes, on aperçoit de mieux en mieux l'entrée du monastère. Voici le cimetière, facilement reconnaissable à sa chapelle à double étage; la terre en est fraîchement remuée. Les hagiorites ne laissent

leurs morts sous terre que deux ou trois ans, juste assez pour qu'après ce laps les squelettes puissent être transportés dans l'ossuaire commun; car, selon le droit canonique grec, seuls les rois et les puissants de la terre ont le privilège de recevoir la sépulture dans les nefs des églises. Au Mont-Athos cet honneur est réservé aux fondateurs et encore leurs restes reposent-ils dans le narthex de l'église, comme on peut s'en convaincre à Vatopédi, à Dokhiariou et à la Grande-Laure.

Saluons les âmes de ces moines en possession sans doute du royaume des cieux, promis à ceux qui ont abandonné le monde pour l'amour de Dieu, et répétons cette prière jaculatoire familière au rit auquel ils ont appartenu : « Eternelle soit votre mémoire, ô bienheureux Pères! » Αἰωνία ἡ μνήμη ὑμῶν, ἀξιομακάριστοι καὶ ἀείμνηστοι Πατέρες.

La grande porte du monastère, percée dans toute l'épaisseur du mur, donnerait l'impression d'une redoute, si l'on n'y voyait l'image sereine du saint protecteur. Parfois, comme au monastère des Ibères, l'entrée est précédée d'une colonnade; ce qui donne aux constructions un aspect moins sévère et plus grandiose.

Une petite porte latérale (nommée παραπυλίς) donne accès à l'intérieur de la clôture dans les cas de néces-

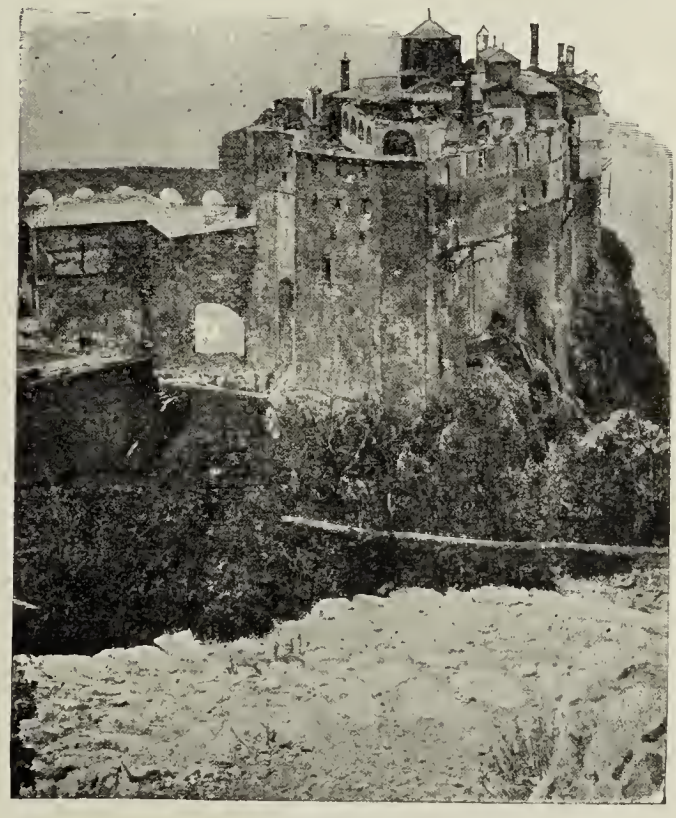
sité, quand le portail principal est fermé. A la tombée du jour, en effet, on clôt toutes les issues du monastère et gare au visiteur ou au pèlerin qui arriverait trop tard; il risquerait de devoir passer la nuit à la belle étoile. M. Gelzer a raconté un incident de ce genre dont il fut la victime malgré lui (1), et que nous avons failli éprouver nous-mêmes.

Il est difficile de préciser l'époque à laquelle remonte la construction des monastères. Les plus anciens bâtiments sont du Xe-XIe siècle. Il y en a ensuite de toutes les époques; quelques-uns datent de ces dernières années. Le Rossicon par exemple a été édifié au début du XIXe siècle, et tous les ans il reçoit de nouveaux accroissements. Kostamonitou, détruit à la suite d'un incendie, vient de sortir tout frais de ses ruines et, quand nous le visitâmes, le monastère de Pantocrator était en grande partie en construction.

Nous avons donc franchi le seuil du monastère. Devant nous s'étend une cour plus ou moins grande selon le site occupé. Au centre, se dresse une église, le καθολικόν, flanquée parfois d'un ou de deux oratoires nommés παρεκκλήσια.Dans la Grande-Laure, une seconde église, plus petite, forme un bâtiment à part. Tout autour du mur d'enceinte, sont adossées des

1. Op. cit. p. 83-84.

constructions à deux étages au plus, quand le monastère se dresse sur un plateau, à quatre ou même cinq étages, quand il n'a pu se développer en largeur. C'est le cas de Simopétra, de Grigoriou, et d'autres encore.



LE MONASTÈRE DE SIMOPÉTRA.

Souvent, à l'étage, on voit de longues galeries à arcades cintrées et supportées par des piliers aux chapiteaux byzantins. Au-dessous sont aménagés les offices, les dépôts de vin et d'huile, les magasins des fruits et des légumes secs, et de vieilles écuries, car, autrefois, les animaux eux-mêmes, pour ne pas devenir la proie des pirates, devaient être rentrés le soir dans la clôture.

Les étages supérieurs sont munis de fenêtres très étroites et de tribunes en bois débordant sur des assises de pierre ou des poutrelles. Ces balcons peints en rouge vif ou en bleu sont garnis de plantes grimpantes et de pots de fleurs, parmi lesquelles on remarque le basilic à l'odeur pénétrante, servant dans les fonctions religieuses en l'honneur de la sainte Croix.

En général, si l'on excepte les plus récentes, ces bâtisses ne présentent ni ordre ni symétrie. On ne peut pourtant nier qu'il s'en dégage un cachet fruste et médiéval, en harmonie avec les mœurs monastiques et le paysage qui les entoure.

La galerie extérieure, ou bien un corridor interne, donne accès aux cellules des moines. Elles sont plus ou moins spacieuses, plus ou moins commodes, selon les ressources du couvent. Les caloyers, comme je l'ai fait observer, s'en tiennent aux coutumes orientales et dorment sur des divans qui servent à la fois de couche et de siège. Parfois une petite table garnie de livres témoigne de leur activité littéraire ou spirituelle, mais le plus souvent le mobilier n'est pas aussi compliqué. Je ne puis passer sous silence l'icone de la Sainte Vierge ou de quelque saint qui ne manque dans aucune cellule.

L'higoumène et les épitropes, ou sénieurs de la communauté, ont à leur disposition des chambres plus spa-

cieuses et plus ornées, ainsi que le réclament leur dignité et leur charge.

Il en est de même de celles réservées aux étrangers; elles forment un quartier distinct nommé ξενοδοχεῖον ou ἀρχοντορίκιον. Ce sont de vastes pièces pouvant contenir ordinairement de dix à quinze hôtes. Dans la plupart des monastères le contact avec les européens a obligé insensiblement les moines à introduire des lits pour leur usage et à meubler des chambres, plus petites, mais plus nombreuses.

Les étages, fréquemment construits tout en bois, deviennent facilement la proie des flammes. Les annales du Mont-Athos ont eu à enregistrer de fréquents incendies qui ont causé des dégâts énormes et des pertes regrettables d'œuvres littéraires et artistiques. C'est pourquoi les architectes ont eu soin de disposer des croisées donnant sur les corridors intérieurs, d'où le veilleur du monastère peut aisément observer et, au besoin, avertir les hôtes imprudents.

II

Les religieux ont pour leurs églises et leurs oratoires un culte tout spécial. L'ecclésiarque ou le sacristain en conserve jalousement les clefs et n'en ouvre les portes que pour la célébration des offices ou à la de-

mande expresse des visiteurs et des pèlerins de marque.

L'église principale, ai-je déjà dit, est construite au milieu des bâtiments du monastère et reçoit le nom de καθολικόν, « *universel* », parce qu'elle doit pouvoir contenir tout le personnel du couvent.

Toute église grecque, bâtie selon les règles de l'architecture et selon les prescriptions canoniques et rituelles, comprend trois parties bien distinctes : le sanctuaire (θυσιαστήριον), le vaisseau de l'église (ὁ κυρίως ναός) et le narthex (νάρθηξ). Dans les églises séculières, on remarque, en plus, au fond du temple, une espèce de tribune pouvant se prolonger au-dessus des nefs latérales; c'est le gynécée (γυναικίτης, γυναικεῖον), ou lieu réservé aux femmes. Du haut de ces galeries elles assistent aux offices, dissimulées derrière un treillis de bois ou de fer.

Le narthex, dont les formes extérieures affectent généralement celles de l'église, est le complément obligé de l'édifice; il reçoit aussi le nom de λιτή (procession) à cause de cette cérémonie qui souvent s'y accomplit, ainsi que d'autres parties de l'office quotidien (1). Vu sa destination, les proportions du narthex varient entre le quart et la totalité du vaisseau central; au monastère de Dokhiariou même, il le dépasse en longueur.

1. Voyez ch. V. pages 180 et 199.

Ce narthex est parfois précédé d'un autre, l'exonarthex, dont l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople, offre l'exemple classique. Cet exonarthex se prolonge même de chaque côté de l'édifice et nous avons vu des moines, par une belle soirée d'été, assister de cet endroit aux offices de l'église.

Le narthex est surmonté d'une ou de plusieurs coupoles, évidemment moins élevées que la coupole centrale. A l'intérieur, les murs, de tous les côtés, sont garnis de « stasidia » (1). On en voit deux établis contre chacune des colonnes qui soutiennent les voûtes : elles servent à l'higoumène et à l'hebdomadier.

Au-dessus du narthex extérieur, on rencontre une grande pièce appelée κατηχούμενα (2). Plusieurs monastères y ont établi le dépôt des archives et des manuscrits. Au Protaton, on proclame de cet endroit les résultats des élections de la Sainte-Epistasie. C'est là aussi que le lundi de Pâques cette haute assemblée y dresse des tables pour recevoir les pauvres de Karyès.

Le premier ou le deuxième narthex conduit généra-

1. Στασίδια. On entend par là les stalles en usage dans l'Eglise grecque. De construction moins massive que celles des églises occidentales, elles sont aussi garnies d'une miséricorde, mais évidemment dépourvues de prie-Dieu.

2. Le narthex lui-même était l'endroit réservé aux catéchumènes et aux pénitents. Il est intéressant de constater encore l'emploi de ce mot pour désigner l'étage qui le surmonte.

lement dans les paréglises. Il donne aussi accès à l'église principale au moyen de trois portes, une grande, centrale, et deux plus petites, latérales, qui correspondent aux trois portes de la clôture du chœur. Pendant les offices du narthex un grand voile est tiré et dérobe aux regards la vue de l'église.

Le vaisseau principal a généralement la forme quadrangulaire. Quatre colonnes supportent une coupole centrale et donnent l'illusion de bas-côtés, correspondant aux portes latérales du narthex et du sanctuaire. Deux absides latérales, dans lesquelles se tiennent les chantres et les supérieurs, forment un petit transept.

Seules, les églises du Protaton et de Vatopédi, s'écartent du plan commun. La première est dépourvue de coupoles et d'absides et on lui prête, mais à tort, la disposition architecturale d'une basilique (1).

Les églises byzantines, contrairement à un jugement que l'on se formerait en se basant uniquement sur le vaste temple de Justinien, ne sont ordinairement pas très grandes. Dans les plus grandes églises athonites, c'est-à-dire dans celles de Vatopédi, d'Iviron et de la Grande-Laure, la longueur totale du vaisseau, en partant des marches du sanctuaire, atteint de dix à douze

1. Smyrnakès, p. 358. Cf. H. Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Klœstern*. Leipzig 1891, p. 23-24.

1 Esonarthex.

2 Narthex ou Λιτή.

3 Coupole supportée par 4 colonnes.

4 Sanctuaire.

5 Stalles ou στασίδια.

6 Trône de l'évêque.

7 Cathèdre de l'higoumène.

8 Pupitres.

9 Proskynétaire

10 Chandeliers

11 Soleas.

12 Iconostase.

13 Portes d'accès au Sanctuaire.

14 Typikarion ou Diaconicon.

15 Prothèse.

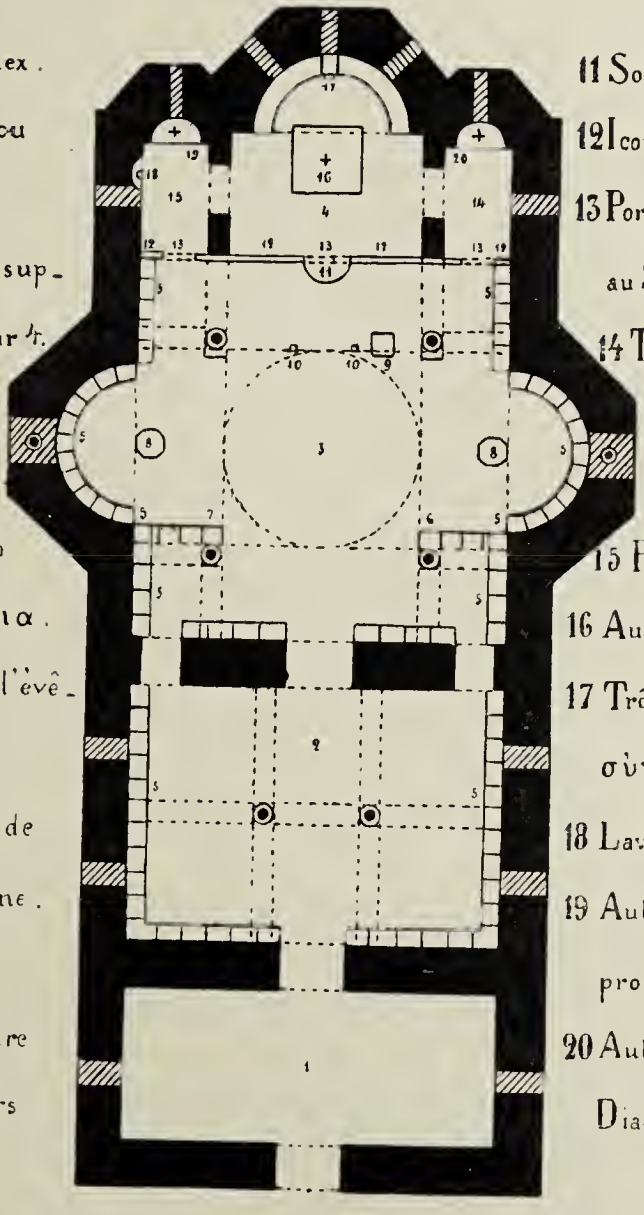
16 Autel majeur

17 Trône et σύνθρονος.

18 Lavabo.

19 Autel de la prothèse

20 Autel du Diaconicon.



Plan-type d'une eglise monastique de l'Athos

(d'après Brockhaus, op. c p. 17)

mètres; quinze mètres, au Protaton. La largeur, en y comprenant l'espace semi-circulaire formé par les absides, ne dépasse nulle part vingt mètres.

Dans cette partie de l'église, on compte de 60 à 70 stalles qui courent tout le long des parois. Celle de l'évêque, élevée de quelques degrés, fait face à la porte latérale à droite du sanctuaire. La stalle de l'higoumène plus ornée que les autres se dresse au côté opposé; mais celui-ci se tient à l'ordinaire dans le siège à côté du trône épiscopal.

Quand on entre pour la première fois dans une de ces églises, on est saisi par une impression de faste religieux qui s'en dégage. Partout des icones, des fresques, de l'or et des lumières. Des voûtes jusqu'aux bas-côtés, du sanctuaire jusqu'au narthex extérieur, ce n'est que peintures, dont les sujets, variés presque à l'excès, sont néanmoins conduits suivant un ordre donné. J'aurai l'occasion d'y revenir en parlant des arts à l'Athos (1). Mais outre ces peintures à fresques, il y a un grand nombre d'icones peintes sur bois ou sur métal. Chaque église, chaque monastère a ses célébrités. Elles sont ordinairement richement encadrées dans du bois doré ou dans un métal précieux. Un petit dais les recouvre, si elles sont isolées. La lueur vacillante d'une lampe ne cesse de les éclairer. Et ces

1. Ch. VII, page 242.

lampes reparaissent ainsi devant chaque pilier, devant chaque colonne, à chaque endroit libre.

Assez basses pour permettre à quiconque de les baiser et de les vénérer, les images sont l'objet d'un culte tout particulier dans l'Eglise grecque. On expose tous les jours l'icone du saint ou la représentation du mystère dont on fait l'office, sur une sorte de pupitre surmonté d'un petit baldaquin, que l'on nomme *proskynétaire* (προσκυνητάριον) Ce meuble liturgique ne manque dans aucune église de rit grec et nous avons observé, au Mont-Athos, que les religieux s'en approchaient régulièrement aux offices des vêpres et des matines, et durant la sainte liturgie. Il est placé devant l'iconostase à côté d'un des deux grands chandeliers (1). Parfois même on en voit un de chaque côté.

Plus grandes et plus riches sont encore les icones qui couvrent toute la cloison séparant le sanctuaire du chœur. On lui donne pour ce motif le nom d'*iconostase*, quoique le terme *templon* (τέμπλον)soit d'un usage plus commun.

Le templon est en bois doré, mais on a des exemples dont les pièces principales sont faites de marbre, té-

1. Les fidèles de rit grec ont la pieuse coutume d'acheter aux portes des églises de petits cierges qu'ils déposent, allumés, sur ces candélabres.

moins les iconostases des églises du Protaton et du monastère des Ibères. L'ordre suivi dans la disposition de ces icones est prescrit par l'usage. C'est ainsi qu'à droite de la porte centrale, appelée porte royale ou porte spécieuse (βασιλικὴ ἢ ὡραία πύλη), on peint le Christ et saint Jean-Baptiste; du côté gauche, la Sainte Vierge et le Patron de l'Eglise. Aux deux extrémités, si l'espace le permet, au moins sur les deux petites portes on représente les saints archanges Michel et Gabriel. Tandis qu'au-dessus de la porte centrale se retrouve la dernière cène, la seconde rangée d'images est toute destinée à retracer les mystères des principales fêtes de l'année liturgique, entremêlés ou couronnés de médaillons contenant les figures des douze apôtres. Par-dessus tout domine le Crucifix entouré de la Vierge et de saint Jean l'évangéliste.

Les deux portes latérales de cette clôture sont réservées au service du sanctuaire. Le diacre en sort et y rentre, quand il a fini les prières qu'il récite au milieu du chœur. Les célébrants revêtus de tous leurs ornements et l'évêque ont seuls le droit de franchir la porte principale. Elle est fournie de deux battants qui arrivent à mi-hauteur de l'embrasure. Par-derrière tombe un grand voile de soie ou de velours rouge foncé, sur lequel sont brodés en fils d'or ou d'argent une grande croix ou encore le monogramme du Christ.

Une petite marche à rebord circulaire devant la porte du milieu conduit au sanctuaire. Ce degré figure le soléas (σωλέας, solium) où se tenaient autrefois les ministres inférieurs et qui a donné le nom de « vèma » (βῆμα) à tout le sanctuaire (θυσιαστήριον). Il n'est pas permis aux simples laïcs d'y pénétrer. Les caloyers en leur qualité de religieux jouissent du droit de libre entrée; mais avec quel respect ils se découvrent en y mettant le pied!

Le sanctuaire est divisé en trois parties distinctes, terminées chacune par une abside. Du côté droit, l'on trouve le διακονικόν ou τυπικάριον, appellations dérivant de la destination de ce lieu : il correspondrait à notre sacristie. C'est là qu'on conserve les livres liturgiques dont les τυπικά, ou recueils de rubriques, sont les plus importants; c'est là que les prêtres et les diacres se revêtent de leurs ornements respectifs; c'est là enfin qu'on prépare le feu et qu'on accomplit les autres petits services. Un autel de médiocres dimensions y fait pendant à celui que l'on voit dans la partie opposée. Ici a lieu la préparation des matières affectées au sacrifice; d'où le nom de cette pièce, προσκομιδή, πρόθεσις (préparation). On y conserve le calice, le disque ou patène grecque, et les autres vases et objets dont on se sert durant les fonctions liturgiques. Les ministres s'y lavent encore les mains et y font les ablutions.

La partie centrale, la plus riche et la plus spacieuse, celle qui correspond au vaisseau de l'église, renferme l'autel du sacrifice. C'est le sanctuaire par excellence. L'autel est de forme carrée ordinairement supporté par cinq colonnes figurant le Christ et ses apôtres. Une grande nappe, qui le recouvre de tous côtés jusqu'au bas, symbolise le suaire dont fut enveloppé le corps de Notre-Seigneur. Sur la table d'autel on voit toujours un tabernacle renfermant la sainte réserve sous les deux espèces. Souvent ce tabernacle, en forme d'église, est lui-même protégé par une cloche de cristal. Devant le Verbe incarné, présent sous les apparences du pain et du vin, les Grecs, par un délicat rapprochement, déposent le Verbe écrit, le livre des Evangiles. Richement relié et orné de plaques d'argent et d'émaux, l'Evangéliaire ne manque sur aucun autel.

Les chandeliers, à une ou trois branches, sont petits et simples. Par derrière, entre deux ou quatre *hexaptéryges* ou *flabella* (1), se dresse la croix. D'un côté elle

1. « Le Flabellum, ou éventail, est appelé hexaptéryge, parce qu'il porte la représentation peinte ou ciselée des séraphins à six ailes. C'est un objet qui n'était guère usité chez nous qu'avant le XIIIe s., depuis, il a disparu complètement. Le flabellum provenant de Tournus est un rare et précieux exemple de cet instrument qui servait à éventer le calice à la consécration, à chasser les insectes pendant la célébration de la messe. Chez les Grecs, le flabellum n'est plus guère en usage, mais il est fréquent dans les églises; on le place ordinairement près de l'autel. Le flabellum que j'ai vu au célèbre couvent de

représente le divin Crucifié ; de l'autre la Résurrection. Cette dernière face est exposée les dimanches de l'année et durant le temps pascal. Par-dessus l'autel s'élève un ciborium dont les quatre colonnes reposent sur les angles de la table.

Au fond de l'abside, on voit souvent, du moins dans les églises séculières, un trône avec d'autres sièges plus modestes : c'est le σύνθρονος, servant à l'évêque et à son clergé pendant les lectures qui se font au chœur.

Dans les scètes, il existe aussi une église plus vaste autour de laquelle sont groupées les cellules et les kalybes. On la nomme κυριακόν, parce qu'on y célèbre les offices le dimanche en présence de tous les

Megaspilaion, en Achaïe, est en argent avec figures et ornements repoussés ou ciselés. A la circonférence sont attachées, par une chaîne ou un fil de fer de métal, de petites languettes d'argent. Ces languettes rendent un son quand on agite l'instrument et avertissent les fidèles qu'on est arrivé à certaines parties importantes de la messe. C'est effectivement à cet office, que les sonnettes rendent dans l'Eglise latine, qu'on affecte le flabellum encore aujourd'hui chez les Arméniens et autrefois chez les Grecs. Le flabellum n'est plus qu'un ornement chez les Grecs d'à présent ; on le porte aux processions comme on porte chez nous une croix ou une bannière. Les paroles du « Te Deum » sont écrites sur ces flabellums et rappellent que les séraphins, entre les mains desquels les Grecs figurent cet instrument, louent constamment Dieu, en disant surtout saint, saint, saint. » Didron, *Manuel d'Iconographie chrétienne*, p. 72, n. 1.

frères. C'est une particularité de la vie érémitique (1).

Quant aux oratoires disséminés dans les bâtiments de la laure ou attenants aux kellis, on peut les diviser en deux catégories. Les uns constituent un édi-

KELLION AVEC SON ORATOIRE.

fice séparé, les autres font corps avec la construction environnante. C'est le cas des oratoires des kellis. Ceux-ci se composent d'ordinaire d'un certain nom-

1. Dans les vies des Pères du désert nous lisons déjà que les solitaires sortaient de leurs retraites le jour du Seigneur pour chanter ensemble ses louanges. Cette église est construite sur le même plan que le catholicon des monastères.

bre de cellules à un ou deux étages, disposées à droite et à gauche d'un corridor au fond duquel la chapelle fait saillie à l'extérieur.

Ces oratoires ont presque tous un narthex, un vaisseau et un vèma avec tout le mobilier d'une grande église. L'iconostase, à cause de l'étroitesse du lieu, n'est souvent pourvue que d'une seule porte latérale; les trois autels en sont disposés dans trois niches creusées en raison de leur destination. A l'intérieur des monastères, les oratoires se superposent selon le nombre d'étages et sont couronnés par une petite coupole qui s'élève au-dessus de la toiture (1).

Chaque église, chaque chapelle est vouée à un saint ou à un mystère spécial. Il est touchant de constater avec quelle délicatesse le patronage est adapté aux lieux et à leur destination. Je cède la parole à Didron qui en a fait l'objet de fines observations.

« Les Grecs s'appliquent avec une attention délicate à mettre en harmonie les objets avec leur destination particulière; ils approprient chaque chose à l'usage spécial qu'on doit en faire. Chez eux, les chapelles qui sanctifient les forteresses sont volontiers

1. Suivant l'usage établi également dans les deux églises grecque et latine, il est défendu de dormir au-dessus d'un oratoire; en superposant les chapelles, la prescription est sauvegardée et tout abus prévenu.

consacrées à saint Georges, le soldat illustre, l'honneur de la Cilicie (Ciliciae decus), comme il est qualifié sur les stalles de la cathédrale d'Ulm, ou bien à saint Michel, le chef des guerriers célestes. Le Christ sur le Thabor, Elie sur le Carmel, sont honorés dans les églises qui dominent les montagnes, et qu'on appelle la Transfiguration (Métamorphose) et saint Elie. Les églises rurales sont protégées par saint Tryphon, le jardinier, le saint Fiacre de l'Orient. Les chapelles funéraires des couvents, où tant de vertueux moines sont ensevelis, se dédient à tous les saints, ou bien, et c'est plus touchant encore, à la mort de la Vierge. On appelle ces petits édifices Ἅγιοι πάντες et Παναγίας κοίμησις. On a l'espoir, quand on entre sous une κοίμησις Παναγίας, de ressusciter un jour comme Marie, et d'être porté comme elle, en paradis, sur les bras du Sauveur. Il en est des personnages et des sujets représentés dans les monuments religieux de la Grèce, comme des noms imposés à ces monuments même. On a vu l'attention des Grecs à représenter la Cène dans le βῆμα, où se font la consécration et la communion; le paradis orne la coupole, qui est le ciel de l'église. Des sujets où l'eau joue toujours un rôle, sont peints dans la fontaine qui précède l'église. Des sujets d'abstinence, ou des histoires fatales à l'intempérance, tapissent les réfectoires. Des scènes ou des allégories

d'hospitalité se montrent à l'entrée des couvents, à la porte où viennent se présenter les voyageurs (1). »

Il faut parler encore de deux annexes de tout catholicon : le campanile et la phiale ou fontaine liturgique.

Le campanile semble n'être qu'une des tours du monastère dont on a changé la destination. Cette transformation se serait opérée au XVe siècle, à en croire certains auteurs (2). Quant à la phiale, elle a été étudiée d'une façon spéciale par Didron. « La fontaine, nommée φιάλη ou πηγή, écrit-il encore, est un petit monument qui précède l'entrée de l'église et qui en est distinct. Au centre s'élève un bassin de marbre, qui s'emplit d'une eau naturelle qu'on fait couler le jour des fêtes et pour des cérémonies particulières. Cette eau se bénit solennellement en certains jours de l'année, surtout à Pâques, avant la messe (en réalité, à l'Epiphanie). Autrefois on s'en servait au moment d'entrer dans l'église, non seulement en y trempant le bout de la main, comme chez nous, mais les deux bras et en s'y lavant la figure et quelquefois les pieds. C'était une véritable ablution, une formalité liturgique, que les musulmans, qui n'ont rien inventé, ont empruntée au christianisme et ont conservée. En prenant

1 Loc. cit., p. 437-438.

2. Cf. Brockhaus, op. cit., p. 36.

Sainte-Sophie et les autres églises aux Byzantins, les Turcs ont conservé la fontaine et c'est là qu'ils font leurs ablutions. L'eau de cette fontaine servait, non seulement pour l'ablution pure et simple, mais encore pour le baptême; voilà l'origine du baptistère antique. C'est pour cela que les peintures qui décorent la fontaine font allusion au baptême. La cuve où l'eau se recueille est abritée par un petit bâtiment à jour, par un toit, une coupole, que portent des colonnes. Ces colonnes sont rangées sur un plan circulaire, et vont soutenir 6, 8, 10 et même 12 arcades. Cette disposition fait de chaque fontaine un petit temple rond, tout orné de peintures, et qui a pour autel un bassin de marbre rempli d'eau vive et sanctifiée. Ces colonnes et ces arcades sont quelquefois à double rangée, et l'on a ainsi un temple à nef centrale et à bas-côté tournant. Si le baptistère de Pise était moins considérable et percé d'arcades à jour, on aurait une fontaine grecque. Les plus belles fontaines sont au Mont-Athos, dans les couvents de Sainte-Laure et de Vatopédi » (1).

Dans les monastères bénédictins, l'architecte doit toujours ménager d'autres pièces comme lieux de réunion pour toute la communauté, tels sont le chapitre, les salles de récréation et de conférences, le réfec-

1. *Manuel d'Iconographie chrétienne*, p. 440-441, n. 1.

toire, la bibliothèque, etc. Des trois premières je n'ai vu trace dans les laures athonites. La vie plutôt soli-

CAMPANILE ET PHIALE LITURGIQUE.

taire qui caractérise leur régime, l'absence de préoccupations littéraires et autres, la température clémente qui leur permet de vivre au grand air, expliquent en partie cette lacune.

III

La bibliothèque, malgré le nombre et la valeur des trésors qu'elle contient, ne compte presque pour rien, si l'on excepte toutefois la Grande-Laure, où elle forme un bâtiment à part et le Rossicon où une place spacieuse lui est réservée à l'intérieur du monastère. Les livres et les manuscrits sont déposés, comme je l'ai dit, au-dessus du narthex des églises, parfois même dans l'un des donjons.

Le réfectoire (ἡ τράπεζα) mérite une mention spéciale. Dans les grandes constructions où l'architecte n'a pas été gêné par la place, cette salle constitue une bâtisse distincte; dans d'autres au contraire, elle fait partie du reste des bâtiments.

D'ordinaire le réfectoire est situé à l'ouest, son entrée faisant face au narthex de l'église dont il n'est souvent séparé que par un petit espace au milieu duquel se dresse la fontaine liturgique. Cette orientation, traditionnelle, a aussi un but liturgique. Les moines, après les longues fonctions à l'église, au chant de psaumes et d'antiennes, se rendent immédiatement à la salle de réfectoire pour y rompre le jeûne et prendre de nouvelles forces pour continuer le service de Dieu. Au reste, l'architecture du réfectoire rappelle

celle de l'église. C'est une vaste pièce quadrangulaire terminée par une abside flanquée de deux niches latérales. Dans cette abside se dresse une table semi-circulaire où prennent place l'higoumène et ses commensaux. Dans une des deux petites niches est déposé l'encens qui, à la fin du repas, doit servir à bénir le pain en l'honneur de l'Assomption de la Sainte Vierge (1). Les tables des autres frères sont disposées dans le réfectoire de la façon que j'ai décrite plus haut (2).

La lecture se fait du haut d'une chaire qui se trouve au milieu de la salle ou adossée contre l'une de ses parois.

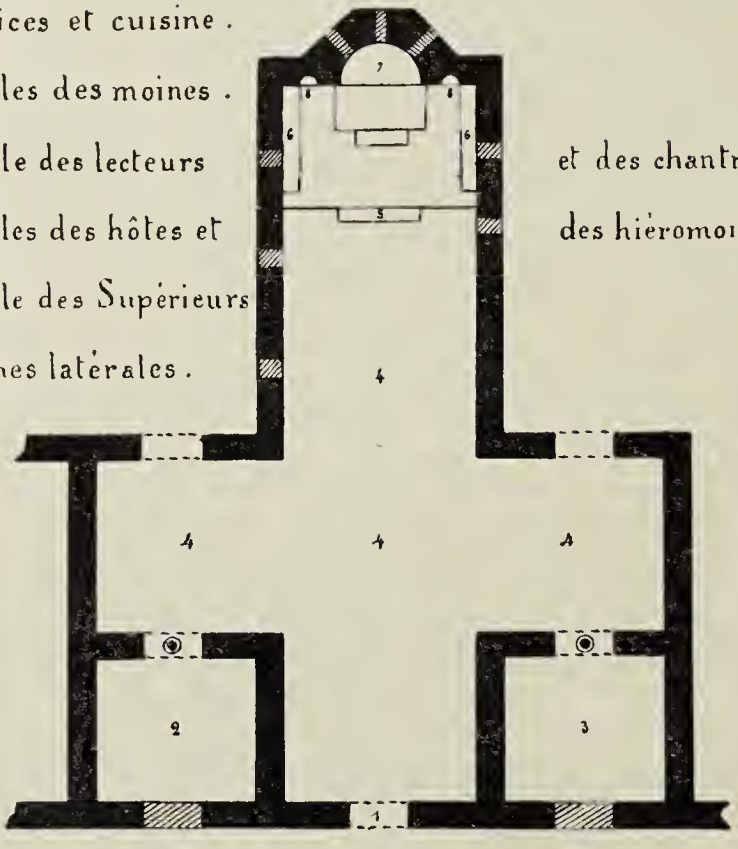
Les moines ont sous leurs yeux des peintures qui

1. Cette cérémonie repose sur une curieuse légende. Je la reproduis telle qu'on la trouve dans certaines éditions de l'ὡρολόγιον. Les Apôtres, après la Résurrection du divin Maître et la descente du Saint-Esprit, avaient l'habitude, après leur repas, de détacher en l'honneur de Notre-Seigneur un petit morceau du pain qu'ils avaient rompu, et, en l'élevant, de réciter certaines prières de supplication. Or, s'étant miraculeusement trouvés réunis pour assister à la mort de la Sainte Vierge, le troisième jour qui suivit sa sépulture, ils firent, comme de coutume, après le repas pris en commun, l'élévation de la parcelle de pain. Tout à coup la Vierge leur apparut et leur annonça qu'elle était montée au ciel en corps et en âme, fait dont ils reconnurent l'exactitude en trouvant son tombeau vide. Pour perpétuer le souvenir de ce prodige, ils ajoutèrent quelques prières en son honneur à celles qu'ils récitaient déjà et ce rit fut transmis par leurs soins aux communautés chrétiennes.

2. Page 112.

leur rappellent les vérités de la foi ou les principes

1 Entrée du coté de l'eglise.
2-3 Offices et cuisine.
4 Tables des moines.
5 Table des lecteurs et des chantres
6 Tables des hôtes et des hiéromoines.
7 Table des Supérieurs
8 Niches latérales.



Τράπεζα ou réfectoire de la grande Laure.

(d'après Brockhaus, op. c. p. 34)

ascétiques en matière de réfection corporelle, tous

motifs inspirés par les écritures et puisés dans la vie des saints (1).

De tous les réfectoires que nous ayons vus, le plus remarquable au point de vue architectural, est sans contredit celui de la Grande-Laure. Pour avoir plus de place, on a disposé, vers le milieu, une sorte de transept; de cette façon aussi on a ménagé entre le croisillon et le mur de façade deux pièces servant à la cuisine et à l'office.

Maintenant que nous connaissons les édifices matériels des monastères athonites, tâchons de pénétrer dans les détails de l'édifice moral et religieux.

1. Voyez plus haut, page 136.

ERMITES A L'ENTRÉE DE LEUR GROTTE.

CHAPITRE IV

LE RÉGIME MONASTIQUE

I. — *Les genres de moines.* — Comparaisons entre le monachisme occidental et le monachisme athonite. — Cénobitisme et « idiorrythmie ». — Description d'un couvent idiorrhythme.

II. — *La hiérarchie monastique.* — Exemption. — Supérieurs, prêtres, diacres, simples moines. — Officiers de la maison.

III. — *Les Stades de la vie monastique.* — Recrutement. — Postulat et Noviciat. — Première et seconde profession. — « Rasophores », « Stavrophores », « Mégaloschèmes ».

IV. — *Rituel et nature de la profession religieuse.*

I

Saint Benoit ouvre sa règle par un chapitre consacré aux genres de vie monastique. Empruntant sa division aux constitutions de Cassien, il énumère quatre classes de moines : les cénobites, les anachorètes, les sarabaïtes et les gyrovagues (1).

En foulant le sol de la presqu'île hagiorite, je fus frappé d'y retrouver cet ordre de choses que je croyais propre aux premiers âges du monachisme.

J'ai déjà dit un mot des ermites. Ceux-ci, selon le vieux principe ascétique confirmé par la règle bénédictine, doivent sortir des rangs des cénobites et ne peuvent embrasser ce genre de vie plus parfait qu'après avoir donné des preuves d'une sainteté éminente exercée au sein de la vie commune.

Quant aux sarabaïtes et aux gyrovagues, saint Benoît les dépeint comme des religieux qui mentent à leur habit et à leur tonsure. Les premiers vivent en groupes de deux ou de trois, parfois seuls, mais sans règle aucune ; les autres émigrent de monastère en monastère, cherchant la satisfaction de leurs caprices, au détriment de la pénitence et du renoncement à la volonté propre. C'est sans doute pour enlever à ses fils

1. Reg. S. Ben. C. I.

toute envie de les imiter que le grand Patriarche leur fait promettre la stabilité dans le monastère où ils font profession (1).

Hélas! au Mont-Athos sarabaïtes et gyrovagues ne manquent pas. Quelques-uns louent aux monastères principaux des kalybes ou des cellules et y vivent absolument comme des séculiers, allant à la chasse, entretenant des ruches d'abeilles et s'abandonnant à d'autres abus encore. D'autres, quémandeurs en guenilles, suivent les sentiers les plus fréquentés et frappent de porte en porte pour mendier un morceau de pain, un logement, ou une légère aumône (2). Or, la stabilité et l'attachement au monastère propre ont été expressément renouvelés par la constitution monastique de Constantin Monomaque (XIe s.) (3).

Mais laissons de côté, comme dit saint Benoît, ces tristes religieux pour nous occuper des cénobites.

En Occident, la vie cénobitique, grâce à la merveilleuse et discrète législation qu'en avait donnée son principal réformateur, ne tarda pas à se propager sous cette forme, et en supplantant toutes les règles exis-

1. *Ibid.*, c. LVIII.

2. Ces κελλία loués *in fraudem legis* se nomment καθίσματα. Les Grecs reprochent surtout aux Russes d'avoir introduit sur la sainte montagne des mendiants déguisés en caloyers. Cf. Smyrnakès, op. cit., p. 344-355.

3. Τύπος Z' Smyrnakès, p. 303.

tantes, elle resta maîtresse du terrain. C'était une institution qui faisait partie intégrante de la vie de l'Eglise et à côté des clercs l'on ne connaissait que les moines : ils étaient les seuls religieux. Plus tard seulement, lors de l'apparition des frères mendiants, l'on distingua l'*ordre* des Bénédictins. Celui-ci se scinda en plusieurs branches, qui, tout en gardant la règle bénédictine pour base, cultivèrent chacune, en l'accentuant, un aspect de la grande vie monastique qui jusqu'ici les avait contenus tous dans son sein. Je ne citerai que la vie mi-cénobitique, mi-érémitique des Chartreux et des Camaldules; plusieurs siècles après, la vie de pénitence rigoureuse propre aux Trappistes.

Dans l'Orient grec le monachisme est resté dans son état primitif. Quand nous disions aux habitants de l'Athos que nous étions moines, ils n'exigeaient en général pas d'autres éclaircissements. On n'y connaît pas les ordres religieux, il n'y a que l'ordre des clercs et l'ordre des moines.

Autre observation. Les moines grecs ne sont pas Basiliens, ce sont des moines tout court. Il faut soutenir cette affirmation en parlant du monachisme orthodoxe, malgré la dénomination contraire qui a prévalu chez les moines *catholiques*, à cause de leur contact avec les congrégations religieuses des Latins.

Sans doute les constitutions de saint Basile ont été

largement mises à profit par les législateurs et les réformateurs postérieurs du monachisme oriental, mais elles ne figurent pas exclusivement dans la jurisprudence religieuse. A côté de celles-là il y a encore d'autres lois édictées par les besoins des temps et des lieux. L'Eglise a même pris soin de codifier tous les préceptes de l'ascèse traditionnelle en les inscrivant dans son *corpus juris* (1) et veut que tous les moines s'y soumettent sans distinction de classes parmi eux (2).

Au Mont-Athos on retrouverait tous les aspects de la vie monastique que nous avons en Occident. Les monastères représentent la vie cénobitique pure et sans mélange. Les scètes et les kalybes peuvent fort bien être rapprochées des agglomérations monastiques, qui distinguent les Chartreux et les Camaldules. Comme ceux-ci, leurs habitants vivent séparés les uns des autres dans des habitations particulières, se réunissant pour la prière en commun et la délibération des affaires du couvent. Ils en diffèrent seulement en ce qu'ils ne

1. Πηδάλιον ἤτοι ἅπαντες ἱεροὶ καὶ θεῖοι κανόνες τῶν ἁγίων καὶ πανευφήμων ἀποστόλων, τῶν ἁγίων οἰκουμενικῶν τε καὶ τοπικῶν συνόδων καὶ τῶν κατὰ μέρος πατέρων... παρὰ Ἀγαπίου Ἱερομονάχου καὶ Νικοδήμου μοναχοῦ. Cf. Smyrnakès, op. cit. p. 335.

2. Ce principe, tout en excluant une diversité d'ordres monastiques, n'écarte pas la possibilité de divergences disciplinaires. C'est ainsi que chaque église autocéphale a légiféré selon des vues différentes, et le territoire athonite a lui-même ses règles et ses usages propres.

vivent pas toujours solitaires, mais en groupes de deux ou de trois et parce qu'ils ne sont pas autonomes.

Quant à la pénitence, la rigueur en est extrême et ne le cède en rien à celle des Trappistes. Telle est du moins la loi générale qui, jamais que je sache, n'a été révoquée ou mitigée par l'autorité ecclésiastique en faveur des moines de l'Athos. Certains monastères ont cru pouvoir s'en écarter ; mais la liberté qu'ils se sont arrogée *de leur propre autorité* a entraîné d'autres abus à sa suite. Il n'en est pas de même dans le monachisme occidental dont l'austérité a été mitigée sous la direction et avec l'appui de l'Eglise.

La vie cénobitique au Mont-Athos comprend deux pratiques bien distinctes. Il est temps d'en dire un mot.

Les vingt monastères hagiorites se divisent en deux classes : onze d'entre eux sont des κοινόβια, les neuf autres sont idiorrythmes.

J'expliquerai tantôt en quoi consiste l'idiorrythmie. Ce genre de vie s'introduisit au XIVe siècle, à l'époque du grand relâchement monastique de cette presqu'île (1), et ce n'est guère qu'à la fin du XVIIIe siècle et dans le courant du XIXe qu'un certain nombre d'entre eux sont revenus au cénobitisme pur.

1. Voyez chapitre I, page 73.

Voici la liste complète des uns et des autres :

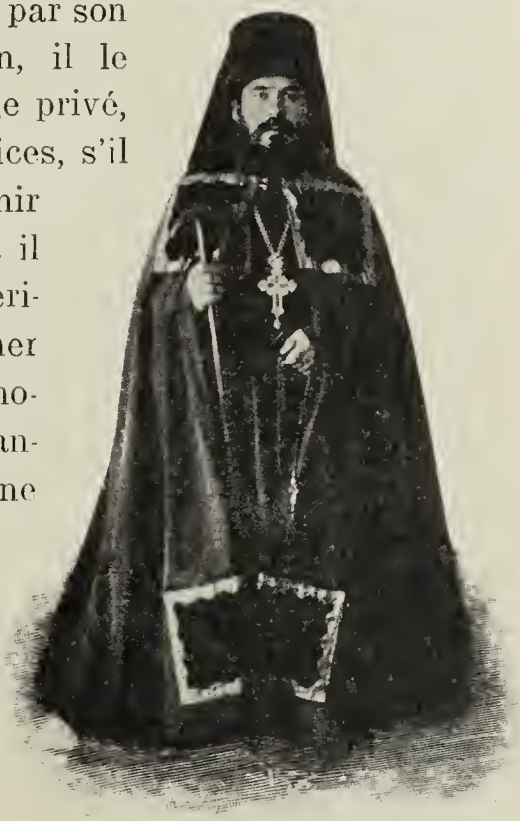
Koinobia.	*Monastères idiorrythmes.*
1. Xénophon.	1. La grande Laure.
2. Esphigménou.	2. Vatopédi.
3. Simopétra.	3. Iviron.
4. S. Pantéléimon.	4. Dokhiariou.
5. Dyonisiou.	5. Pantocrator.
6. Costamonitou.	6. Khilandar.
7. Karakallou.	7. Xéropotamou.
8. Hagiou Paulou.	8. Stavronikita.
9. Zographou.	9. Philothéou.
10. Grégoriou.	
11. Koutloumousi.	

Tout le monde connaît les éléments de la vie cénobitique : existence commune qui se déroule sous l'obédience d'un supérieur unique, pauvreté complète, prière, repas, travail, repos, tous les exercices accomplis en commun et déterminés par une règle commune, obligeant également tous les frères.

L'idiorrythmie, au contraire, ne tient pas compte de ces éléments. L'existence commune fait place à un genre de vie privé (d'où son nom : ῥυθμός = genre de vie, ἴδιος = privé).

Le monastère fournit au moine une quantité déter-

minée de pain, de vin, d'huile, de légumes, de bois de chauffage, voire même une petite somme en espèces sonnantes. Tout ce que chaque individu gagne par son travail personnel ou par son industrieuse spéculation, il le conserve pour son usage privé, pour satisfaire ses caprices, s'il le veut, et pour entretenir sa famille; en mourant il lègue son avoir à des héritiers, qu'il peut nommer par testament. Un économe général gère les finances du monastère, mais ne peut toucher aux propriétés individuelles.



HIGOUMÈNE PORTANT LE MANDYAS ET LA CROSSE DE SA CHARGE.

L'autorité n'est plus monarchique comme dans la vie cénobitique. Dans le monastère idiorrythme, elle appartient à un conseil, composé de six, huit ou dix membres, selon le nombre des moines.

Pour avoir une idée plus exacte de ce genre de vie

singulier entrons dans un monastère idiorrythme, dans la Grande-Laure par exemple.

Voilà une succession de maisonnettes s'alignant sans symétrie le long des hauts murs crénelés. Presque chacune d'elles a son escalier, le plus souvent dissimulé sous le feuillage des glycines et des plantes grimpantes. D'un autre côté le bâtiment présente une surface plus régulière et un large corridor donne accès à des portes établies de part et d'autre. Un moine de haute stature, avenant de manières, nous sert de guide dans la visite du monastère. Il porte un bâton d'ébène surmonté d'un pommeau d'ivoire. Cest un προϊστάμενος, dont le synonyme προεστώς, signifie président, préfet ou préposé, comme on le voudra.

Qu'on ne croie pas que le Proestos soit le Supérieur de la Grande-Laure. Non, il a certes la direction des moines nombreux que nous rencontrons sur notre passage, mais sa charge est partagée entre plusieurs collègues qui ont tous le même titre et les mêmes attributions.

Nous frappons à la cellule d'un moine. Elle s'ouvre incontinent et devant nous se découvre une succession de pièces dont les portes ouvertes en font connaître la destination. Dans la première de ces chambres, dans celle où nous sommes entrés, six à huit moines, étalés sur des divans, se délient la langue. La

grande liturgie vient de finir et il y a « temps libre ». Parmi ces religieux, les uns sont jeunes, d'autres ont atteint l'âge mûr; un seul a déposé le kamelaukhion à ses côtés et les torsades de ses cheveux blancs se sont déroulées sur ses épaules. Les yeux un peu ébahis, il nous regarde fixement, tout en caressant de sa main décharnée les poils soyeux et candides de la barbe. C'est encore un Proestos. Les moines, qui l'entourent, composent sa famille. Sa famille, dira-t-on? Eh oui, le Proestos a une famille adoptive. Voilà une particularité de la vie idiorrythme que je n'ai pas signalée.

Le Préposé est un religieux, ordinairement âgé, qui a réussi à se procurer de petites rentes et désire en faire participer d'autres. C'est pourquoi, avec l'autorisation du conseil supérieur du monastère, dont il ne tardera peut-être pas à faire partie lui-même, il a recruté des sujets fidèles (ὑποταχτικοί) qui ont pour devoir de s'attacher à sa personne. Ce sont des postulants qui frappent à la porte du monastère, ou d'autres moines, restés libres à la mort d'un premier chef, ou même, après leur profession, car en ce moment ils ont le droit de récupérer la liberté et de vivre indépendants dans le monastère. En général, le nombre des adoptés ne s'élève pas au-dessus de huit. Le Proestos a la surveillance de la conduite de ses administrés; il est responsable de leurs actes. Il doit initier les postulants

et les novices à la vie religieuse et, si plus tard ils faillissent à leurs devoirs, c'est à lui à les réprimander. L'admission à la profession monastique, la promotion aux ordres sont du ressort du grand conseil. Mais si le père adoptif doit subvenir aux frais d'entretien de sa famille, frais que la communauté ne couvre qu'en partie, ses enfants contractent à son égard des devoirs bien définis : devoirs de soumission et de dévouement, devoirs de concours aux dépenses du ménage, selon le produit des travaux personnels.

Voilà pourquoi chaque famille d'un monastère idiorrythme a ses locaux à elle. Voilà pourquoi parmi ces nombreuses chambres que je voyais, les unes étaient réservées au Proestos, les autres à ses sujets; dans l'une d'elles on voyait une grande table, à six couverts, et un peu plus loin un frère, vêtu du tablier, disparaissait dans les vapeurs d'une marmite bouillante. Des odeurs de viande s'échappaient de la cuisine, car, hélas! les idiorrythmes n'observent plus l'abstinence perpétuelle de leurs ancêtres : autre trait de leur discipline relâchée, qui les distingue de leurs confrères cénobites.

La conversation bien vite engagée avec ces religieux nous avait mis au courant de la plupart de ces détails et l'archontaris du monastère (qui est nommé par le conseil au complet) acheva de les compléter. En visi-

tant le réfectoire grandiose de la Grande-Laure, on nous fit observer que par suite de la discipline idiorrythme il ne servait plus que trois fois l'an : à Noël, à Pâques et à la fête du patron du monastère. Encore

TROIS ÉPITROPES D'IVIRON.

les religieux s'y attablent-ils famille par famille. Seule, l'église reçoit toute la communauté sans distinction de castes.

L'idiorrythmie est-elle ancienne dans l'histoire des monastères orientaux? C'est là une question oiseuse au premier aspect. On serait tenté de l'identifier avec

les autres formes du relâchement et de la décadence monastiques. Mais à part les abus que nous venons de constater, à part l'absence de pauvreté, de l'unité de chef et de communauté de discipline, à part l'observance d'une même règle, on pourrait peut-être y voir les vestiges d'une antique discipline. La comparaison a été déjà établie entre ce régime et l'organisation d'un monastère pakhomien (1). Ici aussi les religieux, divisés en différents groupes vivaient sous la direction d'un ancien, dont ils recevaient l'éducation ascétique. Saint Benoît, comme d'autres législateurs, fait allusion plusieurs fois dans sa règle à une division de ses moines en groupes de dix ou « décanies », ayant un chef à leur tête. L'idiorrythmie ne serait-elle pas la corruption, la dégénérescence de cet ancien ordre de choses ?

II

Après la distinction entre le cénobitisme et l'idiorrythmie pénétrons plus avant dans le détail du gouvernement monastique des laures hagiorites.

Tous les *établissements religieux* de l'Athos sont *stavropégiaques* (2), c'est-à-dire exempts de l'autorité

1. Cf. par ex., B. Laurès, *Les monastères idiorrythmes de l'Athos*. Echos d'Orient, IVe année, p. 293.

2. Ce mot vient de σταυροπήγιον (σταυρός, croix, et πήγνυμι, figer).

épiscopale du lieu et ne relevant que du Patriarche. A l'exception de Stavronikita érigé en 1542, ils sont tous de fondation impériale et se nomment aussi pour ce motif *impériaux* ou βασιλικά. Aussi bien aucun Ordinaire, pas même celui de Hiérisso qui serait le plus proche, n'a-t-il le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures de la Sainte-Montagne. Tout évêque, appelé par les supérieurs locaux, peut faire les ordinations et exercer les fonctions épiscopales sans autre permission. D'ailleurs, un ou deux évêques, connus sous le nom de chorévêques, résident toujours sur l'Athos. Nous avons eu ainsi plusieurs fois l'occasion d'assister à des offices pontificaux et à des ordinations de moines, nous figurant au temps de saint Benoît où l'Abbé appelait les évêques du voisinage selon les besoins du moment.

Immédiatement après le Patriarche, intervenant d'ailleurs dans de très rares exceptions, est placé le sénat de Karyès ayant le Protos pour président. Nous avons déjà constaté que ce sénat, composé d'épistates, a été substitué à l'autorité monarchique du Protos ; nous en avons vu aussi le fonctionnement. On pourrait com-

Pour indiquer la juridiction immédiate du Patriarche de Constantinople sur un monastère, on enchâssait dans l'un de ses murs ou l'on fichait en terre une croix bénite de ses propres mains et envoyée par lui spécialement à cet effet.

parer le Protos au Primat de la confédération des familles bénédictines.

Chaque monastère possède encore ses supérieurs locaux : le collège des proestos dans les couvents idiorrythmes, l'higoumène dans les koinobia. L'higoumène est choisi à vie par les membres de sa communauté ; il n'est pas toujours prêtre. Il a à ses côtés deux ou trois « épitropes » qui, partageant avec lui les soucis du gouvernement représentent quelque chose comme le pouvoir exécutif. On pourrait sans doute les comparer aux *Præpositi* de la règle de Saint-Benoît, dont ils portent aussi le nom (*προϊστάμενοι*). Dans certains monastères ils forment tout le conseil de l'higoumène. Mais dans tel autre, au Rossicon par exemple, aux proistameni s'ajoute encore une assemblée de *sénieurs* (Γέροντες, *seniores*) formant le *séniorat* (Γεροντία, ou Σύναξις τῶν γερόντων). Ils sont huit, dix ou douze, selon le nombre de moines composant la communauté. Ils sont élus pour trois ans (dans le monastère de Dyonisiou) ou tous les ans (monastères de Karakallou et de Xénophon) ; parfois ils sont désignés à vie par l'higoumène lui-même. C'est le cas du monastère de Koutloumousiou, qui a accepté en dernier lieu la réforme cénobitique et dont les constitutions semblent les plus austères (1).

1. Dans ce monastère, on désigne ces conseillers sous le nom de

Des monastères passons aux scètes.

Celles-ci, qui, je l'ai dit, sont assimilables à nos prieurés dépendants, se divisent, comme les monastères, en deux catégories, selon la double pratique disciplinaire. Les kalybes sont louées à des moines âgés (γέροντες) au moyen d'un fermage dont le montant déterminé doit être couvert tous les ans. Les Γέροντες peuvent nommer en cas de mort un ou deux successeurs. Les scètes sont gouvernées par un Δικαῖος, élu à vie sous le régime cénobitique; ailleurs, il est renouvelé tous les ans. Le supérieur du monastère garde la haute direction des scètes et peut en expulser les habitants qui ne se montreraient pas soumis. Mais on n'a pas de peine à comprendre l'abus qui résulte de la désaffectation de ces lieux de retraite et de solitude. Les ermites deviennent des métayers, et le commerce avec l'appât du lucre et ses autres misères, que saint Benoît et tous les législateurs enjoignent d'éviter à tout prix, exerce malheureusement ses déplorables ravages sur la Sainte-Montagne.

La distinction entre moines de chœur et frères convers n'existe pas. Il y a des moines instruits, d'autres sont illettrés, mais les premiers ne sont pas tous comme chez nous revêtus du sacerdoce. L'higoumène,

Συμπράκτορες. Serait-ce trop hardi de les rapprocher des *Sympaectae* de la règle bénédictine?

d'accord avec les Pères spirituels ou les sénieurs du monastère, désigne ceux qui doivent être promus aux ordres. Leur nombre est toujours réglé selon les besoins du monastère, et, suivant l'usage de l'Eglise grecque, le diacre reste souvent dans cette fonction jusqu'à la fin de sa vie. Telle était la coutume ordinaire au temps de saint Benoît. Le nombre des ordinations était proportionné aux besoins du service divin et réglé suivant les mérites de chacun (1).

Les psaltes et les lecteurs sont également l'objet d'un choix tout particulier en Orient comme en Occident (2).

Dans chaque monastère il y a un ou plusieurs Pères spirituels (πνευματικοὶ Πατέρες), qui non seulement sont les confesseurs de la communauté, mais qui sont chargés de la direction intérieure des frères et leur servent de modèles dans la voie de la perfection. Dans la règle bénédictine, comme dans les constitutions des Pères du désert, on constate une institution semblable (3).

Les autres moines, dit saint Benoît, doivent observer au chœur, au réfectoire et à tous les exercices communs l'ordre de leur entrée au monastère, ou selon le

1. Regula S. Ben. c. XLVII. De sacerdotibus monasterii.
2. *Ibid.*, c. XXXVIII, c. XLVII.
3. *Ibid.*, c. IV.

langage ascétique, de leur conversion (1). Cette prescription est identique chez les moines grecs et ils vont jusqu'à se servir d'une expression analogue : τάξις ἀξιοπρεπὴς τῆς μετανοίας, l'*ordre voulu par l'époque de sa pénitence*, entendant par pénitence le renoncement au monde et l'entrée dans la vie religieuse.

Comme saint Benoît encore, les législateurs du monachisme athonite ont désiré que, dans l'enceinte du monastère, l'on retrouve tous les offices, tous les ateliers nécessaires pour les besoins matériels de la famille monastique. De là un certain nombre d'emplois auxquels il faut ajouter les charges de toute communauté bien administrée. Un économe est chargé de la gestion des biens du monastère, un ou plusieurs autres de l'administration des métoques. Un frère sera maître d'hôtes (ἀρχοντάρης ou ξενοδόχος), un autre, portier (θυρωρός). Au réfectoire, il y aura un ou plusieurs sommeliers (τραπεζάρης), à la cuisine, un chef avec ses aides et un boulanger (ἀρτοποιός). Pour le service de l'église, outre les psaltes et les anagnostes, on doit choisir, parmi les frères, un ou plusieurs ecclésiarques ou sacristains et un τυπικάρης, qui cumule les fonctions de maître de chœur et de cérémonies (2).

1. *Ibid.*, c. LXIII.

2. Smyrn. p. 346-347. Il faut observer toutefois que ce personnage n'intervient jamais directement dans les fonctions à la façon des cérémoniaires de l'église latine.

Des frères seront chargés de la couture (ῥάπτης), de la confection des souliers (ὑποδηματοποιός), et des travaux de menuiserie (ξυλουργός). On en désigne pour la culture de la vigne (ἀμπελουργός), pour l'entretien du jardin (κηπουρός) et pour la pâture des animaux (τσέλυγκας) ; d'aucuns sont matelots sous la direction d'un capitaine. Enfin, pour les malades, il faut des infirmiers et un médecin. Ces charges, au moins les plus humbles d'entre elles, sont souvent remplies par des novices et par des ouvriers laïcs. Au début de l'année a lieu le renouvellement des emplois. Les titulaires ou officiers (διακονηταί) doivent faire une « métanie » (1) devant le supérieur et dans les koinobia lui baiser la main. Dans les monastères idiorrythmes ils reçoivent du couvent de trois à dix livres turques pour l'acquittement de leurs charges; dans les autres, comme dit gracieusement un auteur, leur récompense est celle du ciel (2).

1. On appelle, dans le rit grec, *métanie* (μετάνοια) la prostration liturgique qui se fait de deux façons : ou bien en ployant les genoux et en touchant la terre du front (grande métanie), ou bien en inclinant plus ou moins profondément le haut du corps (petite métanie).

2. Ὁ δὲ μισθὸς αὐτῶν ἐν μὲν ἰδιορρύθμοις εἶναι 3-8 ὀθωμανικῶν λιρῶν ἐτησίως, ἐν δὲ τοῖς κοινοβίοις ὁ ἐπουράνιος. Smyrnakès, p. 348.

III

Dans l'Eglise grecque, la vie religieuse comprend trois degrés bien distincts : le premier a trait à la période de probation, le second et le troisième sont des étapes successives d'une seule et même profession. Une fois admis au monastère le postulant, après quelques jours, revêt la tunique, la ceinture de cuir et le bonnet de laine. Cette cérémonie est accompagnée des prières et des bénédictions de l'Eglise et de la tonsure des cheveux. Mais depuis longtemps, les moines comme les prêtres, malgré tout, portent les cheveux longs. La tunique reçue le jour de la vêture se nomme ῥᾶσον, et le novice qui la porte, *rasophore* (ῥασοφόρος) ou *débutant* (ἀρχάριος).

UN MOINE RASOPHORE.

Le noviciat canonique doit durer trois ans. Ce laps de temps a été arrêté par le cinquième canon du concile tenu à Constantinople en 861. Ces trois ans écoulés, le novice peut faire sa profession.

Je viens dire que cette profession est double. Un

habit particulier, appelé respectivement petit et grand habit (*μικρόν, μέγα σχῆμα*), en est le signe distinctif et le moine s'appelle *stavrophore* ou *mikroschème* (*σταυροφόρος, μικρόσχημος*) et *mégaloschème* (*μεγαλόσχημος*), ou *moine parfait* (*τέλειος μόναχος*).

Du côté du moine, les obligations fondamentales de la vie religieuse sont *identiques* dans les deux cas; elles diffèrent seulement dans le degré de perfection avec laquelle il doit s'en acquitter.

Je m'explique. Admis à recevoir le petit habit, le religieux se consacre à Dieu par des promesses formelles, dont nous analyserons la nature un peu plus loin. Ces obligations resteront les mêmes toute sa vie; mais elles l'astreignent à se perfectionner toujours plus. Il faut qu'avec le temps il mène une vie vraiment angélique (1). Il s'y astreindra par le renouvellement de ses vœux et par une nouvelle promesse. Voilà pourquoi le petit habit constitue les « *arrhes du grand* »; voilà pourquoi ce grand habit s'appelle aussi l'*habit angélique.*

Tels sont, en droit strict, les degrés de la vie religieuse. Mais de même qu'en Occident, le monachisme de l'Eglise orientale a subi des tranformations selon les temps et les lieux.

1. Autrefois, sans doute, il abandonnait la vie commune pour se livrer aux combats singuliers de la solitude.

Voici quelle est la pratique actuelle du Mont-Athos.

Comme on accourt de tous les points de l'Orient à la Sainte-Montagne, les vingt monastères, pour ne pas entrer en conflit, se sont partagé les pays qui doivent leur fournir les recrues. Vatopédi, par exemple, s'est réservé celles de la Chalcidique et des environs de Constantinople. La province ecclésiastique de Salonique et les centres grecs de l'Hellespont sont dans la zone d'influence de Pantocrator. Koutloumousiou s'adresse aux îles de Leucade et de Zanthe, etc. Je ne parle pas des monastères slaves, dont la nationalité indique assez l'origine du personnel.

Les postulants ne peuvent pas avoir plus de vingt ans s'ils entrent dans un koinobion, de dix-sept à vingt ans dans un monastère idiorrythme. On reçoit par exception et seulement s'ils sont à même de rendre service, des postulants âgés de quarante à cinquante ans, au-delà même, s'ils payent une pension. Dans les scètes, ces règles sont relâchées.

Après deux ou trois mois de postulat le candidat est revêtu d'une tunique serrée aux reins par une ceinture de cuir. Il porte aussi un bonnet de haute forme. On lui donne en général un ῥᾶσον de forme plus étroite que celui porté par les profès. Il est alors novice et, en cette qualité, soumis aux règles du monastère com-

me les autres moines. Au Mont-Athos on ne connaît pas tous les exercices de l'initiation monastique auxquels astreint le noviciat dans les abbayes d'Occident; le jeune frère reste simplement sous la tutelle des moines âgés. Il doit s'acquitter des fonctions les plus basses de la maison et, comme de raison, occuper les dernières places au chœur et au réfectoire.

Après les trois ans de noviciat, dans les monastères idiorrythmes, le candidat fait le plus souvent la première profession religieuse et devient stavrophore; dans les koinobia, il doit encore devenir rasophore (1).

L'higoumène en accomplit le rit prescrit devant toute la communauté réunie. Cet état qui, comme je l'ai dit, correspondait autrefois au noviciat, est devenu de nos jours un stade intermédiaire entre le temps d'épreuve et la véritable profession religieuse. Le rasophore est libre de quitter l'habit quand il le veut, il peut aussi le conserver cinq, huit, dix ans, toute sa vie même, sans avancer dans la carrière monastique. Au Mont-Athos on compte aujourd'hui beaucoup de rasophores de cette espèce (2).

1. Telle est du moins la règle suivie dans le monastère de Rossicon.

2. On ne pourrait mieux les comparer qu'aux tertiaires ou aux oblats de nos grands ordres, lesquels, pour vivre d'une vie plus parfaite, se réunissent entre eux ou s'attachent à quelque monastère. Si l'institution des rasophores a dévié de son concept primitif, on comprend aisément d'autre part que la liberté octroyée évite de plus grands maux.

Soit donc que le novice passe par cet état intermédiaire, soit qu'il ne le connaisse pas, si ses aspirations sont assez élevées, il se consacrera irrévocablement à Dieu par la première profession religieuse. L'habit angélique, selon la pratique actuelle des moines athonites ne se concède au moine que sur le tard de la vie religieuse et après que sa vertu aura été bien éprouvée. Mais il est contraint par sa première profession à tendre à une vie toujours plus parfaite, et, si une maladie met sa vie en danger, on lui permet de faire cette dernière consécration de soi-même à Dieu sur son lit de mort, et de se joindre à ceux qui sont revêtus du grand habit, s'il recouvre la santé (1).

UN MOINE STAVROPHORE.

1. Je n'ai pas besoin de rappeler notre profession *in articulo mortis*. Quant à la double émission des vœux, à part les éléments de leur perpétuité et de leur solennité, on pourrait les rapprocher de la distinction établie par l'Eglise latine entre la profession simple et la profession solennelle.

IV

Comme complément à ce chapitre, il m'a semblé opportun de dire un mot du rituel émouvant qui accompagne la profession religieuse, appelée second baptême par les moines hagiorites comme par nos auteurs ascétiques.

Comme le cérémonial des deux professions ne diffère guère que par la longueur des prières, je me contenterai de décrire ici la prise du « petit habit ».

Ce rit a lieu à l'église et durant la sainte liturgie. Le candidat, avant qu'elle ne commence, se rend devant la stalle de l'higoumène où il fait une métanie, puis il se retire dans le narthex du temple. Qui y entrerait en ce moment verrait un religieux revêtu du cilice, sans chaussures ni coiffure, dans la posture d'un pénitent. Ce pénitent, c'est l'enfant prodigue de l'évangile : il a quitté le monde après avoir bu à la coupe de ses plaisirs décevants; repentant, il veut retourner à la maison paternelle.

Comme dans la parabole, l'apercevra-t-on de loin et viendra-t-on à sa rencontre? Oui, voici qu'après l'introït de l'évangile, les religieux quittent leurs stalles et portant un cierge allumé vont rejoindre le « converti » pour le conduire triomphalement devant les portes du sanctuaire. Ils chantent et leurs chants tradui-

sent les sentiments de son cœur; ce sont les échos du repentir, du renoncement aux voluptés terrestres, de la joie du retour au foyer domestique. Entre temps, l'heureux du jour a fait trois prostrations : au seuil du temple, au milieu du chœur, puis devant les portes qui donnent accès au sanctuaire.

Le sanctuaire représente la maison paternelle, l'higoumène, qui reste dans l'embrasure de la porte, symbolise le père de famille attendant son fils sur le seuil du palais.

« Mon frère, lui dit-il, à peine se trouve-t-il devant lui, ouvre les oreilles de ton cœur et écoute la voix du Seigneur qui dit : Venez à moi vous tous qui souffrez et qui êtes accablés sous le poids de vos péchés et je vous reposerai. Prenez mon joug sur vos épaules et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos pour vos âmes. »

On croirait entendre les paroles du prologue de la règle bénédictine. C'est en effet une chaude invitation au candidat à bien mesurer la grandeur de l'acte qu'il va poser en se consacrant à Dieu.

Dans l'église grecque les vœux de religion ne se prononcent pas par une formule distincte, mais ils sont exposés et affirmés dans une série de questions et de réponses. Voici le touchant colloque entre l'hi-

goumène et le novice concernant la matière des vœux :

« Resteras-tu dans le monastère et dans la pratique de l'ascèse jusqu'à ton dernier soupir? » (Stabilité et Conversion des mœurs).

A chacune des demandes, le candidat répond : « Oui, Révérend Père, avec la grâce de Dieu. »

« Te conserveras-tu dans la virginité, la tempérance et la piété? » (Chasteté).

« Observeras-tu jusqu'à la mort l'obéissance au supérieur et à toute la communauté? » (Obéissance).

« Supporteras-tu tout genre d'affliction, les incommodités de la vie monastique pour le royaume des cieux? » (Pauvreté).

Suit une seconde catéchèse dans laquelle le supérieur explique et développe toutes les obligations qu'il est sur le point de contracter. Il lui demande enfin s'il est prêt à observer toutes ses promesses.

Le candidat répond affirmativement.

La profession est faite. L'higoumène dans une série de prières implore les grâces de Dieu et la confirmation par l'Esprit-Saint de l'acte accompli.

Au néo-profès, maintenant, de le manifester à l'extérieur d'une façon sensible et solennelle.

« Voici le Christ présent dans son invisible majesté,

dit le supérieur en indiquant de la main le livre des évangiles déposé sur un pupitre; montre à tes frères que tu reçois le petit (ou le grand) habit de plein gré. » Il lui commande alors de prendre en main les ciseaux qui ont été placés sur l'évangéliaire et de les lui consigner et ce, jusqu'à trois fois de suite.

Il lui dit chaque fois ces mots : « Tu prends ces ciseaux de la main du Christ. Considère bien celui à qui tu t'attaches, celui dont tu t'approches et celui à qui tu renonces. »

La troisième fois il garde les ciseaux et coupe quatre mèches de cheveux en forme de croix, en invoquant les personnes de la Sainte-Trinité. Puis il revêt le profès de tous les ornements de sa nouvelle parure invitant la communauté à réciter chaque fois le *Kyrie eleison.*

MOINE ATHONITE.
(MÉGALOSCHÈME)

Enfin, l'higoumène lui remet une croix dans la main

droite et un cierge allumé dans la gauche et lui rappelle ces conseils évangéliques : « Que chacun porte sa croix, etc. »; et « Faites en sorte que vos œuvres resplendissent comme la lumière aux yeux des hommes. »

Une prière finale conclut toute la fonction.

La communauté embrasse le nouveau frère, en faisant entendre une cantilène qui ramène la cérémonie à son concept premier. « L'enfant prodigue, ô mes frères, est revenu au foyer paternel ; embrassons-le, réjouissons-nous, tuons le veau gras et glorifions Dieu. »

Les graves scènes du sacrifice eucharistique se poursuivent alors comme à l'ordinaire, sans interruption. Le frère qui a reçu la grâce du petit habit doit rester à l'église pendant cinq jours continus (1) dans la contemplation et la prière, sans avoir la faculté de faire aucune lecture publique; il n'en sort que pour prendre ses repas.

Celui qui a vêtu l'habit angélique conserve le *koukoulion* (κουκούλιον) (2) pendant sept jours et ne le dépose qu'après avoir été l'objet de prières et de béné-

1. Actuellement on se contente de trois jours.

2. On nomme ainsi un grand voile qui couvre la tête et les épaules; il correspond assez exactement à l'ancienne forme du capuchon bénédictin.

dictions spéciales indiquées par l'euchologe de l'église grecque (1).

Alors aussi il prend la place qui lui revient parmi ses frères et participe comme tous les autres à la louange de Dieu.

1. On retrouve dans les traditions bénédictines les mêmes usages pour le port de la coule et du capuchon après la sainte profession. Le nombre de sept jours, prescrit par l'Eglise grecque, est un nombre consacré : pendant sept jours le néophyte garde l'aube baptismale; pendant sept jours, les époux conservent leurs couronnes nuptiales; pendant sept jours consécutifs on doit célébrer la liturgie dans l'église qui vient d'être consacrée, etc.

GROUPE DE MOINES PORTANT DES ICONES.

CHAPITRE V

L'ŒUVRE DE DIEU

I. — *De l'office divin en général.* — Les signaux. — Désignation et répartition des heures canoniques.
II. — *Cérémonial monastique.* — Lieux des offices. — Posture. — Inclinaisons. — Satisfactions. — Comment les diverses classes de moines prennent part à l'office.
III. — *Les éléments de l'office.* — Psaumes. — Cantiques. — Hymnologie. — Lectures. — Pardon.
IV. — *Les liturgies.* — Description générale de la messe. — Le rit des Présanctifiés.
V. — *Les saintes veilles monastiques.*

I

Nous étions arrivés au monastère de Koutloumousiou vers le soir. C'était le premier que nous visitions, et, tandis que nous attendions le café noir et l'immanquable glyko, assis sur les divans d'une des plus

belles pièces de l'ἀρχονταρίκιον, devant les fenêtres à croisillons par où nous arrivaient de larges bouffées d'air frais, tout à coup retentit un bruit qui donnait l'illusion de coups de marteau sur du bois. Les sons, d'abord détachés, s'accélérèrent petit à petit et finirent par un roulement continu. Dans la cour du monastère, nous vîmes un jeune moine portant dans la main gauche une longue pièce de bois, tandis que de la droite il la frappait avec un petit maillet. C'était l'ecclésiarque ou le sacristain qui, en faisant le tour du Catholicon, appelait ses frères au saint office. Avant de déposer son instrument, il frappa encore quelques coups détachés à différents endroits de la planche pour en produire des sons plus ou moins clairs. Ce signal, le premier des signaux, était la *simandre de bois*.

Quelle saveur antique n'avait-elle pas cette simandre, au milieu de ces constructions d'un autre âge, et parmi ces moines dont le costume, les habitudes, la manière de vivre, n'avaient sans doute pas changé depuis mille ans! Dans les actes du VIIe concile œcuménique, dans les écrits de Théodore de Studion, dans le rituel(τυπικόν) attribué à saint Sabas, on lit déjà les expressions : κρούειν, σαλπίζειν τὸ ξύλον. Une dizaine de minutes après, nouveau bruit, nouvel étonnement de notre part. Cette fois ce n'était plus sur du bois, mais sur du fer, que notre sacristain battait. « Τὸ σιδηροῦν κρούεται, la si-

mandre de fer se fait entendre », nous dit l'archontaris en reportant son plateau de friandises dans la cuisine. Cette simandre est faite d'une pièce de fer courbée en demi-cercle; elle reste suspendue dans l'exonarthex de l'église ou entre les colonnettes de la phiale. Son jeu est le même que celui de la simandre de bois, mais ses sons retentissent plus aigus et plus pénétrants. Le troisième signal, plus familier aux oreilles des européens, est une sonnerie de cloches. Ce mode de sonner pourtant n'est pas en usage chez nous, mais on le pratique parfois en Italie et en Orient : tandis que d'une façon sèche, mais continue, on frappe le battant d'une des cloches, les autres sont balancées suivant un rythme précipité.

De tous côtés l'on voit sortir des caloyers. Les uns descendent les escaliers de bois, d'autres viennent du dehors. Ils portent le kamilaukhion et un grand voile noir sur le chef. Il y en a de jeunes et de vieux. Les novices se font remarquer par leur désinvolture légère et souriante; ils n'ont pas encore la gravité de leurs anciens, vieillis dans la pénitence et la prière. L'higoumène est facilement reconnaissable aussi; il porte, comme signe distinctif de sa charge, une crosse de forme spéciale (*βακτηρία* ou *παρτερίσσα*) (1).

Entrons avec eux dans le temple, où ils adorent le

1. Voyez la figure de la page 151.

même Dieu que nous, où ils vénèrent la Vierge autant et plus que nous, où ils chantent les louanges de ces martyrs, de ces confesseurs, de ces vierges, de ces apôtres dont nous lisons les noms dans nos calendriers liturgiques.

L'office auquel nous allons assister est celui des Vêpres précédées de l'heure de None et suivies des Complies.

Je vais profiter de cette occasion pour noter quelques impressions recueillies au cours de nos pérégrinations dans l'Orient monastique, et communiquer ici quelques connaissances acquises par l'étude des richesses liturgiques de l'Eglise grecque, en les rapprochant de nos institutions monastiques.

Tel est mon but en donnant à ce chapitre le titre d'*Œuvre de Dieu*, emprunté à la règle du grand saint Benoît (1).

Sept fois le jour les moines orientaux, comme leurs confrères de l'Occident, se réunissent dans le temple de Dieu pour Lui offrir le tribut de leurs adorations.

Les heures canoniales, dans les deux églises, ont la même désignation, à l'exception des offices de la nuit et du soir.

Les religieux de l'Athos se lèvent un peu après

1. Regula S. Ben. c. XLIII, c. XLVII.

minuit et récitent le Nocturne, l'office de l'aurore, Prime, Tierce et Sexte, tout d'une traite, de sorte qu'avec la liturgie qui suit cette dernière heure, ils ne sont libres qu'à sept heures et demie ou huit heures.

Le nocturne, en grec μεσονυκτικόν, est un office de préparation à l'ὄρθρος lequel correspond plutôt à nos matines. Dans le rit latin ces deux offices n'en font plus qu'un seul, mais saint Benoît distingue encore fort bien dans sa Règle (1) les « *Vigiliae* » des « *Matutini* ». Quant aux *Laudes* ou Αἶνοι, elles constituent dans les deux rits une annexe à cet office. Séparables dans l'office latin, les *ainoi* grecs font au contraire corps avec toute la synaxe nocturne.

L'office du soir s'appelle ἀπόδειπνον, parce qu'on doit le réciter après le souper. Il correspond à nos Complies. Dans les monastères hagiorites, None, Vêpres et l'Apodeipnon se succèdent en dehors des jours de jeûne, ordinairement sans intervalle, et durent depuis deux heures et demie ou trois heures jusqu'à cinq heures ou cinq heures et demie.

Il y a une double forme de vêpres et d'apodeipnon : l'une plus courte que l'autre. La veille des grandes solennités de l'année, chaque fois qu'il y a la veillée liturgique dont je dirai un mot à la fin de ce chapitre,

1. C. VIII. c. XI-XIII.

l'on chante les petites vêpres à l'heure ordinaire, les grandes vêpres à huit heures et demie, au début de la grande fonction. Les grandes complies se récitent durant les cinq premiers jours de chaque semaine de carême et la veille de quelques grandes fêtes; sans quoi, l'on emploie la petite forme de cet office.

Les quatre petites heures du jour, durant les périodes de jeûne de Noël et des Apôtres (1), se dédoublent et l'on a les *mesoria* de Tierce, Sexte et None (*μεσώρια τῆς τρίτης, τῆς ἕκτης, καὶ τῆς ἐννάτης*). Trois fois l'an, aux vigiles de Noël et de l'Epiphanie et le vendredi-saint, de « petites » ces heures deviennent « grandes » (*αἱ μεγάλαι ὧραι*), parce qu'on y ajoute bon nombre de tropaires et de lectures. Durant le grand carême, Tierce et Sexte sont unies de façon à former un office unique, appelé pour ce motif *τριθέκτη*.

Voilà pour la composition de l'office canonique grec. Le livre liturgique qui contient ses parties immuables s'appelle *ὡρολόγιον* ou livre d'heures. On lui a parfois donné le nom de bréviaire, mais à tort, car les Grecs ne font pas usage d'un bréviaire à la façon des latins; ils ont un livre qui se rapproche du but et de la signification du bréviaire latin, connu sous le nom d'*Ἀνθολόγιον* ou florilège.

1. Voyez ch. VI, p. 212.

II

Les services divins s'accomplissent tous à l'église ou dans un oratoire. Les vêpres, l'office de l'aurore et la liturgie eucharistique se célèbrent dans l'église même et avec solennité, c'est-à-dire accompagnés de chant et d'encens, tandis que le mésonyktikon, et les autres heures canoniales se récitent dans le narthex, lieu réservé autrefois aux pénitents publics, maintenant aux moines qui en font profession volontaire.

On trouve des traces de pratiques analogues dans les traditions bénédictines, quant à la solennité de ces trois fonctions liturgiques. Saint Benoît lui-même, ne prescrit-il pas que l'office des vêpres soit chanté tous les jours (1), et à plusieurs reprises ne désigne-t-il pas celui du matin par les mots de *Matutinorum solemnitas* (2)?

Dans le catholicon on ne célèbre la liturgie que les dimanches et les fêtes de précepte. Tel est l'autel majeur de nos églises monastiques où l'on chante la messe conventuelle, autel appelé pour ce motif *autel conventuel*. Dans les monastères athonites, les jours ordinaires, après l'office du matin, les moines se séparent en petits groupes *(decaniae)*. Chaque phalange,

1. C. XVIII.
2. C. XII, c. XIII.

suivant un ordre indiqué, se rend dans une des nombreuses « paréglises », parsemées dans les bâtiments du monastère; là un prêtre célèbre la liturgie, mais précédée chaque fois par les trois premières petites heures.

Dans les scètes et les kellis, les offices se célèbrent aux mêmes heures et de la même façon, le sénieur ou le δικαιος qui est à leur tête préside le petit chœur ou bien il accomplit lui-même les fonctions du prêtre, s'il n'y en a pas parmi les membres.

Les solitaires et les moines qui ont un emploi les isolant du reste de la communauté sont obligés, en temps et lieu donnés, de satisfaire à l'œuvre de Dieu, comme tous les confrères.

En parlant, au chapitre troisième, de l'église monastique, j'ai déjà insinué les places occupées par les membres de la hiérarchie monastique. En commençant par les stalles les plus proches du « templon », on y rencontrera, disposés de chaque côté, les ecclésiarques, le prêtre et le diacre, qui, à des moments déterminés par le rituel, doivent entrer dans le sanctuaire, bref, tous ceux qui ont un office quelconque à remplir durant les fonctions. Viennent ensuite les lecteurs et les chantres qui occupent les premières places des chœurs formés par l'hémicycle des absides, puis, les autres

prêtres, les anciens, les épitropes, l'higoumène enfin, à côté du siège épiscopal. Les caloyers qui restent prennent place dans les stasidia établis dans les autres parties de l'église.

Sic stemus ad psallendum, dit saint Benoît au chapitre XIXe de sa Règle, indiquant par ces mots la station, comme posture normale et rituelle du moine durant les synaxes liturgiques. Au reste, certaines congrégations bénédictines, comme celles du Mont-Cassin et de la Suisse, ont conservé cette tradition, puisque leur rituel prescrit de ne pas s'asseoir même pendant la simple psalmodie. Du temps de saint Benoît, semble-t-il, l'on ne s'asseyait que pour les lectures et les répons qui faisaient corps avec elles, quitte à se lever au *Gloria Patri* par respect pour la Sainte-Trinité (1).

Les moines grecs observent avec grande rigueur cet ancien usage de l'Eglise. Eux aussi ne s'asseoient que durant les lectures. Mais que dire du respect qu'ils témoignent pour toutes les formules liturgiques où reviennent le nom et l'invocation de la Sainte-Trinité? Non seulement comme nous ils se redressent complètement et s'inclinent profondément, mais ils ajoutent chaque fois encore le signe de la croix. Et de même que nous avons l'usage d'incliner la tête, tandis que l'on prononce les noms de la Vierge, des saints

1. C. XI.

Patrons et du Saint dont on célèbre la fête, ainsi nos frères dans le monachisme oriental s'inclinent et se si-

MOINES ENTOURANT UNE PHIALE

gnent par respect et par vénération, chaque fois que reviennent ces noms bénis et, de plus, quand l'on prononce les mots *adorer*, *vénérer*, *supplier*, etc.

Puisque j'en suis à dire quelques mots du cérémonial monastique, je parlerai encore des « satisfactions ».

Prescrites par saint Benoît pour les moines qui arrivent trop tard à l'œuvre de Dieu ou qui y manquent en quelque façon, les « satisfactions » existent aussi dans les chœurs grecs. Ainsi, pour ne citer que deux exemples, le moine qui aura été surpris dormant est obligé, d'après le typikon de saint Sabas, de se rendre au milieu du chœur et d'y faire une prostration. Le canonarque, après avoir exécuté les chants, doit en faire autant (1).

Toutes ces règles sont établies en vue d'inspirer aux religieux le respect et l'amour qu'ils doivent porter à l'œuvre de Dieu. On sait le soin que saint Benoît réclame des chantres et des lecteurs pour remplir dignement leurs fonctions. Il veut que ces charges soient réservées à des moines capables et spécialement choisis à cet effet (2). Quand on a visité les monastères athonites, on ne s'étonne nullement de ces détails de la règle bénédictine; avec d'autres encore on les comprend mieux, parce qu'on les saisit dans leur cadre naturel.

1. Je rapprocherai de cet usage le rituel du Mont-Cassin prescrivant à tout moine qui aura lu ou chanté de se mettre à genoux au milieu du chœur.

2. C. XXXVIII, XLVII.

A l'époque du grand Législateur monastique de l'Occident, toutes les parties de l'office n'étaient pas également récitées ou chantées par tous les moines; beaucoup de ceux-ci n'étaient certainement pas capables de lire dans les « codices » de parchemin. Aussi bien, selon lui, ceux-là seuls doivent remplir l'office de lecteur et de chantre qui sont à même d'édifier ceux qui écoutent (1).

Il en est de même, de nos jours, sur la sainte Montagne. Chaque couvent possède un groupe désigné de lecteurs et de psaltes. Ceux-ci à tour de rôle doivent remplir leur office à l'église et à l'exclusion des autres religieux, car, les parties communes de l'office grec, distribuées il est vrai dans un ordre et dans une mesure différents du rit latin, sont malheureusement tombées en désuétude. Les moines instruits se contentent donc d'écouter les lectures et les chants, tous font les prostrations et les signes de croix, quand le rituel le réclame, ou même au gré de leur dévotion privée, unis de cette façon de cœur et de pensée à la voix de leurs confrères, de sorte que la prière reste toujours commune.

Quant aux illettrés, ils doivent compenser leur ignorance par un certain nombre d'invocations égrenées sur

1. Cantare aut legere non præsumant, nisi qui potest ipsum officium implere, ut ædificentur audientes. C. XLVII.

leur κομβοστχοίνιον (ou κομβολόγιον). On appelle ainsi une sorte de chapelet composé de cent grains que l'on tient de la main gauche, tandis qu'en l'égrenant des doigts de la main droite, on récite à chaque fois : *Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, ayez pitié de moi pauvre pécheur.* Il est prescrit de réciter pour chaque heure un nombre de chapelets proportionné à sa longueur; ce qui porte un total de quatre-vingt sept κομβοστχοίνια par jour.

Encore un coup, le monachisme oriental, à cet égard, peut donner la main au monachisme occidental qui depuis longtemps a établi une coutume analogue pour les frères convers (1).

III

Le moine grec est obligé de réciter en entier le psautier une fois par semaine. Pendant le grand carême cette obligation est doublée, sauf la semaine sainte où il doit être terminé en déans des trois premiers jours.

Tout en constatant la coutume des anciens moines de dire le psautier plus souvent, tout en inculquant à ses fils la récitation fréquente des psaumes durant le jeûne quadragésimal, saint Benoît a néanmoins posé

1. Voyez *Constitutions de la Congrégation de Beuron.* Declar. I. ad cap. LVII. Ed. Prag. 1899, p. 105.

le principe de ne réciter qu'une seule fois le psautier liturgique dans l'espace d'une semaine et ceci pendant toute l'année.

La répartition des cent cinquante psaumes dans les différentes heures canoniales lui est toute propre, mais il ne prétend pas l'imposer à ses successeurs.

Le premier psaume se récite le lundi à Prime, et tout est arrangé de façon à ce que jamais le même psaume ne fasse double emploi.

Dans le rit grec, le psautier commence le samedi à vêpres et il se poursuit tous les jours, en dehors du grand carême, à l'office de l'aurore et de vêpres (1).

Mais, à la différence de l'office latin, outre les divisions du psautier, chaque heure a ses psaumes propres, des psaumes adaptés au moment de la journée où ils se récitent, et dont l'institution, pour quelques-uns du moins, remonte aux premières règles monastiques (2).

C'est ainsi que nous avons six psaumes à l'office de l'aurore (ὄρθρος) nommés ψαλμοὶ ὀρθρινοί, quatre aux vêpres, ou ψαλμοὶ ἑσπερινοί, et l'on pourrait encore mul-

1. Le psautier grec est divisé en 20 sections nommées *kathismata*. Chaque kathisma se subdivise à son tour en 3 *stations* (στάσεις) de deux ou de trois psaumes chacun. Le psaume 118e à lui tout seul forme un kathisma complet.

2. Cf. Dom J. M. Besse. *Les Moines d'Orient antérieurs au conc. de Chalcédoine*. Paris, Oudin. C. XIV, p. 336 et suiv.

tiplier ces exemples. Le psaume 50e qui dans l'office bénédictin se récite tous les jours à Laudes revient dans quatre heures différentes de l'office grec. Le psaume 118e se récite en entier le samedi et le dimanche. Saint Benoît a préféré le diviser entre les petites heures du dimanche et du lundi. Les psaumes graduels se récitent tous les jours aux Vêpres du Carême, avant la liturgie des présanctifiés.

En voilà assez, semble-t-il, pour caractériser l'emploi des psaumes dans l'office grec.

Du temps de saint Benoît comme dans l'usage actuel de l'Eglise grecque, le psautier devait former un livre séparé auquel était annexée la série des cantiques scripturaires. Le grand Législateur emprunta ces derniers à l'usage liturgique de l'Eglise Romaine. En Orient, les cantiques sont au nombre de neuf à l'ὄρθρος : parmi ceux-ci on doit ranger le *Magnificat* et le *Benedictus* tirés du Nouveau Testament. A Vêpres on récite le *Nunc dimittis*.

Mais à part le cantique de Siméon et celui de la Vierge que l'on a laissés intacts, les autres, dans l'usage actuel, ne se récitent plus et on les remplace par une série d'hymnes nommées *canons* (κανόνες.)

Ce nom, d'après la plupart des liturgistes, provient des règles rythmiques, prosodiques ou autres (κανών,

règle) auxquelles ce système d'hymnographie est soumis. Le canon est un agencement de strophes poétiques divisées en neuf odes, précisément le nombre des cantiques scripturaires. Les strophes étaient destinées à être intercalées entre les derniers versets de chaque cantique, mais dans la suite on les a remplacés par des invocations.

Ce n'est pas seulement à Matines, mais dans toutes les heures et dans n'importe quelle cérémonie que l'on entend la mélodie suave des hymnes grecques. Le sujet est trop vaste et trop compliqué, partant trop aride, pour que je m'arrête à le développer.

Un autre élément de l'office canonial est constitué par les *lectures*. Les lectures dans le rit grec sont restées dans les Vêpres, la veille des grandes fêtes. On les retrouve aussi, nombreuses, dans l'office de l'aurore, et pendant le Carême durant les trois petites heures, mais on ne connaît pas la distinction entre leçons longues et brèves.

Elles sont empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament. La légende des saints est lue tous les jours à l'office du matin. On y lit une péricope de l'Evangile seulement le dimanche et les jours de fête.

Le dimanche, cette lecture donne lieu à une céré-

monie touchante à laquelle les fidèles de l'Orient sont très attachés.

Le prêtre lit le passage d'un des quatre évangélistes se rapportant toujours à la Résurrection du Christ. Il ne se tient pas, comme d'habitude, au milieu de la porte royale, mais du côté droit de l'autel, ayant le diacre en face de lui du côté opposé. L'un et l'autre symbolisent les anges qui annoncèrent la Résurrection du Sauveur, veillant aux côtés du tombeau ouvert représenté ici par l'autel. Une fois que la lecture est terminée, le prêtre portant le livre des saints Evangiles se tient à la porte du templon et tous les assistants vont baiser pieusement l'emblème du Sauveur qui décore la couverture. Nous avons vu, dans certaines églises, le peuple se presser par centaines pour accomplir cet acte de dévotion.

En fait de pratiques monastiques je dois, en terminant, faire mention du pardon liturgique qui a lieu deux fois le jour, une fois au nocturne, l'autre fois à complies. Dans certains de nos monastères, l'Abbé a l'habitude de réciter le premier le *Confiteor,* ainsi que la dernière formule de pardon après avoir reçu la confession de la communauté. Dans les laures orientales, même pratique. Le Supérieur, ou le Prêtre qui le remplace, fait une prostration vers la communauté et demande le pardon auquel tous les frères répondent :

« Que Dieu vous pardonne »! Puis, intervertissant les rôles, ils s'en vont deux à deux devant lui pour faire le même acte d'humilité.

Jusqu'à présent je n'ai rien dit du saint sacrifice de la Messe, de la synaxe liturgique par excellence, centre de toutes les autres, vers laquelle le moine doit se sentir attiré davantage. La majesté des cérémonies, le soin jaloux de conserver intactes ses formules, montrent que tel est bien le sentiment catholique de l'Eglise grecque et de ses moines.

IV

On fait usage de trois liturgies dans le rit grec : celles de saint Jean Chrysostome et de saint Basile, et celle des présanctifiés, attribuée selon quelques-uns à saint Grégoire-le-Grand. La première constitue la messe ordinaire, la seconde a lieu dix fois par an et le rit des présanctifiés est réservé au temps du grand Carême.

La liturgie grecque, dans ses grandes lignes, ressemble à la messe romaine et aux messes de tous les rits. Mais elle a gardé un caractère archaïque, disons plutôt traditionnel, que l'on ne trouve pas également partout.

Au début retentit le chant des psaumes entrecoupés

LE GRAND INTROÏT OU PROCESSION DES OBLATS.

d'oraisons litaniques, puis a lieu le petit introït (μικρὰ εἴσοδος) avec le livre des Evangiles. Toute l'assemblée se lève, s'incline et se signe pour lui témoigner son respect. Quand l'évêque pontifie, c'est ce moment qu'il choisit pour faire son entrée solennelle, lui, le représentant du Christ, à la suite du Verbe écrit.

Le Diacre tenant les Evangiles bien haut s'écrie : « Voici la Sagesse! Debout (Fidèles)! »

Après cette cérémonie on fait entendre le chant joyeux du Trisagion, que suivent les lectures. La péricope de l'Evangile, dans les églises séculières, se chante du haut de l'ambon; dans les monastères athonites où l'auditoire est plus compact, on dresse un pupitre au milieu des chœurs.

Dans l'Eglise primitive cette première partie de la liturgie fut instituée dans le but d'instruire les catéchumènes, qui n'avaient pas le droit d'assister au sacrifice de l'Eucharistie, et encore moins de s'y associer par la communion. Seuls les fidèles, les vrais initiés, à partir de ce moment pouvaient rester à l'église, tandis que les catéchumènes en étaient renvoyés. Cette cérémonie s'est maintenue dans les trois liturgies grecques.

Quelques instants se passent avant de porter solennellement le pain et le vin, la matière du sacrifice, de l'autel de la prothèse à l'autel majeur en passant au

milieu des rangs des fidèles (1). On prépare la voie à cette procession par l'encensement de tout le temple, tandis que sous le tambour des coupoles retentit l'hymne des Chérubins : « Nous qui, mystiquement, représentons les chérubins, et chantons à la Trinité vivifiante l'hymne trois fois sainte, déposons toute sollicitude mondaine, afin de recevoir le Roi de l'univers, escorté invisiblement des armées angéliques. *Alleluia.*»

C'est le moment où officiants et assistants se recommandent mutuellement aux prières les uns des autres : « Que notre Seigneur notre Dieu se souvienne de nous tous dans son royaume, disent les uns. » Et les autres en s'inclinant et en se signant répondent : « Oui, souvenez-vous de nous, ô Seigneur, dans votre royaume. »

Le voile du sanctuaire se referme ensuite sur les ministres pour ne s'ouvrir que lorsque le prêtre bénit l'assemblée. Après la récitation du *Credo,* le célébrant commence « l'anaphore », ou la préface, avec toutes les parties du canon. Aux paroles de la consécration, qui sont chantées, le peuple répond « *Amen* » et se prosterne ensuite plusieurs fois devant son Dieu présent sur les autels. A haute voix encore, le prêtre fait la commémoraison de la Sainte Vierge, et le Diacre, en-

1. Ce rit s'appelle le grand introït (*ἡ μεγάλη εἴσοδος*) pour le distinguer du petit.

censant l'autel, lit les diptyques des morts. Suivent d'autres oraisons, d'autres bénédictions sur le peuple en prières. Un membre du clergé lit le *Pater*, et quelques instants après le Diacre, imposant de nouveau le silence, exclame : « Attention ! » Et le Prêtre, dans le sanctuaire fermé aux regards profanes, lentement, respectueusement prend l'hostie, l'élève et s'écrie : « Τὰ ἅγια τοῖς ἁγίοις, *les choses Saintes aux Saints* », rappelant ainsi, au moment où lui-même et les fidèles doivent communier, l'obligation de recevoir Jésus-Christ avec la conscience pure et vierge de tout péché.

Le rit de la communion des ministres se fait encore comme aux premiers siècles de l'Eglise. Le diacre, la main droite croisée sur la gauche, reçoit dans la paume de la main une parcelle du corps très saint de notre Dieu ; puis, à la suite du célébrant, il va puiser au calice quelques gouttes du précieux sang. Après les ministres, c'est le tour des moines et des fidèles. Ils communient à la porte du sanctuaire sous les deux espèces, au moyen d'une cuiller de métal précieux.

La bénédiction avec le Saint Sacrement, des oraisons d'actions de grâces, le renvoi des fidèles mettent fin au sacrifice de la Messe.

Pendant le carême, pour raison de pénitence, on s'abstient, en dehors du samedi et du dimanche et de la fête de l'Annonciation, des cérémonies du sacrifice

mystique qui est une expression de la joie de l'Eglise. Celle-ci y a substitué un rit composé de prières, de lectures et d'œuvres de pénitence. On appelle ce rit la liturgie des présanctifiés, car les saintes espèces, dont les ministres et peut-être les fidèles vont communier, ont été consacrées au préalable.

La fonction débute par les vêpres ordinaires, durant lesquelles on récite, comme nous l'avons dit, les psaumes graduels. Les lectures de l'ancien Testament une fois terminées, on ajoute des cérémonies et des prières semblables à celles de la liturgie ordinaire, à l'exception du canon eucharistique entièrement supprimé.

Le grand introït est particulièrement touchant par la nature et l'éclat de ses cérémonies. Le Saint Sacrement est solennellement porté par le prêtre, précédé de lumières et d'encens. Le peuple entier en ce moment est prosterné la face contre terre et ne se relève que pour adorer Jésus-Christ en faisant plusieurs profondes métanies.

Dans le rit romain, la messe des présanctifiés n'a plus lieu que le Vendredi saint. L'Eglise grecque au contraire la prescrit tous les mercredis et les vendredis et chaque fois que l'un des cinq premiers jours de la semaine on veut célébrer plus solennellement la mémoire d'un saint. Dans les monastères elle a lieu de plus tous les lundis.

V

Jusqu'ici je me suis occupé de l'office canonique et des cérémonies qui accompagnent le sacrifice eucharistique ou qui en dérivent.

Je ne veux pas clore ce chapitre sans noter au moins une particularité de l'office divin qui s'est perpétuée dans les monastères dans toute sa rigueur et sa solennité d'autrefois. Je veux parler des saintes veilles auxquelles le langage liturgique de l'Eglise grecque a donné le nom générique d'ἀγρυπνία (sans sommeil), ou celui de πανηγυρίς, quand la cérémonie a lieu en l'honneur du Patron d'une église ou d'un monastère.

L' « agrypnie » a son pendant dans les vigiles du rit romain, dont il nous reste encore des traces profondes aux samedis qui précèdent les solennités de la Résurrection et de la Pentecôte.

Dans la Règle bénédictine où la discrétion de son saint auteur éclate à chaque page, on découvre aussi un vestige de la tradition dans le chapitre XIe : Saint Benoît y prescrit de consacrer plus de temps aux *Vigiliæ* du dimanche et des fêtes.

A l'Athos, le nombre des agrypnies du cycle liturgique dépend du régime disciplinaire de chacun des monastères. Dans les koinobia, on en compte cinquante par an, tandis qu'il n'y en a pas plus de trente dans

les autres. A Koutloumousiou, dont l'austérité est bien connue, l'higoumène nous a assurés que ses religieux étaient astreints en outre à cette fonction tous les samedis de l'année.

La durée en est de quatorze à seize heures.

Si la longueur de ce rit a de quoi épouvanter la dévotion moderne la plus éprouvée, il n'en est pas de même pour les habitants de l'Athos qui en considèrent l'exécution ponctuelle comme un des devoirs les plus sacrés de la vie monastique.

Voici, rapidement esquissée, la marche générale d'une agrypnie.

Les vêpres du jour ont lieu un peu plus tôt que de coutume ; l'apodeipnon se récite en particulier. Vers huit ou neuf heures du soir, parfois plus tôt, l'ecclésiarque fait entendre les signaux ordinaires et les frères se hâtent de prendre leurs places respectives dans le catholicon, où les lumières sont plus abondantes que les jours fériés. Le prêtre officiant, après avoir demandé la bénédiction de son supérieur, commence la cérémonie par un encensement solennel de tout le temple, puis il entonne une formule de bénédiction et l'higoumène récite la triple invitation à louer et à adorer Dieu. Après quoi les chantres exécutent un psaume introductoire.

Ce sont les grandes vêpres qui ont commencé.

Le premier kathisma du psautier, les quatre psaumes vespéraux, les tropaires qui en accompagnent les derniers versets, tout y est chanté. On comprend que l'office en sera considérablement allongé. Toute la nuit devra être consumée dans la prière et les louanges divines et il faut bien employer ce moyen.

Entre temps, l'higoumène, tenant un cierge en mains, fait le tour de l'église, du narthex, de l'exonarthex, parcourant chaque rangée des stasides, pour constater qu'aucun de ses moines n'est absent ou même endormi. Celui qui, cédant à cet acte de faiblesse, aura été surpris en flagant délit, doit se rendre au milieu du chœur et y faire satisfaction. Puis il doit prendre le κομποσχοίνιον, qui à cet effet est toujours suspendu en quelque endroit de l'église, et, tout en l'égrenant, circuler dans l'église, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un de ses confrères dans le même état. A celui-ci alors de subir la même pénitence et de s'acquitter de la même surveillance. Il en sera ainsi jusqu'à la fin de l'office.

Après le petit introït des vêpres, toute la communauté, précédée des officiants et de porte-flambeaux et au chant de tropaires spéciaux, se rend en procession dans le narthex. A cet endroit, le cellérier (κελλαρίτης) du monastère a préparé sur une petite table cinq pains et une certaine portion d'huile et de vin.

Ces provisions de bouche vont être distribuées aux frères pour mieux soutenir les fatigues de la longue veillée. Mais cet acte matériel lui-même doit être sanctifié et il fait partie intégrante de toute la fonction. Après la récitation de plusieurs prières, après la répétition du *Kyrie eleison* pour implorer la miséricorde de Dieu, le prêtre bénit solennellement les pains, le vin et l'huile (1).

On fait encore une lecture tirée du Nouveau Testament; mais à partir de ce moment, notent les rubriques de l'office agrypnique, il n'est plus permis de boire fût-ce même un peu d'eau pour ne pas rompre le jeûne prescrit pour la sainte communion.

Dès que l'on est rentré au chœur, le proestos lit les psaumes qui constituent l'hexapsalme, et le célébrant, après avoir encensé de nouveau toute l'assemblée récite plusieurs prières à voix basse devant l'autel et devant les saintes portes. L'office de l'aurore se déroule comme à l'ordinaire, avec cette différence que les lectures y sont plus nombreuses et plus longues. A

1. Dans les églises séculières, où la veillée des grandes fêtes n'existe plus dans sa forme intégrale, cette bénédiction, connue sous le nom d'*ἀρτοκλασία*, a néanmoins toujours lieu. Les fidèles — et la doctrine de l'Eglise sur les sacramentaux approuve cette manière de voir — considèrent ce pain comme muni d'une bénédiction spéciale, comme un préservatif contre les maux de toute sorte : *ἐστὶν ἀλεξιτήριος παντοίων κακῶν, εἰ μετὰ πίστεως λαμβάνοιτο*, dit le Typikon de Saint-Sabas. Ed. Venise 1685, *σελ.έ*.

la fin de cet office, l'on se rend de nouveau en procession dans le narthex et l'on récite les mêmes prières qu'au début de la veillée. Les rubriques prescrivent que l'apolysis, ou formule de renvoi, coïncide avec le lever du soleil. Il ne restera plus alors qu'à réciter les trois petites heures et l'on commencera sans tarder la liturgie solennelle des grands jours de fête.

Il est huit ou neuf heures, parfois plus tard, quand les caloyers sortent de l'église. Le visage pâle, les traits défaits, ils vont au réfectoire. Alors les réjouissances particulières à la fête apportent quelques adoucissements aux privations quotidiennes.

On recommande, dans les constitutions monastiques, de faire entendre ces jours-là, plus tard que de coutume, les simandres qui appelleront de nouveau les frères à l'office de Vêpres.

GROUPE D'ASCÈTES.

CHAPITRE VI

CULTE ET PÉNITENCE MONASTIQUES

I. — *L'année liturgique.* — Ses trois grandes périodes. — Héortologie : division, objet, particularités des fêtes dans l'Église grecque.

II. — *Pénitence.* — Lois du jeûne et de l'abstinence. — Les quatre Carêmes. — Périodes de réjouissances. — Les « métanies ». — Exercices spéciaux du Carême.
III. — *Dévotions.* — Le Saint-Sacrement. — La Sainte-Croix. — La Mère de Dieu. — Saint Benoît. — Eaux bénites. — « Antidoron ». — « Colybes ». — Culte des morts.

I

La vie du moine est une vie de prière et de pénitence.

Tel est le concept qu'à bon droit les religieux de l'Athos se font de la vie monastique, le principe suivant lequel ils dirigent tous leurs actes. L'ordre du jour du monastère, les exercices commandés par la règle, les actions de chaque individu doivent donc être empreints de cet esprit de recueillement et de componction.

C'est pourquoi, après avoir considéré l'œuvre de Dieu, il ne sera pas inutile de prendre connaissance des exercices du culte et de la pénitence pratiqués par les hagiorites, et, en étendant un peu ce cercle d'observations, de décrire en même temps, dans ses grandes lignes, la vie liturgique de l'Eglise grecque. En Orient comme en Occident, en effet, les monastères ont exercé une grande et bienfaisante influence sur la formation et la fixation de ses traits principaux.

L'année liturgique commence au 1er septembre : c'était la date de l'indicte de Constantinople.

Pâques, le centre du cycle des fêtes mobiles, s'appelle la fête dominante de toutes les fêtes, le premier et le principal de tous les jours, etc. (1).

On peut s'en servir aussi comme point de départ de la division de l'année ecclésiastique.

Il y faut distinguer en effet trois grandes périodes.

La première s'étend depuis la Résurrection de Notre-Seigneur jusqu'à la *déposition* (2) de la fête de la Pentecôte, c'est-à-dire jusqu'au premier dimanche après cette solennité, désigné sous le nom de dimanche de tous les Saints (Κυριακὴ πάντων τῶν Ἁγίων). Cette période comprend trois subdivisions indiquées par l'ordre même des mystères que l'on y célèbre : le temps pascal proprement dit, c'est-à-dire la célébration de la Résurrection de Notre-Seigneur, terminant au mercredi avant l'Ascension, jour où l'on *dépose* la fête de Pâques; ensuite deux courts laps de temps consa-

1. Ἡ ἑορτὴ πασῶν τῶν ἑορτῶν ἀκρόπολις, ἡ λαμπροφόρος ἡμέρα, ἡ κυριακὴ καὶ πρώτη τῶν ἡμερῶν.

2. Déposition, en grec ἀπόδοσις, est le mot liturgique pour désigner le terme fixé à la célébration d'un mystère ou d'une fête. Il correspondrait au jour de l'octave du rit romain, avec cette différence que l'apodose grecque peut avoir lieu deux, huit, dix jours et même davantage après la fête. Ce jour-là, on répète ordinairement tout l'office de la fête, comme c'est le cas d'ailleurs dans l'Eglise romaine.

sacrés l'un à l'Ascension, l'autre à la Pentecôte. De cette façon l'Eglise met fin à un premier cycle de cinquante jours. Toute la partie propre de l'office est contenue dans un livre spécial appelé pour ce motif *Pentecostaire* (Πεντηκοστάριον).

La seconde période est plus longue : elle s'étend du dimanche de la Toussaint jusqu'au dixième dimanche avant Pâques. Durant ce temps, l'Eglise grecque n'emploie pas de propre du temps, mais seulement un commun du temps qui dure environ jusqu'au dimanche des Rameaux. Ce commun a une physionomie toute particulière, étant divisé en huit dimanches correspondant chacun à l'un des huit tons de la musique ecclésiastique grecque. Quand l'on a fini une huitaine, on en recommence aussitôt une autre. Le livre qui contient les pièces liturgiques de ces huit dimanches s'appelle ὀκτώηχος *(octoechos)*, et on en attribue la rédaction à saint Jean Damascène. Après lui, d'autres hymnographes ajoutèrent des compositions pour tous les jours de la semaine, également distribuées selon les huit tons. On obtient de cette façon le codex liturgique connu sous le nom de *Paraklétikè* (Παρακλητική). Le second dimanche avant la fête de Noël jusqu'au dimanche faisant suite à l'Epiphanie constitue la seule diversion à ce temps qui coule sans cela avec une parfaite uniformité.

Le dimanche de l'année est tout entier consacré au mystère de la Résurrection. Les formules hymnologiques redisent à chaque instant la gloire du divin Ressuscité, de sorte que l'on croirait refaire la fête de Pâques et l'on a eu raison d'appeler le dimanche grec une petite pâque.

Dix semaines servent de préparation à cette grande fête. Trois d'entre elles sont comme une introduction au jeûne quadragésimal, les sept autres y sont comprises. Le propre de ce temps est contenu lui aussi dans un livre particulier, le Triodion (Τριῴδιον), ainsi appelé, parce que les odes des canons dont il a été question plus haut (1), ne sont plus au nombre de neuf, mais de trois seulement.

La caractéristique de ces dimanches est qu'il est fait chaque fois mention dans l'office de quelque parabole ou de quelque grande vérité de la foi, de nature à exciter dans l'âme des sentiments de componction et de pénitence, ou qu'on y célèbre la mémoire de saints qui se sont distingués par leur austérité. Nous avons par exemple le dimanche du publicain et du pharisien, de l'enfant prodigue et du jugement dernier. Le samedi qui précède la période des grands jeûnes on commémore tous les moines solitaires et ascètes de l'Église; huit jours après, c'est le souve-

1. Page 188.

nir de saint Théodore auquel on attribue l'institution des colybes dont je dirai un mot plus loin. Le premier dimanche de Carême est consacré à la mémoire d'Aaron et de Moïse; plus tard, on y a ajouté la fête de la restauration du culte des images. Le troisième dimanche ainsi que plusieurs jours de la semaine suivante sont voués à l'adoration de la Croix. Si nous continuons encore, nous rencontrons la commémoration du grand ascète saint Jean Climaque. Le jeudi suivant l'Eglise oblige les fidèles et surtout ses moines à accomplir un long office de pénitence. C'est un long canon composé par saint André de Crète. Il se compose de tropaires que l'on intercale entre chaque verset du psaume 118e et la rubrique prescrit de les réciter lentement avec « sentiment de componction », en faisant à chaque strophe une prostration jusqu'à terre. Finalement, avant le dimanche des Rameaux, on met sous les yeux l'exemple de sainte Marie l'Egyptienne.

Si j'ai insisté sur cette période de l'année ecclésiastique, c'est pour en démontrer le cachet monastique, pour prouver ce que je disais au début de ce chapitre : que les monastères ont eu une grande influence sur la composition et la formation de l'année liturgique.

On peut diviser les fêtes du calendrier grec en trois catégories principales.

D'abord, douze solennités qui ont rapport avec les

VIEILLE ICONE DE VATOPÉDI.

mystères de la vie de Jésus-Christ et de sa sainte

Mère. Parmi celles-ci on compte le dimanche des Rameaux, le jour commémoratif de la résurrection de Lazare, la Transfiguration, l'Exaltation de la Sainte Croix, la Présentation de la Vierge au temple, etc. Quatre fêtes d'un rang un peu inférieur sont appelées ἀδωδέκατα ; ce sont la Circoncision, la Nativité de saint Jean-Baptiste, les Apôtres Pierre et Paul, la Décollation de saint Jean-Baptiste. Les autres fêtes de précepte, pour lesquelles l'on a établi certaines particularités liturgiques dans l'office, font partie de la seconde division. Enfin restent les fêtes quotidiennes.

En ce qui concerne l'objet de ces fêtes, les Grecs solennisent non seulement les saints et les mystères de la Rédemption, mais encore des événements de l'histoire intéressant le culte et la discipline, des faits miraculeux et extraordinaires : par exemple, la commémoraison des principaux conciles œcuméniques, l'anniversaire de quelque grand cataclysme auquel une ville ou un monastère ont échappé : tremblement de terre, incendie, incursion de barbares, etc. Souvent des fonctions extraordinaires, au Mont-Athos, ont lieu en l'honneur d'une icone miraculeuse vénérée dans un monastère ou même dans le « kyriakon » des scètes.

Les appellations que l'on donne aux Saints sont particulièrement touchantes. Je n'en citerai que quelques-unes. Le titre d'*Apôtres* (Ἀπόστολοι) est appliqué

non seulement aux douze que se choisit Jésus-Christ, mais encore aux évangélistes et aux soixante-douze disciples. *Egaux aux Apôtres* (ἰσαπόστολοι) sont les Saints qui portèrent la lumière de l'Evangile dans une contrée, ou, s'il s'agit de souverains, dans leur royaume, tels seraient saint Constantin et sainte Hélène. Les martyrs sont divisés en plusieurs classes : il y a les μεγαλομάρτυρες pour désigner les plus célèbres ; les évêques, les prêtres et les diacres sont appelés ἱερομάρτυρες ; les ascètes et les moines ὁσιομάρτυρες. Rentrent dans la catégorie des confesseurs, ou ὁμολογηταί, ceux qui ont combattu pour la vraie foi, par leurs écrits ou par leur parole, mieux encore en affrontant une mort violente ou l'exil. Je me hâte de parler des moines et des ascètes. On les désigne ordinairement, surtout s'ils ont formé des disciples autour d'eux et s'ils ont écrit une règle, par cet appellatif : Notre bienheureux Père, Ὁ ἐν ὁσίοις Πατὴρ ἡμῶν... On ajoute alors leur qualité : d'ascète (ασκητής), d'anachorète (ἀναχορητής), de cénobiarque (κοινοβιάρχης), de stylite (στυλίτης), etc. Les saints qui ont joui de la vision de Dieu ici-bas ont le surnom de θεόπτης (1).

1. Si l'on voulait donner par exemple à saint Benoît tous les titres qui lui reviendraient selon le langage héortologique de l'Eglise grecque, il faudrait dire : Notre Bienheureux Père Benoît, cénobiarque et théopte : Ὁ ἐν ὁσίοις Πατὴρ ἡμῶν Βενέδικτος, ὁ κοινοβιάρχης καὶ θεόπτης.

Une autre particularité que j'aime à relever, parce qu'une tradition analogue s'est maintenue dans le calendrier de l'Eglise latine, est le rapprochement que l'on établit entre le mystère ou le saint dont la mémoire est célébrée et les personnages qui y ont eu quelque part (1). Le jour qui suit la Nativité de Marie, on célèbre la fête des saints Anne et Joachim; après Noël, de la Sainte Vierge et de saint Joseph; après l'Epiphanie, de saint Jean-Baptiste; après l'Annonciation, de saint Gabriel, etc.

Le calendrier de l'Eglise grecque ne compte pas ou peu de fêtes récentes. Il ne comporte que les noms des Justes de l'Ancien Testament, des Apôtres, des grands Martyrs, des Docteurs et Thaumaturges célèbres, des ascètes et des moines. Cette simplicité, je dirais presque cet archaïsme, fait songer une fois de plus à la règle de saint Benoît.

II

Nous avons déjà noté que l'austérité est très grande durant les jours de jeûne et d'abstinence.

1. L'analogie dans le rit latin à laquelle je fais allusion se retrouve par exemple aux fêtes de Saint-Etienne et des Saints Pierre et Paul, où parfois l'on fait respectivement commémoraison de tous les martyrs et de tous les apôtres. A la fête des Epousailles, dont l'institution est plus récente, l'on a ajouté avec raison la mémoire de Saint Joseph.

En voici les lois principales.

Le jeûne et l'abstinence sont deux choses distinctes. Quand il y a jeûne, dans l'Eglise grecque, il y a toujours abstinence, mais non vice-versa. Le jeûne a pour conséquence la « monophagie » ou l'unicité de repas (μονοφαγία). L'abstinence a des degrés divers. En soi, elle oblige à ne manger que des légumes secs et à ne boire que de l'eau claire; c'est la « xérophagie » (ξηροφαγία). Durant les jours de xérophagie, comme par exemple durant le grand Carême, non seulement les laitages, mais le poisson, l'huile et le vin sont exclus. Aux jours de fête néanmoins et selon le degré de leur solennité, il y a dispense d'huile et de vin, et même de poisson, comme le jour de l'Annonciation, s'il tombe durant le Carême, et le dimanche des Rameaux (1).

Dans l'Eglise grecque on compte quatre grandes périodes de jeûne. La première, de quarante jours, correspond au temps de pénitence de l'Avent, et s'étend du 15 novembre au 25 décembre. Selon l'ordre chronologique viennent ensuite le grand carême qui commence le lundi de la septième semaine avant Pâques, le carême des saints Apôtres Pierre et Paul (du 1er au 29 juin) et celui de la Dormition de la Sainte Vierge (du 1er au 15 août). Il y a en outre quelques autres

1. Aux jours voulus cette dispense est ainsi indiquée dans les horologes : κατάλυσις οἴνου, ἐλαίου, κατάλυσις ἰχθύος, etc.

jours où le jeûne et l'abstinence sont également prescrits. Pendant toute l'année, les fidèles doivent observer l'abstinence le mercredi et le vendredi ; les moines y ajoutent encore le lundi. Au Mont-Athos, ils ne font ces jours-là, au moins dans les koinobia, qu'un seul repas par jour ; mais l'usage du poisson leur est permis, sauf aux mégaloschèmes et aux solitaires, lesquels, étant tenus en vertu de leur profession à une vie plus rigoureuse, doivent observer la xérophagie. Les moines idiorrhythmes, en ce point comme en d'autres, sont plus relâchés. La qualité de la nourriture y est souvent réglée par l'higoumène d'accord avec le typikarès (1), à moins que les lois ecclésiastiques ne s'opposent à des mitigations. Pendant les trois premiers jours de la première semaine du grand Carême et durant les trois derniers jours de la semaine sainte, on s'abstient de toute nourriture.

Les dimanches et les samedis (à l'exception du samedi saint) sont exclus du jeûne ; on y observe seulement l'abstinence quand ils tombent dans une période de pénitence. C'est là une loi générale basée sur la solennité de ces deux jours.

Le samedi, en effet, chez les Grecs, est considéré comme une annexe du dimanche et participe, par conséquent, à ses privilèges. Durant le grand Carême on

1. Smyrnakès, p. 347.

peut célébrer ce jour-là la liturgie ordinaire; souvent même l'on y remet la célébration de certaines solennités.

Si certaines époques de l'année sont sujettes à une rigueur aussi grande, d'autres au contraire en sont exemptes. C'est ainsi qu'en signe de réjouissance, on peut parfois, pendant toute une semaine et même plus, faire usage tous les jours de n'importe quelle qualité de nourriture (1).

Outre ces austérités relatives à la nourriture, l'ascèse orientale prescrit un autre genre de pénitence, moins connu de nos jours aux moines occidentaux, mais en usage dans les monastères primitifs. Il consiste en des prostrations répétées soit dans le silence de la cellule, soit dans quelque endroit écarté. Plusieurs fois nous avons surpris nos hagiorites s'acquittant consciencieusement de cet exercice ascétique qu'ils considèrent comme un des devoirs les plus stricts de la vie qu'ils ont embrassée.

En temps ordinaire, un bon moine doit faire 1.200 métanies par jour, s'il est mégaloschème; la moitié moins, s'il est stavrophore; le rasophore se prosterne

1. Ceci a lieu pendant les jours qui séparent Noël de l'Epiphanie, les semaines qui suivent Pâques et Pentecôte et toute la semaine qui précède le grand carême.

trois cents fois par jour et, cent fois seulement, le novice.

Aux époques de jeûne, les métanies ont lieu d'une fa-

LA « SYNAXE » DES SAINTS ANGES.

çon presque officielle, étant prescrites par les rubriques mêmes. Pendant le grand Carême, leur nombre doit croître encore : c'est une des pénitences imposées par l'Eglise auxquelles le moine et le fidèle même doivent

s'astreindre. Au caloyer il est alors défendu de sortir du monastère, et, quand il a vaqué aux différents emplois de la maison, il faut qu'il prie ou qu'il fasse des lectures pieuses.

Ne sont-ce pas les mêmes exercices prescrits par la Règle Bénédictine, au chapitre XLIXe, sur l'observance du Carême?

III

On a cru parfois que dans l'Eglise grecque la dévotion à la Sainte Eucharistie était négligée ou tout au moins qu'elle tenait le second rang dans la piété des fidèles.

Qu'on se détrompe.

Certes, le culte de la Sainte Eucharistie n'y a pas pris les développements que l'on aime et que l'on admire dans l'Eglise occidentale; il n'est donc pas entouré des mêmes manifestations, des mêmes formes extérieures. Ce qui en fait le signe distinctif, à la fois, et explique cet état des choses, c'est, d'un côté, l'attachement inviolable des Grecs aux vieilles traditions, de l'autre, un sentiment de respect souverain témoigné à la présence réelle de Jésus-Christ sous les saintes espèces, une sorte de crainte révérentielle dont on accompagne tous les actes, toutes les pratiques, tous les objets concernant le culte eucharistique.

Aussi bien ne rencontre-t-on pas chez eux l'exposition ou la bénédiction du Saint-Sacrement, pratiques si familières aux chrétientés occidentales, mais qu'ils estiment abusives, en ce sens qu'elles sont séparées du grand acte du sacrifice. D'autre part ils n'épargneront pour celui-ci aucune pompe, aucune richesse. J'ai déjà observé que le sanctuaire, l'autel majeur, l' « artophore » ou tabernacle, les vases sacrés, tout est l'objet d'une sollicitude particulière. Les moines de l'Athos nous montraient aussi avec emphase la « lumière inextinguible » (ἀκοιμητὸν φῶς) qui doit brûler incessamment dans le vèma.

Pendant la liturgie, on bénit l'assemblée profondément inclinée en tenant le calice contenant encore les saintes espèces. Le rit des présanctifiés lui-même est tout entier réservé à l'adoration de la Sainte Eucharistie.

Que dire de l'exercice de la sainte Communion?

Les moines — et souvent les fidèles — s'y préparent par un jeûne de trois ou quatre jours et par la confession de leurs fautes. Il existe dans le rit grec tout un office de préparation et d'action de grâces à la communion. On en récite une partie le soir, à l'office de Complies, le reste au matin même.

Selon l'usage actuel des monastères et des scètes fervents, les religieux se rendent participants des saints

Mystères (c'est l'expression consacrée) tous les quinze jours et même tous les samedis, pendant la période du grand Carême.

Après le Saint-Sacrement, il faut noter la grande dévotion monastique à la Sainte Croix, dévotion également traditionnelle dans les monastères bénédictins. Au Mont-Athos, elle est plus grande encore à cause des précieuses reliques que la plupart des couvents en ont conservées. Deux fois par an a lieu la cérémonie de l'adoration de la Croix : une première fois durant le grand Carême, ensuite au 14 septembre. Ce jour, consacré à l'Exaltation de la Croix, jour de jeûne et de pénitence, voit, à l'office de l'aurore, une cérémonie toute spéciale accompagnée de supplications et de prostrations répétées.

On ne saurait assez admirer la piété de l'Eglise grecque envers la Mère de Dieu. Ils l'appellent la Toute-Sainte, la Toute-Immaculée, et lui donnent mille autres dénominations encore dont la simple énumération emplirait des pages entières. Son icone se retrouve partout : à l'Eglise, au réfectoire, dans les cellules, même dans les chambres des particuliers et dans les salons des grands. Dans le cycle liturgique les fêtes qui regardent sa personne comptent parmi les plus grandes.

Les hymnes ecclésiastiques, les discours des Pères, les écrits sur les différents mystères de sa vie, contiennent toutes les données de la doctrine catholique sur Marie, non pas avec les développements qu'elle a reçus aujourd'hui, mais en germe et implicitement.

A chaque instant dans l'office l'on rencontre un tropaire appelé Θεοτοκίον, destiné à exalter ses privilèges et à louer ses vertus. Le mercredi et le vendredi, les sentiments de dévotion expriment sa douleur ou notre compassion à ses souffrances pour nous (Σταυροθεοτοκίον). Les bardes sacrés de Marie ont été nombreux dans l'Eglise grecque : tels, pour ne citer que les principaux, saint Romain, saint André de Crète, saint Joseph l'Hymnographe, saint Jean Damascène.

Des poèmes entiers ont été composés en son honneur. Je ne mentionnerai que l'*Hymne Acathiste* qui a même donné lieu à tout un office le cinquième samedi de Carême. Cet office, comme j'ai eu l'occasion de le montrer ailleurs (1), représente chez les Orientaux nos litanies de Lorette et du Rosaire. Les vingt-quatre strophes, souvent retracées sur les parois du narthex des églises monastiques, contiennent même des louanges plus nombreuses, des invocations plus variées que la première de ces dévotions occidentales, tandis que les mystères de notre foi, accompagnés de réflexions

1. L'Inno Acatisto. *Bessarione*. Rome. IX. Vol. p. 223 et suiv.

et de sentiments pieux et moraux, y sont rappelés à l'esprit des fidèles avec plus d'insistance peut-être que dans les quinze mystères du rosaire. Il n'est pas de fidèle qui n'en sache réciter quelques strophes par cœur, pas de moine qui n'aime à les répéter le soir, surtout la veille d'une communion.

La ceinture de la Vierge est l'objet d'une dévotion toute spéciale de la part des moines de l'Athos. On conserve cette relique dans le catholicon de la Grande-Laure. Nous avons pu l'admirer à loisir dans son magnifique reliquaire byzantin. Elle a donné lieu à une fête spéciale marquée au 2 juillet dans le calendrier grec.

Chaque monastère possède encore sa παναγία particulière, parfois même plusieurs.

Ce sont des icones venues miraculeusement à l'Athos, raconte-t-on, ou sauvées par prodige des incendies, des sacs, des tremblements de terre et d'autres catastrophes dont la sainte montagne fut témoin.

Chacune d'elles a sa légende particulière, dont les traits naïfs, recueillis de la bouche même des caloyers, formeraient tout un ouvrage (1).

Voici, par exemple, la Vierge surnommée ἡ Παραμυθία, qu'on vénère dans le monastère de Vatopédi. Un matin, après l'office, tandis que l'Higoumène priait

1. On trouvera de bonnes indications dans K. P. Paraskevopoulos. Ἀνωτέρα Ἐπισκίασις ἐπὶ τοῦ Ἄθω. Athènes, 1899.

seul devant elle, il entendit tout à coup la Vierge l'avertir de ne pas ouvrir les portes du monastère; car

ΠΑΝΑΓΙΑ Η ΟΔΗΓΗΤΡΙΑ
LA VIERGE CONDUCTRICE

des pirates, cachés derrière les murs, épiaient ce moment pour faire irruption dans la Laure. Son divin Fils a le visage courroucé et sévère, de sa petite main il

avait fermé la bouche de sa mère, parce qu'il trouvait que la conduite des moines méritait cette visite des barbares. Marie, dans sa bonté pour eux, écarte la main de ses lèvres pour se faire entendre de l'Abbé.

Au monastère d'Iviron, dans un petit oratoire près de l'entrée, on conserve l'image d'une Madone appelée la Portière, ἡ Πορταίτισσα. Elle demanda cette place pour se constituer gardienne du monastère.

Voici enfin la Vierge conductrice, ἡ Ὁδηγήτρια du catholicon de Xénophon, dont la dévotion est fort répandue dans l'Orient grec et dans l'Italie méridionale.

Mais il est impossible de citer toutes les icones miraculeuses de l'Athos.

Saint Benoît n'y est pas ignoré non plus.

Dans le calendrier liturgique de l'Eglise grecque son nom revient deux fois. La première fois collectivement avec tous les saints ascètes et moines, le samedi de la huitième semaine avant Pâques (avant la Quinquagésime des Latins); puis, le 14 mars, date fixe de sa fête. Les livres liturgiques contiennent un office propre de ce saint, dont la pièce principale, le canon des Matines, a été composée par l'hymnographe Joseph. Cette hymne est remplie des sentiments de la plus tendre piété. A Matines également on lit sa vie résumée

d'après les dialogues de saint Grégoire, traduits autrefois par le Pape saint Zacharie.

Son image est exposée sur le proskynétaire le jour de sa fête. Nous en avons vu un exemplaire remarquable dans la Grande-Laure et, si mes souvenirs sont fidèles, le grand Patriarche des moines d'Occident figurait aussi sur les parois d'un catholicon. En iconographie byzantine, on représente le saint Abbé revêtu des habits de mégaloschème avec le coucoulion ou ancien capuchon grec sur la tête. Dans la main droite il porte une croix, comme l'image reproduite deux pages plus loin, ou encore le bâton de l'higoumène en forme de *tau ;* dans la gauche il tient un livre, ou un parchemin déroulé où on lit quelque sentence tirée de sa règle.

La grande phiale qui, comme nous l'avons dit, ne manque jamais dans les constructions monastiques de l'Athos, sert surtout à l'occasion de la bénédiction solennelle des eaux le jour ou la veille de l'Epiphanie.

Mais ce n'est pas l'unique fois que les eaux sont bénites. Les religieux voient au début de chaque mois se dérouler une cérémonie analogue, mais plus courte, dans le narthex de leur église, où l'on dépose sur un trépied une grande cuve liturgique remplie d'eau.

On fait de cette eau un double usage : on en asperge les murs et les différentes pièces du monastère, tandis qu'une autre partie est conservée dans l'église. A la

fin de la liturgie, les moines en boivent quelques gorgées, après avoir reçu l'*antidoron*.

Mais qu'appelle-t-on antidoron?

Après que le Prêtre, à l'autel de la prothèse, a détaché les parcelles destinées à être consacrées, on coupe en morceaux le pain qui reste (1). Ces morceaux s'appellent l'antidoron (ἀντίδωρον). Ils sont bénits durant la liturgie ordinaire après la commémoraison de la Vierge, au *Pater* dans celle des Présanctifiés. Grâce à cette bénédiction qui l'élève au rang d'un sacramentel, l'antidoron acquiert une vertu particulière, dans laquelle les fidèles de rit grec ont une très grande confiance.

On appelle *antidoron* ce morceau de pain, soit parce qu'il est distribué seulement à ceux qui n'ont pas communié au sacrement (ἀντί, δῶρον), soit parce que le prêtre, — comme c'est encore l'usage dans certaines contrées, — en signe de gratitude, en envoie quelques morceaux à la famille ou à la personne qui a fourni le pain de messe.

Dans l'Eglise latine, on connaît l'antidoron sous le nom d'*eulogie* qui, elle aussi, pouvait être envoyée de l'un à l'autre en signe de parenté et de communion spirituelle. A en voir l'usage si enraciné dans les habitudes de l'Eglise grecque on comprend pourquoi saint

1. On sait que les Grecs n'emploient pas le pain azyme pour le sacrifice eucharistique, mais qu'ils font usage de pain fermenté.

Benoît défend à ses fils d'accepter l'eulogie sans la permission du supérieur (1).

Ο ΕΝ ΟΣΙΟΙΣ ΠΑΤΗΡ ΗΜΩΝ ΒΕΝΕΔΙΚΤΟΣ Ο ΚΟΙΝΟΒΙΑΡΧΗΣ
NOTRE BIENHEUREUX PÈRE SAINT BENOÎT LE CÉNOBIARQUE.

Les fidèles et les moines, pour la recevoir, s'approchent du prêtre en tenant la main droite croisée sur la

1. Chap. LIX de la Règle de saint Benoît.

main gauche. Cette attitude qui autrefois était commune à tous ceux qui participaient aux saints mystères, n'est plus observée maintenant que par les diacres quand ils reçoivent la sainte eucharistie des mains du prêtre.

De même que l'antidoron rappelle l'espèce eucharistique du pain, ainsi l'eau bénite rappelle celle du vin, raison pour laquelle l'un accompagne l'autre, comme je l'ai noté plus haut.

La bénédiction de l'antidoron me remet en mémoire la bénédiction liturgique des colybes, à laquelle nous avons assisté plusieurs fois à l'Athos.

On appelle ainsi une sorte de gâteau liturgique composé de grains de froment bouillis mélangés avec de la farine roussie et des herbes odoriférantes, saupoudré à la surface de sucre et garni de dragées et de raisins secs. On veut ainsi symboliser le corps humain qui, avant de ressusciter à une vie meilleure, doit être dissous comme le froment sous l'effet de la cuisson. Le sucre et les friandises figurent les vertus des saints ou des défunts, car on bénit les colybes en mémoire des uns et des autres.

A la fin de la liturgie le prêtre et le diacre, sortant du sanctuaire, vont se placer devant le proskynétaire ou l'icone du saint en l'honneur duquel les colybes

ont été préparés; le sacristain a eu soin de déposer au même endroit le plat qui les contient. Tandis que les chœurs exécutent des chants spéciaux, au milieu des nuages d'encens, le prêtre récite une prière de bénédiction et l'ecclésiarque, à la porte, en donne une cuillerée à chacun à l'issue de la fonction.

Les colybes des morts se bénissent de la même façon à la fin du trisagion des morts dont la cérémonie, quant à sa forme et à ses effets, doit être identifiée aux absoutes de l'Eglise latine.

L'Eglise grecque professe une dévotion profonde pour les morts, en dépit des opinions hétérodoxes que défendent ses membres séparés du siège de Rome. Deux fois par an, le samedi de la seconde semaine du Triodion et la veille de la Pentecôte, on fait commémoraison de tous les fidèles trépassés. De plus tous les samedis de l'année, et en particulier ceux du Carême, sont consacrés d'une manière spéciale à leur souvenir.

Il est touchant de constater cette persistance des Grecs à prier pour les morts le jour du sabbat. Le motif qui inspire cet usage est puisé à la source la plus pure de notre sainte religion : ce fut en effet un samedi que le divin Ressuscité descendit dans les enfers pour en délivrer les âmes de tous les justes.

Il est temps de passer à un autre sujet.

MOINES TRAVAILLANT LA LAINE.

CHAPITRE VII

LES SCIENCES ET LES ARTS.

I. — *Culture intellectuelle.* — Jugements d'autrui et faits personnels. — Etat des bibliothèques. — M. Lambros et son œuvre.

II. — *Arts.* — A) *Architecture.*

B) *Peinture.* — Décor iconographique : mosaïques et peintures — Ordre stéréotypé de celles-ci. — Icones. — Uniformité de représentations.

C) *Arts divers.* — Marqueterie, orfèvrerie, ciselure, miniature.

D) *Chant byzantin.* — Observations du R. P. Athanase Hugues Gaisser.

I

Après la prière, le travail constitue un des éléments essentiels de la vie monastique. *Ora et labora.*

Dans toutes les règles des Pères du désert et des législateurs de l'ascèse chrétienne, ce principe est formulé en termes très clairs.

Les religieux du Mont-Athos, dont les traditions se renouent presque sans interruption à celles des premiers âges, observent-ils la loi du travail?

Les voyageurs qui ont visité la Sainte-Montagne décrivent souvent la nonchalance des bons caloyers, aimant à s'étendre sur les divans de leurs cellules dans un *dolce farniente* ou à converser par petits groupes dans les kiosques ouverts, construits sur quelque éminence de terrain en face du spectacle toujours grandiose d'un océan sans fin (1).

Ce jugement est-il toujours juste?

Sans doute on ne peut pas dire que le Mont-Athos soit de nos jours un foyer d'énergie intellectuelle. En général, le moine conserve toute sa vie le petit bagage de connaissances qu'il avait en frappant à la porte d'un monastère ou d'une scète. La mauvaise organisation de l'école centrale de Karyès, l'éducation

1. Cf. Gelzer. Op. c. p. 7-10.

première des candidats, l'absence de tout besoin pressant, la longueur des offices et la lassitude naturelle qu'elle entraîne, et encore plus le défaut de toute aspiration aux nobles ambitions de la science, sont autant de facteurs de cette indifférence dont on ne peut que regretter les conséquences.

Je ne voudrais pourtant pas affirmer qu'elle soit générale; encore moins qu'elle ait toujours existé. La présence de nombreux et riches codex, les monuments de l'architecture, de la peinture et de la sculpture sont là pour témoigner d'un goût éclairé, d'une culture passionnée et vraie, d'un amour sincère et traditionnel pour le vrai et le beau.

De plus, à propos de l'accusation de désœuvrement des moines athonites, il est à noter que, dans tous les monastères, les bas emplois de la maison sont exercés en général par les moines eux-mêmes. Souvent aussi, ils travaillent au dehors, dans les vignes et les champs, exerçant les métiers de bûcherons, de piocheurs, voire même de maçons. A Karyès beaucoup de produits étalés aux vitrines : kamelavkhia, ceintures de cuir, icones, croix et encolpias sculptés, etc., sont sortis de leurs mains.

Au point de vue intellectuel, certes, beaucoup ignorent les trésors enfouis dans leurs archives, aucun d'eux peut-être ne se rend compte de l'influence

prépondérante qu'ils exerceraient dans l'Eglise grecque, des mérites qu'ils acquerraient dans le domaine de la science, s'ils établissaient une école sérieusement organisée, s'ils publiaient un périodique ou une collection d'analectes, embrassant toutes les pièces inédites qu'ils conservent, retraçant l'histoire générale ou particulière de tant de faits et de recoins obscurs des annales byzantines, dont ils détiennent, épars et cachés, les éléments précieux.

Nous avons rencontré néanmoins quelques personnages d'une culture réelle et au courant du mouvement des idées modernes. Je ne citerai que le Père Chrysostomos de la Grande-Laure qui a confectionné lui-même le catalogue détaillé de la riche bibliothèque de son monastère.

Beaucoup ont des connaissances suffisamment développées pour entretenir une conversation suivie. Les prêtres représentent en général l'élément intellectuel dans son plus grand développement et nous avons eu plusieurs fois l'occasion de constater par exemple la justesse de leurs appréciations sur le protestantisme, la distinction profonde qu'ils faisaient de ses principes et des dogmes du catholicisme.

On peut se demander pourquoi, parmi ces moines, on ne voit pas de rapprochement plus étroit avec les

catholiques. Les raisons en sont les mêmes que pour leur indifférence scientifique. Je me rappellerai toujours une conversation échangée avec un jeune prêtre du monastère de Vatopédi, le Père Georges. « Pourquoi les occidentaux (1), me disait-il un jour, emploient-ils les azymes dans la sainte Eucharistie? Notre-Seigneur n'a-t-il pas fait usage de pain fermenté à la dernière Cène, car c'est bien le mot ἄρτος dont il est fait mention dans l'Evangile? » Je lui expliquai que ce mot peut signifier l'un et l'autre, et d'ailleurs, lui dis-je, est-ce la farine de blé ou la levure qui constitue l'essence du pain? Par conséquent, qu'on emploie le pain levé ou les azymes, peu importe pour le sacrement en lui-même; une loi ecclésiastique seule pourra en déterminer l'usage. Les latins comme les arméniens et d'autres fidèles encore se servent de pain azyme, les grecs unis et non unis à l'Eglise catholique doivent faire usage de l'autre. « Vraiment, s'exclama-t-il, les catholiques admettent cet usage comme légitime! » — « Mais, ajouta-t-il aussitôt, il y a encore la question de la Procession du Saint-Esprit qui nous divise. Comment osez-vous dire que l'Esprit procède du Fils et du Père, alors que le Père, d'après l'enseignement de plusieurs Docteurs de l'Eglise, doit être consi-

1. « Οἱ Δυτικοί ». c'est le nom par lequel on désigne communément les catholiques.

déré comme principe (ἀρχή) unique des processions divines! » J'expliquai à mon interlocuteur qui témoignait une très grande attention à mes paroles, comme quoi cet enseignement n'exclut pas le Fils dans la production de l'Esprit. Pour mieux nous comprendre, je choisis l'image du soleil, image que la lecture des Pères au reste lui avait rendue familière. « Le soleil, lui dis-je, est la cause première de la chaleur. Pourtant cette chaleur nous vient-elle sans passer par les rayons du soleil? Ainsi en est-il dans la sainte Trinité. Le Père et le Fils produisent donc tous les deux l'Esprit-Saint et c'est cette doctrine qui est admirablement rendue par la formule de saint Jean Damascène, l'Esprit procède du Père par le Fils, formule à laquelle, occidentaux et orientaux, nous devrions tous nous rallier. » « Ἀληθέστατον, c'est très vrai, répliqua le Père Georges (1). »

On en vint ensuite à parler de la conception immaculée de Marie, dont la proclamation dogmatique en 1854 a eu grand retentissement dans le Levant. Il

1. Les orientaux ayant une manière un peu différente de concevoir le mystère de la Sainte-Trinité et n'étant pas au courant de la terminologie scolastique, le théologien formé aux doctrines de l'Ecole doit user d'une grande prudence de langage dans les controverses de ce genre. Voir à ce propos, ce que nous avons écrit dans la « Revue Bénédictine ». *Etudes de théologie orthodoxe*. III. *Le dogme de la Sainte-Trinité*, 1907, p. 100 et suiv.

croyait que selon l'opinion reçue dans l'Eglise latine la naissance de Marie aurait eu lieu sans concours humain, de la même façon que celle de Jésus-Christ. Je lui montrai comme quoi Dieu, dans sa puissance, tout en ne soustrayant pas sa Mère aux lois ordinaires de la nature, avait bien pu préserver son âme de la tache d'origine, élevant ainsi cette créature à une dignité proportionnée à sa destination. « Mais, c'est évident, répondit-il; on ne peut assez exalter la pureté de la « Toute-Sainte » : tous les Pères de l'Eglise nous en donnent l'exemple. »

Nous examinâmes ainsi tous les dogmes controversés par les orthodoxes, et chaque fois je m'attachai à lui montrer la méprise, pour ne pas dire l'ignorance dans laquelle ils se trouvent. « Si c'est ça, dit-il, quand nous eûmes terminé cet entretien théologique, je ne vois pas pourquoi nous ne nous considérerions pas comme unis dans la même foi et nous ne nous embrasserions pas comme des frères ». Et ces paroles se traduisirent par une franche accolade.

Le lendemain le Père Georges m'apportait triomphalement un traité d'Eustrate Argentés de Chio, médiocre théologien du XVIIIe siècle, où il avait puisé toute son éducation théologique!

Voilà un exemple de la culture théologique au Mont-Athos.

Je dois cependant ajouter que les monastères idiorrythmes envoient quelques-uns de leurs sujets à l'université d'Athènes ou à l'école théologique de Halki près de Constantinople. Là, malheureusement, ils se trouvent en contact avec des professeurs sortis des universités protestantes, imbus par conséquent d'idées rationalistes, distantes de cent coudées des traditions de l'Eglise orientale et occidentale.

Nous avons eu l'occasion de visiter l'école de Halki et de faire connaissance avec plusieurs membres de l'enseignement. Nous avons alors essayé de leur faire comprendre le danger que courait la foi antique de leur Eglise, et leur proposâmes de former ailleurs leurs jeunes professeurs en leur faisant suivre les cours des universités catholiques de Louvain, de Fribourg en Suisse, voire même de Rome (1). Mais les préjugés contre l'Eglise catholique sont tels qu'ils préfèrent se tourner vers le Protestantisme que de *s'abaisser* à demander l'aumône intellectuelle aux catholiques.

*
* *

C'est à M. Lambros, Professeur d'histoire à l'uni-

1. L'un d'eux sembla condescendre à cette idée à telles enseignes qu'il nous demanda d'accepter au Collège de Saint-Athanase à Rome deux ou trois jeunes clercs, à la condition qu'ils embrasseraient le catholicisme seulement à la fin de leurs études, et si leur conscience leur en imposait le devoir!

versité d'Athènes, que reviennent l'honneur et le mérite d'avoir, le premier, dressé le catalogue des manuscrits conservés au Mont-Athos. Il était accrédité par son gouvernement comme chargé d'une mission officielle, les autorités ecclésiastiques du Phanar l'a-

ECOLE THÉOLOGIQUE DE HALKI (Constantinople).

vaient chaudement recommandé ; néanmoins, l'illustre historien n'a pu pénétrer partout. Aussi bien ses recherches n'ont pu être complètes et son travail, çà et là, manque de correction et d'exactitude. L'auteur avoue (1) avoir éprouvé une véritable désillusion en parcourant les liasses de feuilles jaunies et les par-

1. *Ein Besuch auf dem Berge Athos.* Aus dem neugriechischen..... von P. Rickenbach. Beilage zu den wissenschaftlichen Studien und Mittheilungen aus dem Benedictiner-Orden. Würzburg, 1881, p. 25.

chemins racornis par le temps. Pas ou peu d'anciens classiques, dit-il, mais seulement quelques scholies conservées dans des codex d'une antiquité très relative. Les autres manuscrits ont trait à la discipline ecclésiastique et à la liturgie et regardent la période de la littérature byzantine qui a suivi la chute de Constantinople. M. Lambros attribue cette pénurie de manuscrits de classiques au peu d'intérêt des moines du moyen âge pour la littérature antique, et le manque de parchemins d'ancienne date, à l'usage qu'ils en avaient souvent fait : allumant les feux avec les folios dispersés, en faisant des doublures pour leurs kamélavkia et les vendant à tout venant pour quelques pièces de métal, sans compter les actes de vandalisme, dont le Mont-Athos fut si souvent le théâtre autrefois (1).

Sans partager complètement cette appréciation pessimiste du docte Athénien, je crois que le Mont-Athos renferme encore de précieux trésors littéraires, qui ne demandent qu'à être mis au jour. Nous savons que dernièrement encore l'on a collationné des textes des livres saints, et que l'on a découvert plusieurs documents importants. Dans le domaine de l'histoire, de la musique ecclésiastique et de la liturgie, le champ est immense et en partie encore inexploré.

1. *Ibid.*, p. 18 et suiv.

II

Des belles-lettres passons aux productions de l'art. Ici il faut jeter un coup d'œil sur le passé.

Il est difficile de parler des œuvres artistiques de l'Athos. Depuis plus de mille ans que le monachisme s'y est implanté, avec les générations ont succédé diverses civilisations, apportant chacune des éléments nouveaux.

Sur les débris du passé se sont ajoutées des constructions nouvelles; à côté des peintures antiques, des créations d'artistes plus récents. L'orfèvrerie, la marqueterie, la sculpture, la miniature y ont des représentants d'âges différents, de provenances diverses, de goûts disparates et souvent les critiques d'art ne se trouvent pas d'accord pour en déterminer l'époque et la valeur.

Comme l'objet de cette simple relation de voyage ne permet pas de retracer les vicissitudes de l'art au Mont-Athos, je m'arrêterai aux grandes lignes et je dirai quelques mots seulement des arts religieux dont le culte a toujours été cher au monachisme d'orient comme à celui de l'occident, en m'attachant à montrer principalement les productions de ce qu'on est convenu d'appeler *l'art byzantin*.

A. — Commençons par parler de l'architecture.

Les églises de l'Athos, dont j'ai décrit plus haut la disposition générale, appartiennent toutes au style byzantin. Les constructions de ce genre, on le sait, sont à plan central et surmontées d'une ou de plusieurs coupoles. Le modèle du genre est Sainte-Sophie de Constantinople construite au VIe siècle. Pour les besoins de la vie monastique, les architectes ont un peu modifié le plan primitif, de sorte que les « catholica » athonites, tout en conservant les lignes générales des temples byzantins, en constituent toutefois un type assez distinct.

L'église de la Grande-Laure bâtie en 1004 (1) a servi de modèle à toutes les autres. C'est une église en forme de croix grecque. A la croisée des bras, se dresse une élégante coupole percée de fenêtres et reposant sur quatre arcades, entre lesquelles se développent les triangles sphériques appelés pendentifs. La coupole elle-même est contrebutée par quatre voûtes en berceau. Les deux bras du transept terminent par deux absides en hémicycle : détail emprunté aux églises monastiques d'Egypte. Souvent, le narthex est pourvu d'une ou de deux autres coupoles, plus petites; il en est de même des deux petites absides du sanc-

1. Millet. *Bulletin de correspondance hellénique,* 1905, p. 72 et suiv.

tuaire. L'extérieur est dépourvu d'ornements et l'appareil en est de briques apparentes ou peintes en rouge vif.

Le pavement de certaines églises, comme de celles de Vatopédi, d'Iviron et de Xénophontos, est en plaques de marbres multicolores reliés par des décors de mosaïques. Les colonnes des « catholica » ou de leurs paréglises sont souvent en marbres précieux. Je ne citerai que les beaux fûts en noir obscur veiné de blanc de la chapelle de Saint-Nicolas à Lavra, et les colonnes vertes et blanches d'Iviron surmontées de chapiteaux à tête de bélier.

B. — La décoration de ces églises est remarquable par son extrême richesse et par son uniformité vraiment monastique.

Dans l'église grecque, on le sait, il n'existe peu ou pas de sculpture à partir du second concile de Nicée en 787. L'art en a disparu presque entièrement à la suite des dévastations répétées des iconoclastes (1). A Xéropotamou, on conserve un petit bas-relief représentant saint Démétrius qui proviendrait, dit-on, de Sainte-Sophie à Constantinople. Dans la tour de l'horloge, au même endroit, on peut voir deux petits médaillons sculptés, l'un figurant Paul le Xéropotamite,

1. Cf. L. Bréhier. *La querelle des Images*. Coll. *Science et Religion*, Paris, Bloud, 1904, p. 54-55.

célèbre ascète du Xe siècle, et l'autre reproduisant une composition fort répandue en Orient, la Vierge fontaine de vie, ἡ ζωοδόχος πηγή. Voilà à peu près les seuls vestiges à l'Athos de cet art ancien dont pourtant des productions merveilleuses s'étalaient dans la grande basilique justinienne.

Le décor iconographique, qui prit un grand développement à la suite de la restauration du culte des images au XIe siècle, consistait surtout en mosaïques. Selon la technique des artistes byzantins, le fond d'or domine exclusivement. On peut en voir des spécimens remarquables, dans la Néa Moni de Chio, à Saint-Luc en Phocide, à Daphnè près d'Athènes, à Palerme, à Venise. Dans les églises de l'Athos il en reste peu de traces. C'est encore le catholicon de Vatopédi qui en conserve les plus remarquables dans le tympan d'une des portes qui conduisent du narthex extérieur au narthex intérieur. On y voit une « Déisis », motif iconographique peu connu en Occident, qui représente le Christ assis sur un trône orné de pierres précieuses, et entouré de la Vierge et de saint Jean, dans l'attitude de la prière. Des deux côtés de la porte du narthex extérieur, deux cadres contiennent les personnages de l'Annonciation. D'autres pièces détachées se rencontrent au monastère de Xénophon (1). Peu à peu

1. Cf. Duchesne et Bayet. *Mémoire sur une mission au Mont-*

cependant à la mosaïque se substitua la peinture à fresque. Celles du Protaton à Karyès semblent les plus anciennes. Elles sont remarquables par le fini et la grâce de leur art, témoin les deux belles représentations de la Nativité du Christ et l'Entrée de la Vierge au Temple. Elles n'ont pas toutefois l'âge que d'aucuns lui ont attribué. « En ce qui concerne les peintures murales, dit M. Bayet, je n'en ai point vu qui remontent d'une façon certaine au delà du XVIe siècle. Je dois faire mes réserves pour celles qui portent des inscriptions slaves » (1).

Je disais, quelques lignes plus haut, que les peintures dans toutes les églises de l'Athos offrent une uniformité invariable.

Donnons un exemple.

Nous passons d'abord par le narthex extérieur et intérieur. Voici les images représentant en pied des saints hymnographes dont les compositions se font entendre dans les synaxes liturgiques, puis les saints synodes dont l'Eglise grecque à certaines époques de l'année fait commémoraison dans l'office. Un peu plus loin, j'y vois les vingt-quatre stations de l'hymne acathiste, dont la dévotion est si chère aux orientaux (2),

Athos. Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome. Paris, 1876, p. 310 et suiv.

1. Ibid., p. 301.
2. Cf. p. 219.

ou encore des scènes symboliques empruntées à l'*E-*

La Divine Liturgie *(Peinture murale)*

(D'APRÈS CH. BAILLET, L'ART BYZANTIN, page 251)

chelle mystique de Saint-Jean Climaque (1). Parfois

1. Au début du Carême, on lit dans le narthex les écrits de ce saint.

aussi on y peint avec une grande expression de piété ou de terreur les paraboles et les faits évangéliques qui sont mis sous les yeux des fidèles durant les dimanches du Triodion (1). J'y remarque spécialement cette composition, presqu'inconnue aux artistes d'Occident, appelée l'Etimasia ou Préparation au jugement dernier dont on a retrouvé un exemplaire dans les dernières fouilles de Santa Maria Antiqua à Rome. Dans la coupole trône le Christ en « grand Pontife » (ὁ Μέγας Ἀρχιερεύς), entouré d'Anges, de Patriarches, de Prophètes. Entrons dans le vaisseau de l'église. Au-dessus de la porte, apparaît dans toute sa majesté la scène splendide de la Dormition de la Vierge. A gauche, sont représentés les principaux mystères de sa vie; à droite, les faits saillants de celle du Précurseur saint Jean-Baptiste. Sur le berceau de la voûte et de chaque côté les scènes de la Passion.

Retournons-nous. C'est alors que le décor iconographique apparaît dans toute sa majesté.

Dans le fond, derrière la clôture du chœur chargée d'icones, dans la conque de l'abside du milieu, se découvre aux regards des admirateurs une Madone assise, tenant son divin Fils sur ses genoux : celui-ci bénit le monde de ses doigts d'adolescent. A droite et à gauche ce sont des anges qui se voilent la face.

1. Voyez plus haut, p. 206.

Une inscription indique toute la signification de cette fresque : Ἡ ὑψιλωτέρα τῶν Ἀγγέλων, la (Vierge) plus élevée (en dignité) que les anges.

Faisons quelques pas en avant et nous arrivons au-dessous de la grande coupole. On y voit invariablement le Pantocrator, grande figure du Christ sur champ d'or, il bénit de la dextre et tient le livre des Evangiles de la gauche. Tout autour ce sont des Anges et des Archanges. Dans le tambour est souvent représentée la *divine Liturgie*, c'est-à-dire la reproduction des phases principales de la messe grecque. Des anges revêtus des ornements sacrés (1) prennent la place du prêtre et des diacres. Sur les pendentifs, sont peints les quatre évangélistes.

Le transept sud est tout entier consacré aux scènes de la vie du Christ depuis sa naissance jusqu'à la Transfiguration. Ce mystère occupe le centre de l'hémicycle absidal. Du côté opposé, toutes les scènes se groupent autour d'une fresque majestueuse de la Résurrection.

Dans le sanctuaire, on a l'Ascension et la descente du Saint-Esprit. Entrons-y pour contempler dans son entier la Madone de la conque. Dans le Diakonikon, se

1. Cette représentation se retrouve parfois dans l'abside au-dessous de la Vierge et peut-être sa place y est-elle mieux marquée.

trouve souvent une autre Madone en forme d'orante connue sous le nom de ἡ τῶν οὐρανῶν πλατυτέρα, plus vaste que les cieux, ou encore le Mystère de la Sainte-Trinité représenté sous la forme des trois anges reçus

La Vierge. *(Peinture murale)*

(D'APRÈS BAILLET, OP. C. p. 257.)

en hospitalité par Abraham. Dans l'abside de la prothèse est représenté le Christ assis sur son trône, et plus bas, l'ensevelissement. Des scènes de l'Ancien Testament, figures et types mystiques de Marie et de son divin Fils, ornent les coins perdus. Enfin sur tou-

tes les parois de l'église, immédiatement au-dessus des « stasidia » court une théorie de saints en pied. Ce sont les Docteurs de l'Eglise et les grands Hiérarques (Pontifes) dans le sanctuaire, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges célèbres dans le vaisseau, les Ascètes et les Ermites dans le narthex.

Que dire des autres représentations iconographiques, encadrées dans des corniches de vermeil ou de bois sculpté ?

Il fut une époque où les moines artistes excellaient dans la mosaïque iconographique, si l'on peut ainsi appeler des petits tableaux en pierres de différentes couleurs dont on conserve quelques exemplaires encore à Lavra et à Vatopédi ; cet art ne semble plus exister qu'à Venise et dans les ateliers pontificaux du Vatican. La plupart des icones depuis bien longtemps sont peintes ordinairement sur bois, parfois sur cuivre. Leur variété et leur nombre sont tels qu'il faudrait un volume entier pour les décrire (1). Souvent, à part la figure et les mains, elles sont voilées sous un revêtement d'argent repoussé ou de filigrane.

De tous les sujets, le plus fréquent peut-être est celui de la Vierge avec son divin Fils. Les artistes

1. Kondakov a pour ainsi dire épuisé le sujet dans son ouvrage : Bamiatniki christiansckago iskysstvo na Aphonie (*Monuments de l'art chrétien sur l'Athos*). Pétersbourg, 1902.

semblent avoir épuisé les ressources de leur talent pour reproduire en mille manières ce motif si cher à la piété chrétienne. Tantôt la « Toute-Sainte » tient pieusement dans ses bras l'Enfant adoré, tantôt elle se penche vers lui, tantôt encore c'est lui qui s'incline amoureusement vers elle. Mais dans les traits de la Vierge quelle limpidité! quelle poésie mélancolique dans son regard, où se reflètent à la fois les grâces de la virginité et les soucis de la maternité!

Cette expression de placidité presque surnaturelle fait place à un réalisme outré dans d'autres compositions. Quand il s'agit par exemple de reproduire certaines scènes de la Passion, les figures se déforment, les corps se tordent de douleur. Les traits des ascètes représentés dans le narthex n'ont parfois plus rien d'humain, et les damnés du jugement dernier dépassent en horreur les conceptions d'Andrea di Castagno et de Donatello.

On peut se demander pourquoi, à part quelques imitations des œuvres italiennes, et même, à Zographou, des emprunts faits à la Descente de croix de Rubens (1), ces productions, cependant si multiples, conservent une remarquable uniformité dans leur exécution. C'est qu'il y eut un moment où l'art byzantin, à

1. Cf. A. Bayet. *L'Art byzantin*, p. 266-270.

l'Athos, se coordonna tout entier et arrêta les types et les formes dans lesquels désormais il restera fixé. On s'accorde généralement à dire que cette uniformité est contemporaine ou à peu près de la composition du *Guide de la Peinture* du moine Denys, trouvé en 1839 par Didron et publié par lui en 1845 sous le nom de *Manuel d'iconographie chrétienne.* Certes ce bon religieux ne put inventer d'une pièce toutes les compositions qu'il décrit et il a dû puiser à d'autres sources, aux sources authentiques de l'art byzantin. Il avoue lui-même avoir étudié la peinture à Salonique et avoir pris comme modèle Manuel Pansélinos. Ce personnage, qu'on a nommé à tort ou à raison le Raphaël du Mont-Athos, est resté obscur et, quoiqu'en disent les bons caloyers, certaines œuvres, attribuées à son pinceau, restent encore anonymes. On a fait vivre ce grand artiste du XIe siècle au XIVe siècle; un auteur allemand a proposé de le ranger parmi les personnages mythiques.

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que les peintures de l'Athos appartiennent à une souche vraiment byzantine. Les grandes compositions se retrouvent dans tous les monuments byzantins de la Grèce, des îles, de l'Asie-Mineure, et du sud de l'Europe. Cependant elles ne représentent pas cet art dans sa forme la plus pure.

Telle est, à mon avis, la conclusion la plus exacte sur cette question très discutée.

Malheureusement, les artistes hagiorites de nos jours, au lieu de revenir à ces sources plus anciennes auxquelles je viens de faire allusion, suivent une tendance tout opposée.

En visitant un des ateliers les plus réputés de la presqu'île monastique, le kellion de Joasaph, dans la scète de Kavsokalybion, je causai avec son chef sur le genre de peinture qu'il exécutait, et je tâchai de surprendre quelques-unes de ses connaissances sur la technique byzantine, dont je le croyais parfaitement au courant. « Il y a trois genres de peinture, me répondit-il : Τὸ ἀρχαϊκὸν, τὸ βυζαντινὸν καὶ τὸ φυσικόν : l'archaïque, le byzantin et le naturel. » L'archaïque, à son avis, était représenté par ces icones, vieilles en effet, défraîchies souvent, qui me semblaient devoir faire les délices de tous les amis du beau. Le byzantin était, à ses yeux, le genre propre aux reproductions de l'ancien, mais rajeunies de tons et de formes. Le naturel, τὸ φυσικόν, le suprême des genres pour lui, était emprunté aux formes de la renaissance, que dis-je ? de l'art ultra-moderne. Il m'en montra des cartons entiers, des recueils bourrés de copies, provenant des académies de peinture moderne de Pétersbourg, de Moscou, voire même de Paris.

Ce n'était pas sans un sentiment de tristesse que je m'éloignai pour chercher quelque satisfaction plus pure chez les autres artistes de l'endroit.

C. — Je ne m'étendrai pas à parler des autres trésors artistiques dont les moines athonites sont les auteurs ou tout au moins les dépositaires.

Le mobilier des églises est, en général, des plus riches.

Suspendue à la coupole centrale par des chaînettes élégantes, la « couronne » en cuivre ciselé produit l'effet le plus harmonieux. C'est ainsi qu'on appelle un grand lustre de huit à dix pans dont chaque face a un demi mètre au moins de longueur. A l'intersection de chaque face ornée de cierges et d'icones, se retrouve l'aigle byzantin à double tête.

De plus, le proskynétaire, les pupitres des chœurs et les σκάμνια, ou petites tables liturgiques octogonales dont aucune église n'est dépourvue, sont remarquables par le travail de marqueterie. A Saint-Dionysion, à Vatopédi, les portes de l'église ou du narthex attirent encore les regards du visiteur par l'art merveilleux des incrustations de nacre et d'écaille.

Les pièces d'orfèvrerie ne manquent pas dans les scévophylaquies. J'ai noté plusieurs coffrets en forme

d'église, entre autres celui du trésor de Karyès; des reliquaires nombreux, présents des empereurs de Byzance ou des grands de la Serbie et de la Valachie. A Lavra, on admire un splendide triptyque, que l'on fait remonter au temps de l'empereur Phocas (963-969). Les couvertures vermeilles des évangéliaires conservées à Pantocrator et à Iviron, le calice de Manuel Paléologue (1391-1425) que l'on montre à Vatopédi, et tant d'autres productions dont il faut renoncer à faire ici l'inventaire, sont autant de spécimens merveilleux de ciselure byzantine.

CROIX DÉCOUPÉE A JOUR CONSERVÉE AU COLLÈGE GREC A ROME.

En fait de travaux de ce genre les moines d'aujourd'hui se contentent de faire de petits ouvrages en métal repoussé et surtout de découper des croix à jour dans du bois dur. Ces croix sont

enchâssées ensuite dans de l'argent ou de l'or garni de pierres précieuses et servent à la bénédiction liturgique des eaux. Le Collège grec de Rome possède un exemplaire remarquable de cette spécialité.

Pour terminer, il faut encore mentionner les miniatures byzantines qui décorent bon nombre de codex des bibliothèques athonites, pour la plupart des psautiers, des évangéliaires, des ménologes, des épistolaires, des homiliaires. On peut les classer en deux catégories. Les uns, du XIe-XIIe siècle, se distinguant par leur originalité, sont remarquables par les détails de leur ornementation : figures d'animaux, dessins géométriques. Les autres appartiennent au XIIIe-XIVe siècle et laissent fortement apercevoir, dans les représentations des scènes bibliques ou des légendes, l'influence du « Guide de la Peinture » ou des sources qui ont servi à sa composition.

D. — Reste à dire un mot de la musique byzantine.

Je cède ici la plume à mon docte confrère, dont la compétence en cette matière s'impose par de nombreuses publications de haute valeur et dont un des buts du voyage à l'Athos était de saisir, dans la tradition vivante et écrite, quelques-uns de ses traits authentiques.

« Ou en est l'art du chant dans les couvents de » l'Athos? Dans quelle estime est-il tenu? Comment » est-il pratiqué? Questions du plus haut intérêt pour » un moine d'Occident.

» Dans notre imagination, comme dans celle d'un » grand nombre, la vieille citadelle du monachisme » grec resplendissait d'une auréole artistique sans éga- » le. Ses traditions musicales écrites et orales, sa pra- » tique du chant ecclésiastique, surtout, excitaient au » plus haut point notre curiosité.

» Etions-nous dans l'illusion?

» Distinguons, comme il convient en matière de mu- » sique, entre mélodie ou musique et son exécution.

» L'exécution est en général assez négligée et peu » faite pour satisfaire le sentiment occidental. Elle est, » du reste, en rapport direct avec la culture générale » des moines. Des tons nasillards et stridents, s'échap- » pant avec peine des lèvres comprimées et des dents » serrées, agrémentés quelquefois d'ornements d'un » goût au moins douteux, *frappent* l'oreille d'une fa- » çon fort peu agréable.

» Et néanmoins, il y a, en réalité, dans cette ma- » nière de chanter un certain abandon, une expression » de piété naïve, qui, le croirait-on? finit par vous » réconcilier avec ses défauts et même par vous atta- » cher.

» Du reste, les chantres d'une culture supérieure ne » manquent pas au Mont-Athos.

» Je me rappelle avec plaisir la satisfaction et l'émo- » tion éprouvées au monastère de « Karakallou », lors- » qu'à l'office de la « Pannykhis » j'entendis le grand » chantre entonner d'une voix pleine et ronde les ri- » ches et solennelles mélodies du psaume dit « intro- » ductoire », ὁ προοιμιακός (ps. 103), des grandes vêpres, » alternant avec le chantre du second chœur. C'était un » moine d'une trentaine d'années, d'une physionomie » franche et douce, comme son chant.

» Il doit avoir eu un bon professeur, me disais-je, » ou même avoir fréquenté, avant son entrée au cou- » vent, quelque école de musique comme celle de l'Odé- » on d'Athènes.

» J'appris la vérité le lendemain, lorsque vers trois » ou quatre heures du matin je le rencontrai en com- » pagnie d'un confrère, se reposant un peu, après l'of- » fice, à la fenêtre d'un des pittoresques balcons du » monastère qui donnent sur la mer. Comme je lui » faisais part de mes impressions très favorables de la » veille et que je lui exprimais le désir d'entrer en rela- » tions avec lui, il se fit connaître lui-même avec une » modestie et une simplicité qui m'édifièrent. Il me dit » avoir eu pour maître un moine de la Grande-Laure, » mort depuis peu de temps, et il ajouta avec candeur

» qu'un moine de cette même Laure, le P. Chrysos-
» tome, le surpassait encore dans l'art du chant.

» Je devais entendre son rival quelques jours après,
» mais je confesse que mes préférences restèrent ac-
» quises au grand chantre de Karakallou.

» Il est à noter à ce propos que, chez les Grecs de
» l'Athos et ailleurs, il n'y a presque pas de chant de
» chœur. Le plus souvent ce sont les chantres, dési-
» gnés par semaine pour chacun des deux chœurs, qui
» ont à exécuter les mélodies. Les autres les accompa-
» gnent en murmurant l'*ison* (dont nous parlerons aus-
» sitôt) et ne s'associent d'une voix plus forte au
» chant même de la mélodie qu'aux cadences inter-
» nes et finales. Ce sont comme des refrains mélodi-
» ques (ἀκροτελεύτια) dont l'effet est des plus saisis-
» sants.

» Ce procédé s'applique principalement aux chants
» plus riches de la messe et de l'office.

» Quant aux chants plutôt syllabiques de l'office,
» comme les tropaires, le mode d'exécution est des plus
» curieux.

» Le chantre qui doit exécuter un tropaire, est assis-
» té d'un moine (dans les églises séculières, d'un en-
» fant de chœur) désigné par semaine à l'office de
» « canonarque », c'est-à-dire celui qui doit commen-
» cer le canon. Le moine voyage d'un chœur à l'au-

» tre; il récite le tropaire vers par vers et le chantre » répète immédiatement en exécutant la mélodie, d'or- » dinaire sans lui laisser le temps de finir son vers. » Comme cette récitation se fait d'une voix assez forte » pour être comprise, on entend constamment deux » notes ou mélodies diverses, celle du chantre et celle » du récitant. Celle-ci se tient d'ordinaire sur la fina- » le mélodique ou une de ses notes harmoniques, tout » en s'élevant d'un ton à l'accent principal du vers. » Par exemple, dans le quatrième mode (ἦχος), la finale » étant *mi*, le canonarque récite sur cette note ou sur » la tierce *sol* en élevant, aux accents, la voix à *fa* » ou à *la*.

» L'impression qui en résulte est à peu près celle » de l'*ison*, c'est-à-dire assez harmonieuse, si la cho- » se se fait discrètement. L'*ison*, en effet, est le ton » fondamental de la mélodie ou une de ses harmoni- » ques (ou encore l'un et l'autre à la fois) que sou- » tiennent des chantres ou enfants de chœur, pen- » dant que les chantres en fonction exécutent leurs » mélismes. On croirait entendre la pédale soutenue » d'un harmonium ou une harmonie formant comme » le fond sur lequel se dégage le dessin de la mélo- » die.

» Quant à la *tradition musicale orale* ou vivante du » Mont-Athos, nous constatons que, du moins dans

» les mélodies des tropaires, elle ne présente rien de » bien caractéristique ou d'archaïque, mais elle est » uniforme en elle-même et se confond assez bien » avec ce que l'on entend partout et avec ce que l'on » voit publié dans les éditions modernes.

» A côté de ces chants, il en est d'autres dans les- » quels s'est fidèlement maintenu un cachet très ori- » ginal revêtant une grande diversité de provenance. » Ce sont les récitatifs liturgiques. On est vite frappé, » par exemple dans le chant de l'épître, de certai- » nes cadences mélodiques très caractéristiques et va- » riées : il faut les attribuer aux traditions musicales » des divers pays auxquels appartiennent les chan- » tres : Mitylène, Chios, Constantinople, etc. De fait, » j'ai souvenir d'avoir entendu à Constantinople à l'é- » glise nationale de *Chios*, Saint-Jean de Galata, tel » ton d'épître que, à l'Athos, on m'avait dit être pro- » pre à Chios. La cadence prédominante se composait » des notes c b d c.

» Les Russes, eux, emploient dans leurs réponses au » prêtre et dans d'autres chants une harmonie à trois » ou quatre voix d'une exécution fort soignée, dont » cependant on se fatigue plus vite que du chant à » l'unisson des Grecs accompagné de l'*ison*.

» Il me reste à dire un mot de la *tradition écrite* » de l'Athos, c'est-à-dire de ses manuscrits.

» Ils sont assez nombreux. Leur valeur scientifique » intrinsèque ne surpasse pourtant guère celle d'au- » tres manuscrits dispersés dans les diverses églises » et bibliothèques de tout l'Orient grec et même de » l'Occident. Il ne me souvient pas d'en avoir rencon- » tré un seul antérieur au XIIe ou XIIIe siècle; tous » sont écrits dans la notation inventée vers cette épo- » que et basée sur celle qui l'a précédée.

» Le style mélodique est celui qu'on rencontre pres- » que partout dans les manuscrits de ce genre, tou- » jours cependant avec de sensibles variantes. Chose » très digne de remarque, on ne le trouve pas em- » ployé dans la pratique actuelle (1). »

*
* *

Quand le voyageur européen entre au milieu d'une synaxe agrypnique dans un « catolicon » athonite, l'impression est profonde.

Ces moines au port hiératique se courbant et se signant à chaque instant; derrière eux, les peintures murales ravissant le spectateur dans le monde du surnaturel; au milieu, le diacre à la tunique classique tenant l'orarion de la droite et prononçant lentement des formules sacrées; un peu plus loin, dans le

1. P. Athanase H. Gaïsser, O. S. B.

sanctuaire, derrière une barrière d'icones et de peintures flamboyantes, le prêtre enveloppé dans les replis gracieux du phélonion et les cheveux flottants à la nazaréenne, sur l'épaule; tous ces personnages agissant dans une pénombre que contribuent à créer les mille lumières scintillantes qui tombent des voûtes et des arcades, et tamisées par les flots d'un encens aromatique dont le Levant seul connaît le secret, tandis que sous la coupole résonnent les cantilènes sacrées aux sons tantôt graves et lents, tantôt vifs et précipités; tout cela empoigne l'âme et la transporte à une autre époque, époque où les arts comme les cœurs n'avaient d'autre fin que de chanter Dieu, époque où la paix régnait dans les cloîtres aussi bien que dans les palais des Césars, où l'union surtout de toute la chrétienté ne connaissait pas ces divisions, ces luttes intestines, ces sentiments de défiance séparant l'Occident de l'Orient.

Malgré tout, le catholique ne peut que regretter un tel passé et en quittant le seuil de ces églises et de ces monastères, il éprouve le besoin de souhaiter que le jour revienne où on y retrouvera la même foi, le même attachement au trône inébranlable du vicaire de Jésus-Christ.

TROISIÈME PARTIE

RETOUR EN EUROPE

LA SCÈTE DE SAINT-ANDRÉ (COTÉ ORIENTAL).

CHAPITRE I

DÉPART DE L'ATHOS

I. — *Les deux dernières journées.* — Stavronikita. — La scète russe de Saint-André. — Adieux à la Sainte-Epistasie et au gouvernement civil. — Déconvenue à Daphné.

II. — *Les effets d'une remontrance.* — Projets divers. — Retour au Rossicon. — On part quand même.

III. — *De Daphné à Constantinople.* — Stratoni. — Cavalla. — Dramas. — La voie ferrée de Salonique à Constantinople. — Arrivée dans la capitale ottomane.

I

Trois semaines bien comptées n'avaient pas été de trop pour faire le tour des monastères, pour pénétrer dans quelques scètes, pour visiter les bibliothèques et admirer les trésors artistiques qui s'y conservent, pour s'initier aux questions de liturgie et de chant, pour remplir enfin les autres buts du voyage.

D'autre part, il ne fallait pas songer à prolonger ce séjour, car les compagnies de paquebots ont leur semaine et leur jour fixés pour faire escale à l'Athos. Tout hospitalier que nous fût le sol athonite, tout intéressant qu'il eût continué à nous apparaître, nous devions encore visiter d'autres lieux dans un délai déterminé avant de rentrer en Italie.

Nous étions arrivés en dernier lieu au monastère de Stavronikita. C'était un des moins considérables et des moins importants au point de vue littéraire. La bibliothèque était abandonnée dans le plus déconcertant des désordres et les religieux n'avaient cure de nous venir en aide.

Nous assistâmes une dernière fois à l'Apodipnon et enfin, après y avoir passé la nuit, le matin vers huit heures nous enfourchons nos bons coursiers monastiques et nous nous dirigeons vers le Sérail, ou

la scète russe de Saint-André, située aux portes de Karyès.

Puisqu'à la veille du départ nous devions mettre nos papiers en règle avec les autorités de Karyès, quoi de plus naturel que d'établir son quartier à Saint-André ?

Cette dernière journée n'était pas moins belle que les précédentes ; car, pendant tout ce séjour à l'Athos, pas une goutte de pluie, pas un nuage ne troubla la sérénité azurée du ciel. Sur la côte orientale de la presqu'île hagiorite la nature étale ses plus grandes richesses : vignobles au pampre vert et champs de blé dorés, sol traversé par d'épais gisements de minerais de plomb et d'étain. Çà et là nous apercevons des caloyers russes, facilement reconnaissables à leur tunique de toile bleue et à la façon cordiale et pieuse dont ils saluent les prêtres. Enfin, après trois heures de chevauchée, nous voici dans la grande cour du monastère de Saint-André.

L'hospitalité que nous connaissions pour y avoir passé quelques heures à notre arrivée, y est toujours généreuse ; les chambres sont proprement tenues et la bibliothèque du monastère contient un nombre assez considérable de manuscrits, acquis à prix d'argent aux scètes et aux laures grecques du voisinage.

Dans l'après-midi, nous nous rendons à Karyès pour

y faire quelques petites acquisitions et remplir les dernières formalités.

D'abord nous prenons congé de l'Epistasie dont les membres s'informent si l'accueil dans les monastères a répondu à notre attente et à leurs recommandations, et si nous avions butiné et moissonné à souhait pour les sciences et pour les arts. Sur notre réponse affirmative, on se sépare en se serrant cordialement la main et en formant le vœu de se revoir, si Dieu le veut, ici-bas, sinon, dans l'autre monde.

Nous disons également adieu aux bons pallicares qui nous ont servi encore une fois le glyko et le café. En passant devant l'église du Protaton d'où s'échappaient des flots d'encens et des notes cadencées, nous y entrons pour admirer une dernière fois ses richesses artistiques, et nous y écoutons le chant suggestif des tropaires *anastasimes* (1), car c'était un samedi.

De là je me rends chez le Kaïmakam pour réclamer notre passeport. Il était peu disposé à me recevoir, et après avoir feuilleté la liasse d'in-folio qui gisaient sur sa table de travail, ne trouvant pas les nôtres, il m'invite à revenir le lendemain matin. Je le quitte pour gagner le kiosque de la police et de la douane et réclamer mes opuscules grecs sur Léon XIII. Pau-

1. On nomme ainsi des strophes rythmiques composées en l'honneur de la Résurrection (Ἀνάστασις.)

vres opuscules! L'envie m'avait pris de rentrer en leur possession malgré tout. On me dit que le chef est dans un café à trinquer et à jouer avec ses amis. Je m'y rends aussitôt et je demande à lui parler. Après mille excuses, il me conduit à son bureau où il échange quelques mots turcs avec un de ses subordonnés. Hélas! j'apprends que le paquet de mes brochures avait été remis au procureur du monastère de Saint-Pantéléimon.

« Pourquoi à celui-là », lui demandai-je? « Mais, ne sachant pas déchiffrer les caractères, nous avons cru qu'elles étaient écrites en russe et nous les avons remises à ceux que nous estimions en être les titulaires plus naturels. »

J'aurais eu beaucoup à répondre à cette manière d'agir, mais à quoi bon! Dans quelques heures je devais quitter la presqu'île, il ne fallait donc pas songer à les réclamer chez le procureur russe.

Dans l'entre-temps, le jour tombait et mon confrère m'attendait dans la scète de Saint-André où nous devions passer la nuit.

Nous assistâmes, le matin, à une messe solennelle avec concélébration de plusieurs prêtres; nous fûmes témoins une fois encore du chant et des coutumes rituelles propres aux Russes. Après quoi je me hâtai de chercher les passe-ports. On y avait ajouté à l'in-

dication de notre séjour à l'Athos le jour du départ et la voie que nous allions suivre par mer.

Enfin, à deux heures de l'après-midi, deux mules de Saint-André mises à notre disposition, sont prêtes à nous porter à Daphné où un vapeur devait jeter l'ancre dans la nuit.

La route ne nous était plus inconnue. La familiarité des lieux apportait même un charme et un intérêt de plus. Nous laissons derrière nous Karyès et Koutloumousi. Après avoir traversé des chemins boisés, voici de nouveau Xéropotamos, et, de loin, nous apercevons les toits rouges et verts du Rossicon.

Encore dix minutes et nous serons à Daphné.

Nous chevauchions joyeusement le long du rivage, quand quelques agents de la compagnie grecque de navigation viennent à notre rencontre et nous apprennent que le navire attendu avait dû changer de route et qu'il ne ferait pas escale à l'Aghion Oros.

Il serait difficile de dépeindre le désappointement causé par cette nouvelle. Nous étions annoncés à Constantinople; notre travail dans les monastères était terminé. Que faire? Au nord de la presqu'île, dans la Chalcidique, passe le chemin de fer de Salonique à Constantinople. On pouvait peut-être risquer d'aller jusqu'à Hiérisso et l'y rejoindre. Mais quelle route

choisir : par mer en longeant la côte jusqu'au continent, ou bien, à cheval d'un monastère à l'autre ? Par mer, il eût fallu, nous assurait-on, deux à trois jours ; ensuite, les expériences passées ne nous rendaient pas fort attrayante une longue traversée sur une fragile embarcation. L'autre alternative demandait des guides expérimentés. Et puis, ne risquerait-on pas sa vie ou sa bourse sur ce territoire macédonien où tous les jours se commettent des rapines et des assassinats ? On nous proposa de télégraphier à Smyrne pour faire envoyer un contre ordre au paquebot de service, encore amarré à Salonique. Mais à quoi bon payer 75 fr. ? « Non, dis-je à l'employé ; le remède n'est pas là. La société de navigation ne devait pas annoncer dans son indicateur une station qu'elle ne dessert pas avec certitude. Les voyageurs auraient le droit de réclamer une indemnité et de dénoncer cette coupable légèreté. »

Je ne devais apprendre que plus tard l'effet de cette menace lancée dans un moment de déconvenue.

II

« La nuit porte conseil, dis-je à mon excellent confrère et compagnon de voyage. Nous la passerons à l'auberge du port ; puis, nous verrons ». Le lendemain,

après avoir récité une partie de notre office sur le rivage, mêlant, à la plus grande gloire de Dieu, les louanges de la parole humaine à celles du chant des oiseaux et du murmure des vagues qui se brisaient sur les galets multicolores, nous louons une yole, et nous demandons de nous conduire au Rossicon. Nous avions été si bien accueillis lors de notre visite, que nous nous étions décidés à y combiner, avec le conseil de ces Pères, un nouveau plan de voyage.

Au moment où nous nous embarquons, nous sommes hélés par un des agents de la veille. « Mais où allez-vous de ce train? » — « Au monastère de Saint-Pantéléimon. » — « Mais ne faites point cela; nous allons télégraphier nous-mêmes à l'agence centrale. Et peut-être le vapeur viendra-t-il, malgré tout, demain ou après-demain. » Je n'eus pas de peine à découvrir dans ces avances l'effet de mes paroles un peu sévères de la soirée précédente. Mais sans mettre trop d'espoir dans les assurances de cet agent, je l'engageai à nous prévenir, le cas échéant, au monastère de Saint-Pantéléimon, notre nouveau quartier.

L'accueil y fut aussi bienveillant que précédemment. Nous eûmes l'occasion de compléter nos études et nos observations, de remarquer mieux encore les différences qui distinguent les communautés russes des monastères de langue grecque.

Nous avions fait encore d'autres projets et marqué sur la carte les endroits où, de préférence, nous aurions porté nos pas en ces jours d'attente.

A sept heures du soir, tandis que nous soupions tranquillement dans notre chambre, on frappe nerveusement à la porte. C'était un homme qu'on avait dépêché de Daphné pour nous annoncer l'arrivée du vapeur tant désiré pour le lendemain à l'aube du jour. Autant, le jour précédent, la déception avait été cruelle, autant la joie éclata-t-elle spontanée, presque bruyante. Dare dare, nous prenons nos paquets et l'on s'embarque dans le caïque traditionnel.

La nature semblait s'associer à notre joie. Sous un ciel scintillant de mille feux, la nacelle voguait tranquillement sur les ondes phosphorescentes...

Dans le lointain, les employés de la police et de la douane ottomanes font entendre les notes plaintives d'une chanson nationale, qui leur rappelle la lointaine patrie et qu'ils répètent mélancoliquement en évoquant, sans doute, de doux souvenirs. Mon compagnon, toujours avide de musique, va les écouter, tandis que je m'occupe des soins matériels du voyage.

Notre navire effectivement aurait jeté l'ancre devant Daphné, mais il ne se rendait pas directement à Constantinople. On nous conseilla de descendre à Cavalla

et, de là, de rejoindre la voie ferrée. Le passe-port fut aussi modifié dans ce sens.

Enfin, le lendemain, vers 9 heures, arrive notre paquebot et nous y prenons place. Par une curieuse coïncidence, c'est la « Romélia », le même navire com-

SIMOPÉTRA (vu de la mer).

mandé par le même capitaine, qui nous avait amenés de Salonique.

III

La mer toujours calme, le spectacle grandiose qui se déroulait sous nos yeux, l'amabilité de nos com-

pagnons de route, grecs pour la plupart, nous font vite oublier les émotions du jour précédent.

Le navire double le Mont-Athos et, pendant huit heures et plus, du pont nous revoyons tous ces lieux visités avec tant d'intérêt; Simopétra, Dyonision, Saint-Paul, etc., tour à tour se découvrent sur notre passage.

De l'autre côté, ce sont les solitudes perchées sur les hautes falaises ou cachées dans les anfractuosités du terrain. Pour les passagers, c'est le spectacle d'un autre monde, et — curieuse combinaison du sort — nous, étrangers, nous, occidentaux, nous sommes amenés à parler à ces Grecs en ciceroni, en connaisseurs bien renseignés des lieux et des habitants.

De l'arrière du navire nous apercevons les cimes les plus élevées de l'île de Lemnos.

Vers quatre heures de l'après-midi la « Romélia » entre dans le golfe de Hiérissos. A gauche nous remarquons les derniers monastères du côté nord, Esphigménou et un peu plus haut Khilandariou, puis le canal de Xerxès et la petite ville de Hiérissos. Dans la mer opaque se jouent les dauphins; ils cherchent à lutter de vitesse avec le vapeur, mais ils doivent bientôt y renoncer.

On fait une halte dans ce petit golfe. Le continent,

par contraste avec d'autres endroits de la Turquie, est fortement boisé et pittoresque. Dépourvu d'habitants, on le dirait désert, n'était la fumée sortant d'une série d'établissements assez semblables à de hauts fourneaux. Cet endroit se nomme Stratoni.

Je ne me trompe pas. Notre navire a stoppé et sur le pont viennent de monter deux ingénieurs, un français et un anglais. Ils sont exubérants de joie à voir des figures européennes et à pouvoir parler avec eux dans leur propre langue. Ces messieurs m'expliquent qu'ils travaillent, — l'un chef, l'autre stagiaire, — à l'exploitation d'une mine de plomb et d'étain, abandonnée peu de temps après la destruction du royaume de Philippe et d'Alexandre le Grand. Les ouvriers en creusant trouvent parfois des instruments de cette époque, à côté de monnaies et d'autres antiquailles.

Nous causons ainsi, tandis que l'on débarquait les pièces d'acier d'une machine et d'autres marchandises encore destinés aux travaux de la mine. Malheureusement cette amitié est rompue aussitôt qu'elle s'est liée; car à cinq heures et demie on lève l'ancre et le capitaine pointe sur Cavalla.

Comme nouveau compagnon de voyage nous avons un inspecteur sanitaire de l'empire ottoman; pendant le dîner à bord présidé par le sympathique capitaine de la

« Romélia », il nous raconte les péripéties de son dernier voyage d'inspection.

On était anxieux de savoir si l'on aurait pu descendre le soir même à Cavalla. En Turquie, il est défendu aux navires d'aborder ou de quitter le port après le

KHILANDARIOU.

coucher du soleil, mais on espérait que la présence de ce haut dignitaire aurait fait fléchir le Kaïmakam de l'endroit. Vain espoir! il n'en fut rien du tout.

Nous jetons l'ancre dans le port de Cavalla à huit heures et demie du soir; seul l'inspecteur sanitaire eut la faculté de descendre à terre dans son caïque.

La ville, de 20.000 habitants, s'étend en amphithéâtre et présente le caractère complet d'une cité orientale : les minarets et les coupoles émergent seuls des habitations à terrasse. Quand nous nous réveillons le matin, le soleil dore de ses premiers rayons toutes ces blanches constructions.

Au moyen âge, cette ville avait été baptisée du nom de Christopolis, tandis que la ville ancienne, appelée Néapolis, était située sur une hauteur voisine. Actuellement Cavalla est le centre d'un commerce considérable de tabac, dont la qualité supérieure est fort appréciée des amateurs de la nicotiane ottomane.

Il s'agissait maintenant de rejoindre la station de Dramas située à mi-chemin entre Salonique et Constantinople. Après de longs pourparlers avec un cocher turc qui semble détenir le monopole du service des postes, nous montons dans une vieille patache du siècle dernier et, fouette cocher! en route pour Dramas!

Le chemin hérissé de pierres, agrémenté de trous, monte d'abord lentement en côtoyant la mer. Dans le lointain apparaît l'île de Thasos. Elle fut donnée en 1841 par le sultan Mahmoud au Khédive d'Egypte, dont sa famille est originaire. Thasos est remarquable par ses carrières de marbre blanc et ses riches mines d'antimoine, d'argent et de cuivre.

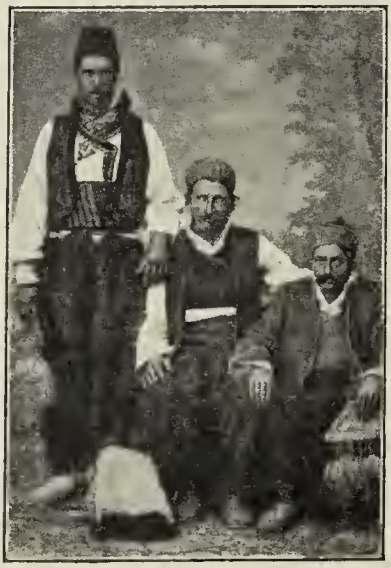
Puis, nous pénétrons dans la campagne turque. Les collines, de nouveau, sont dégarnies de bois; des champs couverts de maïs et de tabacs s'étendent à perte de vue. Çà et là des villages turcs interrompent cette monotonie. On dit que les habitants de plusieurs de ces bourgades, tout en ne comprenant que la langue ottomane, ont conservé la religion et la liturgie grecques.

Dramas, autrefois Draveskos, est le siège d'un Moutasarréf et d'un archevêché grec. On y compte de 8 à 10.000 habitants.

Le train que nous devons prendre entre en gare à midi et demi. La ligne a été construite par une compagnie française, qui y a exécuté des travaux d'une étonnante hardiesse. Aussi bien, le tarif des transports est-il fort élevé et, vu le petit nombre des voyageurs, les trains circulent trois fois par semaine seulement dans chaque direction. Après une quarantaine de kilomètres, la ligne descend dans la vallée du Koraseu. Celle-ci offre toutes les beautés d'une nature peu contrariée et laissée à elle-même. Le train, filant à toute allure dans la grande vallée, lâche de la vapeur de temps à autre pour effrayer les troupeaux de buffles ou les chevaux couchés sur les rails. Un malheureux baudet n'a pu se frayer à temps, il est coupé net en deux et son sang jaillit jusque sur la portière de notre

compartiment, au grand amusement d'un petit gars turc.

De ci de là, se dressent des ruines de murailles et d'aqueduc, des restes de fortifications et de tours et j'apprends que des archéologues français ont identifié ces débris du passé pour la ville fortifiée d'Abdes.



GROUPE DE PAYSANS BULGARES.

Nous traversons un pays habité par les Bulgares. On les reconnaît facilement à leur costume national. En Turquie d'Europe, les Bulgares sont au nombre de 1.350.000 âmes. Ils n'obéissent pas tous à l'Exarque de l'Eglise nationale, quelques-uns se réclament du Patriarcat de Constantinople, d'autres, du Métropolite Serbe. Les uniates — toujours en Macédoine — sont au nombre de 40.000. Dans le villayet de Salonique, où nous sommes les exarchistes disposent à eux seuls de 316 écoles.

Nous arrivons enfin à Dédéagatch, port de mer, situé en face de l'île de Samothraké. Dédéagatch, en turc

signifie *arbre du solitaire :* cette petite bourgade de 5 à 6.000 habitants s'est formée dans le courant du siècle dernier et petit à petit est devenue un port de commerce très animé.

Ici la ligne fait un coude prononcé et va rejoindre à Kubli-Burgas la grande ligne d'Andrinople à la capitale de l'empire ottoman.

Il fait nuit et fort chaud. Nos compagnons de route nous offrent des pastèques et des melons de toute couleur, que l'on vend aux stations pour quelques métaliks (1) et nous faisons vite connaissance avec eux : un roumain orthodoxe d'Uskub qui a fait ses études chez les Frères de la Doctrine chrétienne, un officier de l'armée ottomane venant de Damas, qui doit rejoindre son bataillon à Andrinople; enfin deux cadets, qui vont entrer à l'école militaire de Constantinople. Ces derniers ne parlent que leur langue maternelle, mais dans leur uniforme galonné d'or, ils ont tout le sérieux de pachas qui auraient plusieurs campagnes à leur actif.

Le lendemain, à l'aube, le paysage a changé d'aspect. Ce sont de grandes plaines sablonneuses, parsemées de genêts et d'arbrisseaux rabougris. Peu d'habi-

1. Petites pièces de monnaie turque, ayant la valeur de quelques centimes.

tations, mais de temps en temps des campements de nomades, des caravanes qui s'enfoncent du côté de l'Arménie et de la Perse, ou qui en reviennent peut-être. Les chamelons gambadent autour de leurs mères, dont le regard fixe et les mouvements mécaniques d'un ruminage incessant ont quelque chose de l'immobilité des peuplades orientales. Leurs conducteurs font les prostrations d'usage du côté de la Mecque. Heureusement, du côté droit, la mer de Marmara avec ses eaux bleues mêle une note gaie et souriante à ce tableau morne et blafard.

Bientôt après, nous apercevons des tours et des murailles crénelées, une forêt de minarets. C'est Constantinople. Nous traversons par une brèche l'enceinte construite sous l'empereur Théodose II (408-450). Le train suit le contour naturel en laissant à gauche le palais et le jardin de l'ancien sérail.

C'est alors qu'apparaît, dans toute sa splendeur, la Capitale ottomane. Arrivés en gare, les voyageurs descendent en hâte sur le perron. Mais la précipitation ne sert de rien. Les employés de la douane et de la police impériales doivent déployer leur zèle ici plus qu'en tout autre endroit. Les passe-ports sont copiés, mais les douaniers voient d'un mauvais œil mon appareil de photographie et en veulent aux livres de prières. Ils feignent de ne pas comprendre le français et

pour leur indiquer la destination de ces livres, je joins les mains, lève les yeux au ciel et prononce le mot d'Allah. Cette mimique excite quelque sourire et le sourire chasse toute sévérité.

Enfin une voiture à triple galop nous cahote sur le pont de planches de la Corne d'or et le pavé défoncé de Galata pour s'arrêter, à Péra, en face de l'ambassade française. Nous sonnons à la porte du couvent français de Saint-Louis et le bon Père Gardien nous accueille à bras ouverts.

Après avoir passé vingt-cinq jours au milieu de communautés schismatiques, qu'il était doux de se retrouver au sein d'une famille religieuse à laquelle nous unissent les mêmes liens étroits de la grâce et de la vérité !

Que les Pères capucins de Saint-Louis acceptent ici l'expression publique de notre gratitude pour la charitable et bienveillante hospitalité qu'ils ont exercée à notre égard !

LE BOSPHORE.

CHAPITRE II

DE CONSTANTINOPLE A BRINDES, PAR SMYRNE, EPHÈSE, ATHÈNES ET CORFOU.

I. — *Constantinople.* — Tour de Galata. — Les habitants. — Chiens, derviches danseurs et hurleurs. — Le Sélamlik. — L'ancien palais du Sérail et son trésor. — Sainte-Sophie et les églises grecques. — Audience de Sa Béatitude Joachim III. — L'union des églises et ses conditions. — Communautés grecques unies.

II. — *Smyrne et Ephèse.* — De Constantinople à Smyrne. — Les villes anciennes et la cité moderne. — Les Grecs. — Ephèse.

III. — *A travers l'Hellade.* — Athènes. — Quelques mots sur ses monuments et ses habitants. — D'Athènes à Patras. — Corfou et ses environs. — Dernières étapes. — Brindes et Rome.

I

On a souvent dit que pour s'orienter dans la capitale de l'empire ottoman et pour avoir une idée de ses habitants, il faut monter sur la tour de Galata et s'arrêter quelques instants sur le pont de même nom.

Cette tour qu'au moyen âge on désignait sous le nom de tour du Christ ou de la Croix, commencée par Anastase Dicoros à la fin du Ve siècle, et haussée ensuite par les Génois, est actuellement une tour de garde. Des veilleurs sont chargés d'inspecter la ville jour et nuit; car les incendies sont fréquents à Constantinople, spécialement dans les bas quartiers où s'élèvent de nombreuses habitations en bois. La nuit, dès que quelques lueurs sinistres indiquent la présence du feu destructeur, ils avertissent le veilleur le plus proche en frappant sur la pierre avec un bâton muni d'une pointe de fer, celui-ci répète le signal de la même façon au veilleur voisin jusqu'à ce que de proche en proche on arrive au lieu du sinistre. De cette tour donc, le spectateur découvre tout l'horizon dont il est environné. Du côté sud, il aperçoit Stamboul, la ville Byzantine et impériale, avec ses nouveaux quartiers,

séparée du côté où la tour s'élève par un profond bras de mer, qui s'étend dans l'intérieur des terres pendant sept kilomètres encore. C'est le *Chrysokéras* ou la Corne d'or, dans lequel sont établis tout à la fois les ports de guerre et de commerce. A gauche, vers l'est, les îles des Princes ressemblent à une couronne de corail flottante; derrière, dans le lointain, les montagnes de la Bithynie, se courbant à la façon d'un dos d'éléphant ou de rhinocéros. A l'est, sur la côte d'Asie, on distingue aisément Kadi-Keuy, l'ancienne Chalcédoine, et Scutari, autrefois Chrysopolis. Vers le nord, le Bosphore se perd en replis gracieux dans un nid de verdure où font tache des villas élégantes et des bourgades improvisées. A nos pieds, c'est le quartier tumultueux de Galata. En continuant le long du Bosphore les yeux découvrent des groupes de bâtiments massifs, puis des mosquées, des palaïs, et à l'extrémité des habitations, Yildiz-Kiosk, la résidence de Sa Majesté Impériale le Sultan Abd-ul-Hamid-Khan. Derrière nous enfin, s'étendent les quartiers européens de Péra et de Féri-Keuy, au sein desquels se détachent spécialement les ambassades, les couvents, les hôpitaux et d'autres vastes bâtiments.

La variété de types humains, de couleurs, d'habits et de langues, n'offre pas un moindre intérêt au visiteur qui se pique de psychologie.

D'après le dernier recensement, dont les chiffres restent toujours approximatifs et par conséquent sujets à caution, Constantinople avec ses faubourgs aurait une population de 1.100.000 âmes. Si l'on tient compte de la position naturelle de la ville et de l'étendue de l'empire ottoman, il n'y a pas lieu de s'étonner de cette affluence et de cette confusion de races.

A la diversité des types, se joint celle des marchandises et des mœurs. Le bazar de Stamboul, le plus grand et le plus curieux des villes orientales, offre sous ce rapport le spectacle le plus intéressant. J'eus le plaisir d'avoir pour guide, dans le dédale des rues voûtées et sombres, dans cette babylone de langues, M. l'abbé Delebecque, prêtre belge, dont la bienveillance égale la distinction des manières et la culture de l'esprit.

Un détail qui frappe l'étranger est la quantité extraordinaire de chiens qui encombrent les rues. Même dans les passages les plus fréquentés, ils s'étalent sur les trottoirs avec un sans gêne qui semble dire : « je suis le maître ici. » D'après des données historiques certaines, il est prouvé qu'en grand nombre déjà ils sillonnaient les rues de l'ancienne Byzance. Depuis la conquête des Ottomans, ils n'ont fait qu'augmenter. Et cela s'explique par le fait que le Coran, tout en

désignant le chien comme un animal impur, prescrit aux croyants de le respecter. Les Islamites ont pris à la lettre et encore exagéré le sens de ce précepte et les ont laissés se multiplier à l'infini. C'est surtout dans les tranquilles quartiers de Stamboul qu'on peut

CHIENS DE STAMBOUL.

les voir au naturel. Là, ils ne sont jamais battus ou maltraités; au coin des maisons de bois, la sollicitude des habitants a placé une écuelle qui, chaque jour, est remplie d'eau ou de nourriture à leur intention. Ces chiens sont divisés par familles. Chacune d'elles occupe une rue, si elle est petite; une distance donnée, si elle est grande. Gare au malheureux individu qui dé-

passerait de quelques mètres seulement son quartier! Le premier de ses voisins qui s'en aperçoit jette l'éveil parmi tous ses congénères. Des hurlements sauvages se succèdent de tous les côtés sans interruption, jusqu'à ce que le malencontreux animal bafoué, rebuté, se soit replié dans ses pénates. Nous avons eu un matin le spectacle peu harmonieux d'une révolution de ce genre dans la grande rue de Péra, où le passage des ours et des singes d'un pauvre saltimbanque avait excité leur jalousie féroce.

Les derviches hurleurs et tourneurs dans leurs tekkès n'attirent pas moins l'attention des visiteurs. A ce qu'on dit, ils appartiennent à une secte ou plutôt à une caste distincte, qui, par la vie commune qu'elle impose à ses adeptes et par la sévérité de ses observances, ferait penser à quelque institut monastique au sein du mahométanisme. En réalité, leurs danses extravagantes et grotesques, leurs chants sauvages accompagnés de bizarres simagrées, semblent plutôt faits pour satisfaire la curiosité des européens que pour adorer vraiment Allah et son Prophète.

Grâce à l'obligeance de Son Excellence le Ministre Plénipotentiaire de Belgique, M. le Comte E. de Dudzeele, nous avons eu l'occasion d'assister à la céré-

monie du Selamlik et de voir de près Sa Majesté Impériale le Sultan Abd-ul-Hamid, entouré de son état-major et des hauts dignitaires de sa cour. La garde était montée par des légions de soldats provenant des différentes circonscriptions militaires. Leurs uniformes bigarrés, depuis le turban bleu ciel des Kurdes de la Syrie jusqu'au costume gris des fidèles albanais, offraient un spectacle unique dans son genre. Depuis l'attentat commis par le belge Joris — il y avait quelques semaines à peine — ce n'était que la troisième ou la quatrième fois que Sa Majesté sortait de l'enceinte de son palais. Mais, à part les difficultés d'une consigne plus capricieusement sévère que jamais, la réception avait lieu comme avant cette entreprise criminelle.

En dehors de ces occasions, Abd-ul-Hamid n'aime pas à se montrer à ses sujets.

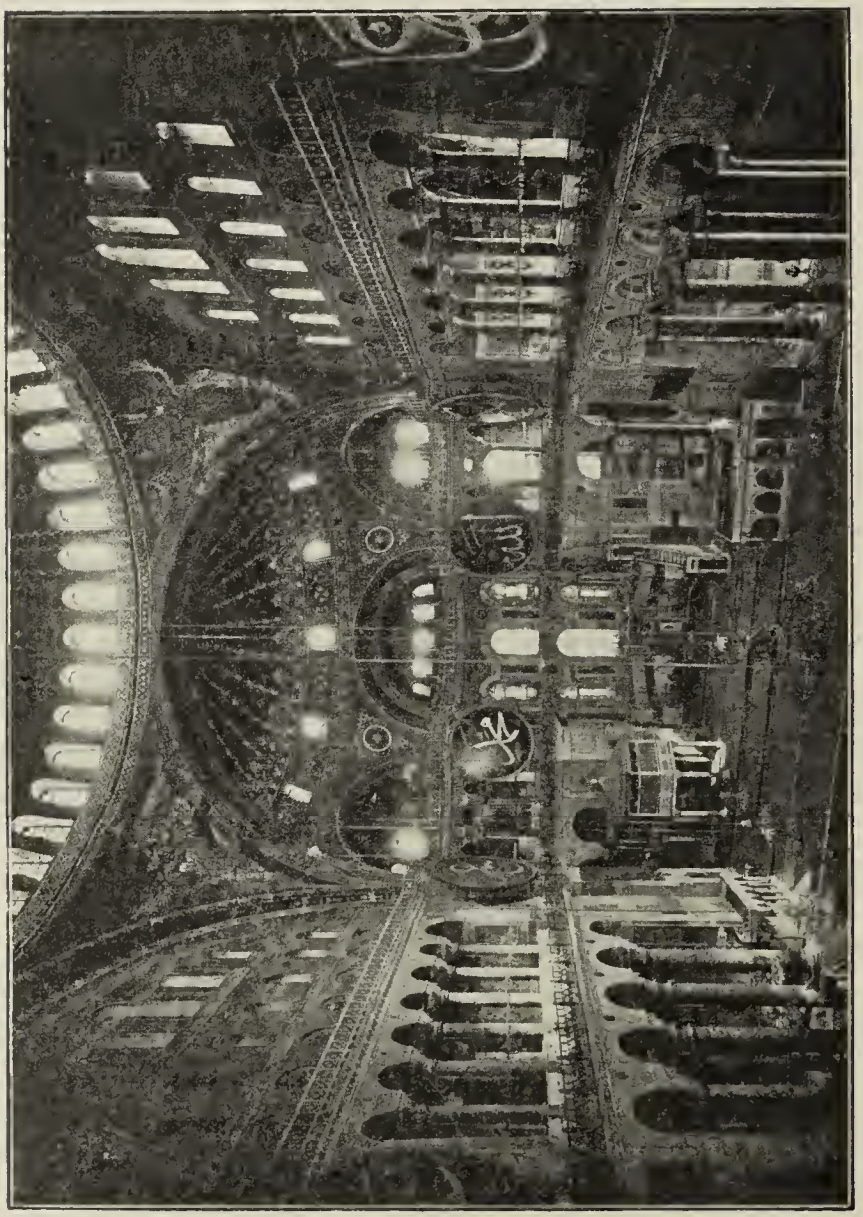
Pour se faire une idée plus exacte de la vie intime et des détails de la cour du Sultan, il ne reste qu'à visiter le palais avec ses dépendances de la pointe du Sérail, palais qui, jusqu'au père du Souverain régnant, a été habité par tous les sultans de la dynastie actuelle.

Grâce à une nouvelle obligeance de notre représentant à Constantinople, à qui nous exprimons ici toute notre reconnaissance, nous obtînmes l'autorisation d'y pénétrer. Le Sultan lui-même ne se rend

dans le palais de ses ancêtres qu'une fois l'an, le 15e jour du mois de Ramadan pour y vénérer le manteau du Prophète, le Hirka-i-schérif. Cette relique et d'autres sont conservées dans une des salles du Trésor, mais on ne les montre pas aux profanes. Par contre, on peut admirer les richesses entassées dans trois autres salles : un trône d'or et de pierreries enlevé en 1514 comme butin de guerre à Selim I, shah de Perse, des vases d'or, d'onyx et de jade, des sièges incrustés de perles et de métaux précieux, des selles, des harnais, des poignées d'épée ornées de diamants et de rubis, et bien d'autres trésors encore. Dans la galerie supérieure on s'extasie devant les costumes de gala et les armes portés par les Sultans osmaniens depuis Mohammed II jusqu'à Mahmoud II (1433-1839). Les autres pièces du palais, les jardins et les terrasses sont aménagés à l'avenant. On pourrait leur appliquer à la lettre la description de certains des palais féeriques du *Télémaque*.

A noter encore la bibliothèque privée qui, à côté de manuscrits turcs, arabes et égyptiens, contient des codex grecs et latins, provenant sans doute des somptueuses bibliothèques des Césars byzantins.

Mais laissons de côté chiens et derviches, abandonnons le Sultan au milieu de ses richesses et de ses



INTÉRIEUR DE SAINTE-SOPHIE.

trésors, et retournons aux souvenirs passés et vivants de l'Eglise grecque. Nous aurons chance de compléter les études commencées au Mont-Athos.

Faut-il parler de Sainte-Sophie, la merveille de l'architecture byzantine? Depuis qu'elle est dégagée de ses constructions adjacentes masquant en partie les immenses contreforts qui soutiennent l'édifice, l'extérieur n'a aucun cachet saillant.

L'impression, par contre, est doublement profonde, quand, pénétrant par un des cinq portails de l'ésonarthex au narthex intérieur, on aperçoit de la porte centrale (il y en a neuf) qui conduit à l'église, un arc d'abord, puis, à peine a-t-on mis le pied dans le vaisseau, un second, un troisième, d'autres encore, et au-dessus d'eux une succession de coupoles, rivalisant de grandeur et allant toutes se perdre dans la conque de l'édifice.

Au centre, le spectacle est vraiment empoignant, produisant une impression de majesté et de grandeur qui force l'admiration et ravit les regards.

Le dôme du Panthéon à Rome est plus vaste en proportions, mais il rampe sur terre, comparé à la coupole du temple de Justinien qui plane dans les airs. A Saint-Pierre, les immenses piliers qui soutiennent le dôme central si svelte, si élancé de Michel-Ange, offusquent la vue et ne donnent pas une idée de l'ensemble :

la grandeur de l'édifice ne s'obtient que par réflexion. A Sainte-Sophie, on embrasse toute la construction d'un seul coup d'œil, et l'on doit plutôt se demander comment la coupole reste suspendue dans les airs. Enfin si l'uniformité des arcs, aux bas-côtés de la basilique vaticane, arrive à donner une certaine idée de sa longueur, dans le temple de Justinien toute monotonie est rompue par une galerie supérieure où le jeu de colonnettes mignardes jette une note de gaîté et d'élégance.

Quand nous visitâmes Sainte-Sophie pour la première fois, un jeune guide mahométan s'était attaché à nos pas. Dans un baragouinage mi-turc, mi-français, avec grand enthousiasme et profonde conviction, il nous montra ce qu'il trouvait de plus curieux. C'était une porte, fermée, selon la légende, derrière un prêtre qui célébrait les Saints Mystères au moment où les Turcs prenaient possession de l'église, et qui avait dû s'enfuir précipitamment avec les vases sacrés laissant le sacrifice inachevé. Mais le jour où le temple sera rendu au culte chrétien, dit-on, la porte se rouvrira et le prêtre continuera la messe au moment où il l'avait laissée. Puis, sur une colonne, il nous montra l'empreinte d'une main et une entaille profonde. Le janissaire Uscur Hassan, raconte-t-on encore, à cheval sur des monceaux de cadavres, aurait donné un coup de

sabre sur le porphyre et appliqué sa main sanguinolente sur le marbre.

Hélas! l'Islamisme a laissé bien d'autres traces de sa conquête dans ce temple chrétien. Les mosaïques des voûtes et des parois sont couvertes de chaux; de grands écussons appendus aux piliers et aux murs rappellent les noms de Mohammed et des premiers Càlifes; le Mihrab placé de biais, les grandes suspensions couvertes de lampions de verre, le pigeon volant et maculant tout à plaisir, indiquent assez que le Prophète mensonger et sacrilège a détrôné la divine Sagesse.

Parmi les autres églises de l'époque byzantine que nous avons visitées, je signalerai en passant l'église de Sainte-Irène convertie en un musée d'armes, celles de Saint-Théodore de Tyron, de Saint-André Apôtre, bâtie par Arcadie, sœur de Théodose le Jeune, les églises monastiques de Saint-Jean de Studion, du Pantocrator et de Chora; et d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer.

Les églises grecques plus modernes ne manquent pas à Constantinople. A part la Sainte-Trinité de Péra, elles sont en général petites, obscures, et situées dans des quartiers pauvres et sales. A l'intérieur, au contraire, elles sont riches en icones et souvent en pièces d'orfèvrerie. Malgré leur situation défavorable, elles

sont fort fréquentées. Nous eûmes plusieurs fois l'occasion d'assister aux offices, à la liturgie et aux processions qui se déroulent autour de l'édifice, dans une cour au centre de laquelle ces églises sont habituellement construites.

De la fameuse église de la Vierge des Blachernes bâtie en 457 par l'impératrice Pulchérie et du palais du même nom où résidèrent les derniers empereurs de Byzance, il ne reste plus que quelques ruines et un petit sanctuaire où une eau miraculeuse attire la foule des pèlerins.

Un autre sanctuaire, fort connu, est celui de la Ζωοδόχος Πηγή ou Vierge, fontaine de vie, situé en dehors des murs. On y a accès par une route qui longe d'abord l'enceinte de Théodose et s'engage ensuite au travers de cimetières turcs.

Mais je n'en finirais pas si je devais rappeler et décrire tous les souvenirs et les ruines de l'antique et florissante église de Byzance, décimée successivement par le schisme et par l'invasion du croissant.

On estime que les Grecs à Constantinople sont au nombre de 150.000. Les Orthodoxes possèdent une école de théologie dans l'île de Halki que nous avons visitée, puis un grand établissement national dans le quartier grec du Phanar (Φανάριον). C'est dans ce

quartier habité en majorité par l'élément hellénique, que réside Sa Béatitude Joachim III, Patriarche œcuménique de Constantinople.

LE PHANAR ET LA CORNE D'OR.

Nous eûmes plusieurs fois l'occasion de voir Sa Béatitude dans l'église patriarcale de Saint-Georges, bien petite et mesquine, si on la compare au temple de Sainte-Sophie. Nous fûmes même reçus en audience privée. Joachim III est haut de stature, les traits de

son visage sont un peu sévères, mais les yeux sympathiques. Le Patriarche nous entretint des difficultés que son église avait à supporter de la part du Patriarcat d'Antioche dont l'autonomie absolue s'accuse de plus en plus, et de l'Eglise de Bulgarie qui a été anathématisée pour s'être détachée du siège œcuménique. A ces maux se sont ajoutées, depuis, des persécutions de la part de la Roumanie. On devait arriver naturellement à parler de l'union des Eglises. Sa Béatitude, en diplomate fin et rusé, nous devança pour exprimer ses idées sur ce sujet. Avant de faire l'union avec l'Eglise romaine, nous dit-il, le Patriarche œcuménique doit porter ses efforts du côté des branches détachées de l'Eglise orthodoxe. Sa Béatitude rappela alors l'appel qu'au début de son patriarcat elle avait fait à toutes les Eglises autocéphales, mais elle dut convenir que ses efforts n'ont pas été couronnés de succès. Quant à Rome, ajouta-t-elle avec la même finesse, nous sommes tout disposés à accueillir favorablement

SA BÉATITUDE JOACHIM III, PATRIARCHE ŒCUMÉNIQUE.

ses démarches, mais auparavant il faut travailler à ce que de part et d'autre, et Joachim III accentuait ces mots : ἑκατέρωθεν, les préjugés tombent et les malentendus s'effacent. En attendant, il faut que réciproquement nous nous témoignions tous les signes possibles de politesse et de charité chrétienne. Après quelques mots échangés encore sur la piété des fidèles, l'exactitude des cérémonies et du chant dont nous avions été témoins dans son église, nous prîmes congé du chef de l'Eglise œcuménique.

L'union des Eglises! on y pense souvent quand, passant à côté des monuments vénérables de l'antiquité chrétienne à Byzance, l'on entend parler la langue mélodieuse des Basile et des Chrysostome!

Quand donc aura-t-elle lieu? Quand les vœux si chers au grand Léon XIII s'accompliront-ils?

D'aucuns s'étonnent que malgré tant de puissants appels, tant de sollicitude et de condescendance et, disons-le, malgré tant de sacrifices d'hommes et d'argent, les résultats ne soient pas plus consolants.

La réalisation de l'union des Eglises, œuvre capitale s'il en fût, a été jusqu'ici presque exclusivement confiée aux missionnaires de rit latin qui possèdent dans le Levant un grand nombre d'établissements de bienfaisance et d'éducation.

Peut-être n'ont-ils pas encore suffisamment appuyé

sur ce point, que l'Eglise catholique ne demande pas l'extinction des rites auxquels les populations dissidentes restent avec raison attachées, mais qu'elle désire et qu'elle prescrit leur conservation intégrale. Dans l'instruction qu'ils propagent souvent à grands frais, il faut qu'à l'avenir ils mettent en relief et fassent valoir les points de contact qui pourraient rapprocher les deux églises : communauté d'histoire, de sentiments, de dogmes pendant de longs siècles, communauté des grandes dévotions et des institutions qui font la vie de l'Eglise. Pour ce qui regarde en particulier le rit, tout en montrant aux jeunes gens les beautés de la liturgie romaine, tout en leur en inspirant le respect et l'admiration, ils ne doivent pas négliger leurs liturgies propres, leurs prières, leurs dévotions. Ils devraient leur enseigner la signification des cérémonies, le texte des prières dont l'usage est plus répandu dans leur Eglise, puisque tout cela leur est commun avec les fidèles unis de même rit (1).

1. Voici, à ce propos, un petit trait qui m'a été conté par une personne que la culture de son esprit met à l'abri de toute exagération. Elle visitait, à Constantinople même, un pensionnat de jeunes filles où se mêlaient toutes les confessions religieuses. Entrée inopinément dans une classe où l'on enseignait la religion, elle fut priée de faire quelques interrogations. Très au courant elle-même des liturgies orientales, elle avisa une jeune grecque orthodoxe et la pria de réciter quelques strophes de l'hymne acathiste. La pauvre enfant rougit et confessa son ignorance. L'embarras de la supérieure et de la maîtresse n'était pas

Peu à peu bien des préjugés, bien des haines mal dissimulées disparaîtraient ainsi!

Ce n'est pas dans les hautes sphères de la société et du clergé, ce n'est pas dans les grands centres qu'il faut s'attendre à un retour en masse dans le giron de l'Eglise. Non! le travail actuel ne peut être qu'un travail de préparation à une entente future. Les jeunes générations doivent savoir que les catholiques n'ont aucune prévention à leur endroit. Grandies, et ayant à leur tour formé de nouvelles familles, elles infuseront ces idées à leurs enfants. Ceux-ci seront encore plus condescendants et cette flexibilité allant en croissant tous les jours produira finalement une génération prête à effectuer le vœu devenu commun. En un mot, l'action des catholiques doit être une action de charité, une action bienfaisante dans toute l'éducation, dans toute la formation intellectuelle et morale. Les Grecs d'ailleurs comme toutes les populations du Levant sont avides de s'adresser aux religieux latins pour

P. G. CALAVASIS.

moindre. Elles durent avouer de leur côté qu'elles n'enseignaient que l'Ave Maria et les litanies de la Sainte Vierge. Quel double respect l'enfant n'aurait-elle pas conçu pour les saintes servantes de Dieu, si elles lui avaient appris cette prière de son église que, rentrée chez elle, elle aurait pu réciter avec ses parents?

P. THÉODOULOS.

avoir l'instruction en partage. On le voit par les nombreux établissements catholiques qui y sont partout florissants et prospères.

Actuellement les retours au sein de l'Eglise catholique existent dans les villes et les grands centres, mais ce sont des cas isolés. Dans les faubourgs et les villages, des familles ou même des groupes de familles demandent plus facilement à s'unir. Souvent, leurs requêtes sont inspirées par des mobiles politiques ou des questions d'intérêt; mais Dieu se sert de tous les moyens pour produire le bien.

A Constantinople, on compte plusieurs communautés grecques unies. A Péra, plusieurs prêtres, dont l'un d'eux Papàs G. Calavasis, vient de sortir du Collège de Saint-Athanase à Rome, travaillent à l'éducation de jeunes gens, se mêlent aux membres d'un syllogue littéraire national établi dans le même quartier, et collaborent à la *Revue Catholique* qui est publiée par les soins du Docteur G. Salachas. Les grecs Melkites sont représentés par un Exarque, Mgr Chreim, et deux autres prêtres qui y desservent une belle chapelle. A Koum-Kapou et à Kadi-Keuy les Pères Assomptionnistes, — parmi lesquels plusieurs ont embrassé le rit grec, — possèdent une paroisse grecque et y dirigent

un grand et un petit séminaire. Les Pères Géorgiens de Féri-Keuy représentent également un élément de l'Eglise grecque unie par les missions qu'ils entretiennent en Géorgie.

En dehors de Constantinople, il faut encore citer les missions de Péramos et de Nicée dirigées par les Pères Assomptionnistes, celle de Gallipoli où un digne prêtre, Papàs Christophoros, a groupé autour de lui quelques familles. Enfin à Dadouéli et à Malgara, travaillent au bien de l'union les Pères Isaïe, Théodoulos et G. Xénopoulos, ces deux derniers sortis également du collège grec de Rome (1).

Un séjour plus prolongé dans la capitale de l'empire ottoman aurait encore été fort utile pour nos études, mais le paquebot des Messageries Maritimes, amarré aux quais français, était prêt à partir, et les paquebots, pas plus que le temps insoflexible auquel ils sont soumis, n'attendent pas.

P. G. XÉNOPOULOS.

II

Nous quittâmes Constantinople le 12 octobre, sa-

1. Sur les communautés grecques-unies, voyez Καθολικὴ Ἐπιθεώρησις, Syros, 1905.

lués au départ par plusieurs amis et connaissances avec qui nous étions entrés en relations durant notre court séjour dans la capitale.

Il est quatre heures de l'après-midi, et le spectacle est grandiose, quand, arrivés en face des îles des Princes, nous contemplons une fois encore le panorama inoubliable de la grande ville où se confondront bientôt, dans un ensemble harmonieux, mâts de navire, minarets, coupoles, tours et palais.

Après avoir navigué pendant une heure et nous être engagés dans la mer de Marmara — la Propontide des anciens — nous apercevons une longue bande de terre qui semble obstruer l'horizon. C'est l'île de Marmara ou Proconessos, qui a fourni ses plus beaux marbres aux constructions de Byzance. Puis, nous pénétrons dans l'Hellespont. A droite, nous laissons Gallipoli, la « belle ville » (καλὴ πόλις), première cité du continent européen qui tomba entre les mains des Turcs en 1357. La mer, très resserrée un peu plus loin, a été le théâtre de passages successifs de plusieurs armées, passages restés célèbres dans l'antiquité et les temps modernes.

A la sortie du détroit des Dardanelles, nous saluons de loin l'immortelle Troie, « Troie aux forts remparts », dont les fouilles récentes ont donné lieu à des découvertes remarquables.

Il fait noir, c'est à peine si quelques feux allumés par des pêcheurs attardés permettent de distinguer l'île de la blanche Ténédos ! Oh ! les gracieux souvenirs du bon Homère !

CONSTANTINOPLE : LA POINTE DU SÉRAIL.

Le lendemain, à l'aube, la tête penchée au dehors du hublot de ma cabine, j'aperçois l'île de Métylène, dont la fertilité prodigieuse fait la convoitise de plus d'une puissance. Elle est peuplée de 145.000 habitants, pour la plupart de nationalité grecque.

Vers 9 heures nous pénétrons dans l'immense golfe de Smyrne où nous arrivons trois heures plus tard. Le soleil, en se reflétant sur les eaux bleues de la mer jusqu'au sommet des montagnes, produisait toutes les teintes de l'arc-en-ciel.

Nous fûmes reçus avec une bonté toute paternelle par M. E. Poulin, Lazariste, supérieur du collège français du Sacré-Cœur, qui ne manqua pas de nous entretenir souvent des fouilles très intéressantes exécutées sous ses ordres à Panaghia-Capouli, près d'Ephèse (1), et que nous regrettons de n'avoir pas eu le loisir de visiter.

Les Messieurs de la Mission dirigent un établissement d'instruction très florissant où les études calquées sur celles des collèges français attirent les enfants des familles les plus en vue, non seulement levantines, mais encore orthodoxes, israélites et même ottomanes.

Smyrne, en turc Ismir, est une ville de 200.000 habitants. Les Grecs à eux seuls constituent la moitié de la population. Commerçante avant tout, elle a l'aspect de toutes les villes maritimes et laisse l'impression d'une grande activité.

Deux autres villes ont précédé la cité moderne.

1. Cf. J. Niessen. *Panaghia-Kapuli, das neuentdeckte Wohn-und Sterbehaus der heil. Jungfrau Maria bei Ephesus*. Dülmen i. W. 1896.

L'une, la plus ancienne, est située sur les hauteurs à gauche. Par un chemin tracé au milieu de ruines et de broussailles on gagne un plateau sur lequel on peut voir des restes de rempart et, un peu plus vers l'est, une grande porte nettement marquée au travers de

PANORAMA DE SMYRNE (LE MONT PAGOS).

blocs de pierre cyclopéens. Au faîte, domine l'acropole d'où l'on jouit d'une vue féerique sur la ville et ses environs. Au sud-est de la plaine de Burnabad, sur un mamelon, on remarque le tombeau de Tantale dont les deux chambres sépulcrales ont été découvertes par Téxier en 1855.

Du côté opposé, également sur une colline, se dres-

sait la nouvelle ville bâtie par Lysimaque. Maintenant on la nomme le Mont-Pagos ; c'est là que s'est massée la population turque (environ 60.000 âmes). On distingue encore au milieu des gigantesques cyprès du cimetière musulman l'acropole et le stade où fut martyrisé saint Polycarpe en 155 sous Marc-Aurèle. Une petite chapelle dissimulée entre les arbres en consacre le souvenir.

De chaque côté du rivage, s'étendent de gracieuses bourgades, lieux de bains et de villégiature pour les riches commerçants : Cordelio, Gosch-Tépé, Ilidscha, etc.

Smyrne est en communication directe avec les riches plaines de l'Asie-Mineure grâce à deux voies ferrées. Dans la banlieue, on rencontre des endroits charmants de fraîcheur, tel Budja où les Pères Capucins ont un couvent. J'eus le plaisir d'y rencontrer mon vieil ami, le P. Bauer, qui s'est fait connaître par plusieurs travaux littéraires.

Sur le Mélès on a jeté un pont aux formes rustiques qu'on désigne sous le nom de pont des caravanes. Souvent en effet il est parcouru par des enfilades de chameaux qui vont et viennent, attachés les uns aux autres par une longue corde, précédés d'un mulet monté par le guide. Le dernier chameau porte une sonnette

à son long cou; si le tintement s'arrête, il faut craindre quelque accident dans le convoi.

La ville moderne ne contient pas d'antiquités. Quelques débris de l'art grec ancien gisent dans le jardin du Konak, et le Musée impérial, en voie de formation, compte de bonnes pièces provenant des fouilles d'Ephèse, de Sardes et d'autres villes encore.

La plupart des églises sont assez anciennes. Saint-Jean l'Evangéliste contient des peintures remarquables, mais la moderne Sainte-Photinie laisse, à l'extérieur du moins, l'impression d'un clinquant de mauvais goût. Les cérémonies nous ont particulièrement plu à cause de leur cachet ancien, de leur exactitude, de la part active et pieuse prise par le peuple.

Les grecs-unis possèdent un petit sanctuaire dans un quartier éloigné. Léon XIII aurait voulu développer cette mission sous le nom de Saint-Irénée, mais les circonstances n'ont pas secondé ses désirs.

*
* *

Un jour fut consacré à la visite d'Ephèse.

On y arrive par la voie ferrée d'Aïdin, desservie par une compagnie anglaise. La station est Ajassoluk. Un château-fort en ruines, construit par les Turcs, domine le village. Après avoir passé sous les arcades d'un aqueduc, apparaissent un peu plus loin des pans de

murs en briques rouges. D'aucuns croient — mais sans doute à tort — qu'il faut y saluer les restes de l'église de Saint-Jean bâtie par Justinien.

Ephèse est située dans la plaine du Kaystros, rivière dont l'abondant limon a recouvert plus d'un antique monument et a obstrué le port primitif. C'est dans cette plaine que s'élève le fameux temple de Diane d'Ephèse, dont la première construction remonte au VIe siècle avant Notre-Seigneur. Les plus belles reliques de cet édifice merveilleux sont allées enrichir les précieuses collections du *British Museum.*

RUINES DE LA BASILIQUE D'EPHÈSE.

Les fouilles de la ville ne sont pas terminées. Le théâtre, dont il est question au chapitre XIX des Actes des Apôtres (v. 33), et la double église, dont l'une d'elles fut probablement le siège du deuxième concile œcuménique, sont assez bien dégagés.

Par derrière, sur deux élévations de terrain, on voit les restes des villes de Coressos et de Pion.

III

Malheureusement le temps pressait et, après quelques jours, il fallait songer à rentrer en Europe.

De Smyrne au Pirée, la traversée dure 16 heures environ. Elle est animée par la quantité d'îles et d'îlots qui émergent de toutes parts, jusqu'à ce qu'au loin, l'acropole et les colonnes du Parthénon se détachent sur l'horizon irisé.

Le Pirée est une presqu'île formée de deux collines rocheuses réunies par un isthme étroit. Thémistocle, après les guerres médiques, songea le premier à en faire la station principale de la marine d'Athènes et il la fortifia en conséquence. Grâce à la conformation physique du terrain, les Athéniens, dans les trois échancrures, établirent ensuite trois grands bassins qui devinrent autant de ports d'Athènes : le Pirée, la Léa nommée aujourd'hui Stratiotiki, et la Mounichie (Μουνιχία.) Le Pirée se trouve à la distance de sept kilomètres d'Athènes : on les a vite franchis au moyen du tram électrique qui débouche à la place de la Concorde.

Tandis que l'ancienne ville s'étendait en cercle au sud de l'Acropole, quartier aujourd'hui à peu près désert et inhabité, la ville moderne, au contraire, s'est développée du côté opposé, dans la vaste plaine arro-

sée par le Céphise et, dès la plus haute antiquité, plantée d'oliviers dont on voit aujourd'hui de nombreux représentants.

Les quelques journées que nous avons passées dans cette ville ont été employées à visiter les monuments

ATHÈNES. — L'UNIVERSITÉ ET LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

religieux, les antiquités classiques, les musées et les bibliothèques.

En fait de constructions modernes, il faut certainement citer le palais de l'Université, la Bibliothèque royale et l'Académie, qui font un ensemble des plus gracieux et dont le style emprunté aux monuments antiques sied si bien à cette terre du classicisme par excellence.

L'Eglise catholique est représentée par le siège d'un

Archevêque et Délégué apostolique, Mgr Delenda, dont le zèle et l'amabilité sont au dessus de tout éloge. A l'Eglise Cathédrale sont attachés une paroisse, un lycée très florissant grâce à la munificence de Léon XIII et un petit séminaire latin.

Malheureusement le rit grec-uni n'est pas représenté encore dans le royaume de Grèce. Il faut attendre l'heure de la Providence!

Pour le moment on doit se féliciter de la bienveillance et de la tolérance dont les catholiques jouissent dans ce pays. Quand M. Marucchi fut chargé de représenter Sa Sainteté Pie X au dernier congrès archéologique, on l'accueillit avec tous les honneurs dus à sa mission, et Sa Majesté le Roi de Grèce, venant en Italie au mois de novembre 1905, ne manqua pas de présenter ses hommages au chef suprême de l'Eglise catholique.

Quant à nous, nous fîmes l'expérience de la très grande amabilité de Mgr Nectarios, Métropolite de la Pentapole et Directeur de l'école théologique du Rizareion, et de M. Thémistocle P. Bolidès, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale.

Mon confrère fut reçu à bras ouverts par M. Tsoklis qui dirige la Φόρμιγξ, revue musicale de chant ecclésiastique, et dont il est le collaborateur assidu. Moi-même, je dois exprimer à mon ami M. Nicolas Am-

brazès, professeur au gymnase de Barbakeion et président du syllogue religieux de l' « Apôtre Paul », ma plus grande reconnaissance pour ses sentiments de sympathie témoignés en plusieurs circonstances, ainsi que mon admiration pour ses idées larges et conciliatrices.

Aussi fut-ce à regret que nous quittâmes les monuments d'Athènes et ses habitants.

•

Nous avions choisi la voie de terre pour nous rendre de la capitale à Patras. Nous traversons assez rapidement la plaine Thriasienne claisemée de bois d'oliviers.

A gauche la vue s'étend sur le golfe Saronique et l'on distingue les îles de Salamine, d'Égine et d'Angistri. On passe par Mégare, par les Roches Scironiennes et les Monts Géraniens et l'on monte insensiblement sur le plateau séparant le golfe Saronique du golfe de Corinthe. Le plateau est couvert de lentisques et traversé par un canal de 25 mètres de largeur que l'on franchit pour arriver à Néocorinthe.

Peu à peu nous descendons vers Patras, toujours en corniche et le long du golfe, dont le panorama splendide réserve des surprises à chaque halte du train. A un certain moment apparaît dans toute sa majesté le

Mont Parnasse, et à gauche les sommets du Barbos, de Ptéri et de Rouskion.

Les coteaux sont couverts de vignobles qui produisent ces petits raisins de Corinthe connus dans l'uni-

PATRAS.

vers entier. Aegion en est le principal port d'exportation.

Patras a une population de 45.000 habitants; la ville n'offre rien de particulièrement intéressant et d'ailleurs il est temps de monter sur le navire qui va nous transporter sur les côtes d'Italie.

Cette fois, c'est la compagnie italienne de la « *Navi-*

gazione generale italiana » qui fait les frais de la traversée.

Le navire se dirige d'abord tout droit vers Céphalonie, puis il décrit une courbe et met le cap sur la côte d'Acarnanie qu'il continue à longer en laissant à gauche l'île d'Ithaque, puis celle de Leucade ou de Sainte-Maure et enfin l'île de Paros.

La côte d'Albanie se découpe en échancrures plus ou moins profondes et offre aux regards émerveillés ses montagnes bleues et sauvages, abritant parfois quelques villages blancs sur ses flancs escarpés.

Devant nous émerge la gracieuse île de Corfou dont on double, à gauche, le cap Bianco : en cet endroit le canal n'a pas plus de 8 kilomètres de largeur.

Enfin, vers le milieu de l'île, le navire jette l'ancre dans la baie de Corfou et fait un arrêt de quelques heures. Nous en profitons pour faire un petit tour dans la ville et ses environs.

La défunte impératrice Elisabeth d'Autriche a construit une villa dans un site enchanteur et le tombeau de saint Spiridon est trop célèbre pour que nous ne sentions pas le devoir de vénérer ses reliques dans son église.

Au sortir de Corfou l'on passe encore une fois par un étroit canal. Sur la côte d'Albanie, s'ouvre la plaine

de l'antique Buthrotum où, d'après Virgile, eut lieu l'entrevue d'Enée et d'Hélène (1). Peu après l'on voit le village des *Santi Quaranta*, où l'on fait escale.

En ce moment le temps se couvre, un orage se prépare. Les hurlements de l'ouragan se mêlent durant la nuit aux cris des passagers infirmes et peureux. Le voyage avait commencé par une tempête ; il finit de la même façon.

Le lendemain le calme était rétabli. Triste image de l'instabilité et de l'incertitude qui enveloppent toutes choses en ce monde !

A 6 heures nous abordions à Brindisi et 14 heures après le train entrait en gare de Rome.

ÉPILOGUE.

Ainsi était terminé ce petit voyage dans le Levant.

. . . . . .

Maintenant nous saluions la Ville Eternelle.

Les souvenirs du Mont-Athos, les images des cités grecques et turques paraissaient une évocation du passé et nos carnets bourrés de notes ressemblaient à de frustes parchemins à côté de la coupole de Saint-Pierre, symbole de la vérité toujours ancienne et tou-

1. Enéide, L. III, v. 294 et suiv.

jours nouvelle, défiant les tempêtes des âges et les révolutions des peuples.

Rome, dans sa majestueuse réalité, nous apparaissait, plus que jamais, le centre de toute l'histoire du monde, le point de ralliement de toute l'humanité.

Et en songeant aux deux mois passés loin d'elle, nous ne pouvions nous empêcher d'exprimer à la fois un regret et un vœu : le regret que l'Eglise grecque ait perdu son antique splendeur par son éloignement de la chaire de Saint-Pierre, le vœu que bientôt elle y retourne et puise à sa source une force et une vitalité nouvelles.

De leur côté, puissent les lecteurs, qui patiemment nous ont suivis jusqu'au bout de ce récit, hâter, par leurs prières, la réalisation de ce souhait dans l'intérêt de la catholicité tout entière!

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE V

PREMIÈRE PARTIE

EN ROUTE POUR LA « SAINTE-MONTAGNE »

CHAPITRE I

DES CÔTES DE LA CROATIE A SALONIQUE.

I. — *De Fiume à Belgrade.* — Budapest. — Puszta : la campagne hongroise. — Karlowitz et l'Église serbe de Hongrie. — La capitale du royaume de Serbie 3

II. — *De Belgrade à Salonique.* — A travers la Serbie. — Nisch. — A la frontière turque. — La Macédoine. — Mœurs albanaises. 10

III. — *Salonique.* — Promenade dans la ville. — Juifs et Turcs. — Eglises grecques. — Mosquées. — Le Séminaire bulgare de Zeitenlik 18

CHAPITRE II

DE SALONIQUE AU MONT-ATHOS.

I. — *A bord de la « Romélia ».* — Sur les quais de Salonique. — Le teskéré. — La « Romélia » démarre. — A bord du navire : reconnaissance des lieux et des personnes. — Turcs et turquesses. — Prière du soir. — Premiers moines de l'Athos. — Opérations du coucher. 31

II. — *Arrivée à la Sainte-Montagne.* — Aspect général. — Incidents de débarquement. — Chicanes de douaniers. — Sur le sol athonite. 37

III. — *De Daphné à Karyès.* — Paysage. — Végétation. — Habitants. — Karyès, capitale de l'Athos. 43

DEUXIÈME PARTIE

SUR LA SAINTE-MONTAGNE

CHAPITRE I

UN PEU D'HISTOIRE.

I. — *Origines païennes et chrétiennes.* — Mythologie. — Légendes. — Naissance du monachisme athonite. 56

II. — *Du Xe siècle au début du XIIIe siècle.* — St Athanase le Lauriote et son œuvre de réformation.— Fondations d'Iviron, d'Amalphitanon, de Vatopédi. — Relâchement et législation. — Khilandarion. — La domination latine. — Baudouin et Henri de Flandre. — Innocent III 58

III. — *De la fin du XIIIe siècle au XVe siècle.* — Michel Paléologue.—La querelle des hésychastes. — Dominations diverses. 69

IV. — *Du XVIe au XIXe siècle.* — Ruines matérielles et morales suivies d'essais de relèvement. — La grande école de Vatopédi. — La constitution de 1783. — Etat actuel. . . . 73

CHAPITRE II

COMMENT ON VISITE LES MONASTÈRES DE L'ATHOS.

I. — *La « Sainte-Epistasie »*, — Le « Protaton ». — Arnaoutes. — La salle du conseil et ses membres. — « Glyko » et café. — Ce qu'est le « diamonitirion » 83

II. — *Statistique.* — Les 20 monastères de l'Athos. — « Scètes, » « Kalybes », « Kellis » et Ermitages. — Nationalités diverses. 91

III. *D'un monastère à l'autre. Impressions et incidents.* En cheminant avec un archimandrite de la Grèce. — Position des monastères. — Laures maritimes et caloyers pêcheurs. — Kavsokalybion. — Ascension émouvante. — Solitudes et solitaires 96

IV. — *La vie dans les monastères.* — L'hospitalité. — Mœurs monastiques et mœurs humaines. — Office. — Repas. . . . 108

CHAPITRE III

LES ÉDIFICES MATÉRIELS.

I. — *Les habitations.* — Constructions extérieures. — Disposition intérieure : cellules, quartier des hôtes, etc. 117

II. — *L'église et ses annexes.* — Le catholicon et son mobilier. — Narthex. — Vaisseau. — Sanctuaire. — Oratoires et églises secondaires. — Le campanile et la « phiale » 123

III. — *La bibliothèque et le réfectoire* 140

CHAPITRE IV

LE RÉGIME MONASTIQUE.

I. — *Les genres de moines.* — Comparaisons entre le monachisme occidental et le monachisme athonite. — Cénobitisme et « idiorrythmie. » — Description d'un couvent idiorrythme. 145

II. — *La hiérarchie monastique.* — Exemption. — Supérieurs, prêtres, diacres, simples moines. — Officiers de la maison. . 156

III. — *Les stades de la vie monastique.* — Recrutement. — Postulat et Noviciat. — Première et seconde profession. — « Rasophores », « Stavrophores », « Mégaloschèmes » . . 163

IV. — *Rituel et nature de la profession religieuse* 168

CHAPITRE V

L'ŒUVRE DE DIEU.

I. — *De l'office divin en général.* — Les signaux. — Désignation et répartition des heures canoniques 174

II. — *Cérémonial monastique.* — Lieux des offices. — Posture. — Inclinaisons. — Satisfactions. — Comment les diverses classes de moines prennent part à l'office. 180

III. — *Les éléments de l'office.* — Psaumes. — Cantiques. — Hymnologie. — Lectures. — Pardon 186

IV. — *Les liturgies.* — Description générale de la messe. — Le rit des Présanctifiés 191
V. — *Les saintes veilles monastiques.* 197

CHAPITRE VI

CULTE ET PÉNITENCE MONASTIQUES.

I. — *L'année liturgique.* — Ses trois grandes périodes. — Héortologie : division, objet, particularités des fêtes dans l'Eglise grecque 203
II. — *Pénitence.* — Lois du jeûne et de l'abstinence. — Les quatre Carêmes. — Périodes de réjouissances. — Les « métanies ». — Exercices spéciaux du Carême. 211
III. — *Dévotions.* — Le Saint-Sacrement. — La Sainte Croix. — La Mère de Dieu. — Saint Benoît. — Eaux bénites. — « Antidoron ». — « Colybes ». — Culte des morts 216

CHAPITRE VII

LES SCIENCES ET LES ARTS.

I. — *Culture intellectuelle.* — Jugements d'autrui et faits personnels. — Etat des bibliothèques. — M. Lambros et son œuvre 229
II. — *Arts* A) *Architecture.* 238
B) *Peinture.*—Décor iconographique: mosaïques et peintures. Ordre stéréotypé de celles-ci. — Icones. — Uniformité de représentations 240
C) *Arts divers* — Marqueterie, orfèvrerie, ciselure, miniature. 251
D) *Chant byzantin.* — Observations du R. P. Athanase Hugues Gaisser 253

TROISIÈME PARTIE

RETOUR EN EUROPE.

CHAPITRE I

DÉPART DE L'ATHOS.

I. — *Les deux dernières journées.* — Stavronikita. — La scète russe de St-André. — Adieux à la Ste-Epistasie et au gouvernement civil. — Déconvenue à Daphné 264

II. — *Les effets d'une remontrance.* — Projets divers. — Retour au Rossieon. — On part quand même. 269

III. — *De Daphné à Constantinople.* — Stratoni. — Cavalla. — Dramas. — La voie ferrée de Salonique à Constantinople. — Arrivée dans la capitale ottomane 272

CHAPITRE II

DE CONSTANTINOPLE A BRINDES, PAR SMYRNE, EPHÈSE, ATHÈNES, PATRAS ET CORFOU.

I. — *Constantinople.* — Tour de Galata. — Les habitants. — Chiens, derviches danseurs et hurleurs. — Le Sélamlik. — L'ancien palais du Sérail et son trésor. — Ste-Sophie et les églises grecques. — Audience de Sa Béatitude Joachim III. — L'union des églises et ses conditions. — Communautés grecques unies 283

II. — *Smyrne et Ephèse.* — De Constantinople à Smyrne. — Les villes anciennes et la cité moderne. — Les Grecs. — Ephèse. 301

III. — *A travers l'Hellade.* — Athènes. — Quelques mots sur ses monuments et ses habitants. — D'Athènes à Patras. — Corfou et ses environs. — Dernières étapes. — Brindes et Rome. 309

EPILOGUE 315

IMPRIMÉ PAR DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie
41, RUE DU METZ, LILLE. — 3147.

Date Due

FACULTY

APR 2 5 '03

BX385.5 .A8 D37
Voyage de deux Benedictins aux
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00055 7647